BIBLIOTHÈQUE DU BIBLIOPHILE

(ROMANTIQUES)

DE L'Amour

PAR

M. de Stendhal

TOME SECOND

LYON

H. LARDANCHET, ÉDITEUR

Rue Président-Carnot, n° 10

1922

BIBLIOTHÈQUE DU BIBLIOPHILE

DE L'Amour

PAR

M. de Stendhal

TOME SECOND

LYON
H. LARDANCHET, ÉDITEUR
Rue Président-Carnot, n° 10

1922

DE L'AMOUR

LIVRE II

CHAPITRE XL

Tous les amours, toutes les imaginations, prennent dans les individus la couleur des six tempéraments :

Le sanguin, ou le Français, ou M. de Francueil (Mémoires de madame d'Épinay) ;

Le bilieux, ou l'Espagnol, ou Lauzun (Peguilhen des Mémoires de Saint-Simon) ;

Le mélancolique, ou l'Allemand, ou le don Carlos de Schiller ;

Le flegmatique, ou le Hollandais ;

Le nerveux, ou Voltaire ;

L'athlétique, ou Milon de Crotone[1].

Si l'influence des tempéraments se fait sentir dans l'ambition, l'avarice, l'amitié, etc., etc., que sera-ce dans l'amour, qui a un mélange forcé de physique ?

1. Voir Cabanis, influence du physique, etc.

Supposons que tous les amours puissent se rapporter aux quatre variétés que nous avons notées :

Amour-passion, ou Julie d'Étanges;

Amour-goût, ou galanterie ;

Amour physique ;

Amour de vanité (une duchesse n'a jamais que trente ans pour un bourgeois).

Il faut faire passer ces quatre amours par les six variétés dépendantes des habitudes que les six tempéraments donnent à l'imagination. Tibère n'avait pas l'imagination folle de Henri VIII.

Faisons passer ensuite toutes les combinaisons que nous aurons obtenues par les différences d'habitudes dépendantes des gouvernements ou des caractères nationaux :

1° Le despotisme asiatique tel qu'on le voit à Constantinople ;

2° La monarchie absolue à la Louis XIV ;

3° L'aristocratie masquée par une charte, ou le gouvernement d'une nation au profit des riches, comme l'Angleterre, le tout suivant les règles de la morale biblique ;

4° La république fédérative, ou le gouvernement au profit de tous, comme aux États-Unis d'Amérique ;

5° La monarchie constitutionnelle, ou...

6° Un État en révolution, comme l'Espagne, le Portugal, la France. Cette situation d'un pays, donnant une passion vive à tout le monde, met du naturel dans les mœurs, détruit les niaiseries, les vertus de convention, les convenances bêtes[1], donne du sérieux

1. Les souliers sans rubans du ministre Roland : « Ah ! monsieur, tout est perdu », répond Dumouriez. A la séance royale, le président de l'assemblée croise les jambes.

à la jeunesse, et lui fait mépriser l'amour de vanité et négliger la galanterie.

Cet état peut durer longtemps et former les habitudes d'une génération. En France, il commença en 1788, fut interrompu en 1802, et recommença en 1815, pour finir Dieu sait quand.

Après toutes ces manières générales de considérer l'*amour*, on a les différences d'âge, et l'on arrive enfin aux particularités individuelles.

Par exemple, on pourrait dire :

J'ai trouvé à Dresde, chez le comte Wolfstein, l'amour de vanité, le tempérament mélancolique, les habitudes monarchiques, l'âge de trente ans, et... les particularités individuelles.

Cette manière de voir les choses abrège et communique de la froideur à la tête de celui qui juge de l'amour, chose essentielle et fort difficile.

Or, comme en physiologie l'homme ne sait presque rien sur lui-même que par l'anatomie comparée, de même, dans les passions, la vanité et plusieurs autres causes d'illusion font que nous ne pouvons être éclairés sur ce qui se passe dans nous que par les faiblesses que nous avons observées chez les autres. Si par hasard cet essai a un effet utile, ce sera de conduire l'esprit à faire de ces sortes de rapprochements. Pour engager à les faire, je vais essayer d'esquisser quelques traits généraux du caractère de l'amour chez les diverses nations.

Je prie qu'on me pardonne si je reviens souvent à l'Italie : dans l'état actuel des mœurs de l'Europe, c'est le seul pays où croisse en liberté la plante que je décris. En France, la vanité ; en Allemagne, une

prétendue philosophie folle à mourir de rire ; en Angleterre, un orgueil timide, souffrant, rancunier, la torturent, l'étouffent ou lui font prendre une direction baroque[1].

1. On ne se sera que trop aperçu que ce traité est fait de morceaux écrits à mesure que Lisio Visconti voyait les anecdotes se passer sous ses yeux, dans ses voyages. L'on trouve toutes ces anecdotes contées au long dans le journal de sa vie ; peut-être aurais-je dû les insérer, mais on les eût trouvées peu convenables. Les notes les plus anciennes portent la date de Berlin, 1807, et les dernières sont de quelques jours avant sa mort, juin 1819. Quelques dates ont été altérées exprès pour n'être pas indiscret ; mais à cela se bornent tous mes changements : je ne me suis pas cru autorisé à refondre le style. Ce livre a été écrit en cent lieux divers, puisse-t-il être lu de même.

CHAPITRE XLI

DES NATIONS PAR RAPPORT A L'AMOUR

DE LA FRANCE

Je cherche à me dépouiller de mes affections et à n'être qu'un froid philosophe.

Formées par les aimables Français, qui n'ont que de la vanité et des désirs physiques, les femmes françaises sont des êtres moins agissants, moins énergiques, moins redoutés, et surtout moins aimés et moins puissants que les femmes espagnoles et italiennes.

Une femme n'est puissante que par le degré de malheur dont elle peut punir son amant ; or, quand on n'a que de la vanité, toute femme est utile, aucune n'est nécessaire ; le succès flatteur est de conquérir et non de conserver. Quand on n'a que des désirs physiques, on trouve les filles, et c'est pourquoi les filles de France sont charmantes, et celles d'Espagne fort mal. En France, les filles peuvent donner à beaucoup d'hommes autant de bonheur que les femmes honnêtes, c'est-à-dire du bonheur sans amour, et il y a toujours une chose qu'un Français respecte plus que sa maîtresse, c'est sa vanité.

Un jeune homme de Paris prend dans une maîtresse une sorte d'esclave, destinée surtout à lui donner des jouissances de vanité. Si elle résiste aux ordres de cette passion dominante, il la quitte, et

n'en est que plus content de lui en disant à ses amis avec quelle supériorité de manières, avec quel piquant de procédés il l'a plantée là.

Un Français qui connaissait bien son pays (Meilhan) dit : « En France, les grandes passions sont aussi rares que les grands hommes. »

La langue manque de termes pour dire combien est impossible pour un Français le rôle d'amant quitté, et au désespoir, au vu et au su de toute une ville. Rien de plus commun à Venise ou à Bologne.

Pour trouver l'amour à Paris, il faut descendre jusqu'aux classes dans lesquelles l'absence de l'éducation et de la vanité et la lutte avec les vrais besoins ont laissé plus d'énergie.

Se laisser voir avec un grand désir non satisfait, c'est laisser voir *soi inférieur*, chose impossible en France, si ce n'est pour les gens au-dessous de tout ; c'est prêter le flanc à toutes les mauvaises plaisanteries possibles : de là les louanges exagérées des filles dans la bouche des jeunes gens qui redoutent leur cœur. L'appréhension extrême et grossière de laisser voir *soi inférieur* fait le principe de la conversation des gens de province. N'en a-t-on pas vu un dernièrement qui, en apprenant l'assassinat de monseigneur le duc de Berry, a répondu : *Je le savais*[1].

Au moyen âge, la présence du danger *trempait* les cœurs, et c'est là, si je ne me trompe, la seconde cause de l'étonnante supériorité des hommes du

1. Historique. Plusieurs, quoique fort curieux, sont choqués d'apprendre des nouvelles : ils redoutent de paraître inférieurs à celui qui les leur conte.

seizième siècle. L'originalité, qui est chez nous rare, ridicule, dangereuse et souvent affectée, était alors commune et sans fard. Les pays où le danger montre encore souvent sa main de fer, comme la Corse[1], l'Espagne, l'Italie, peuvent encore donner de grands hommes. Dans ces climats où une chaleur brûlante exalte la bile pendant trois mois de l'année, ce n'est que la *direction* du ressort qui manque ; à Paris, j'ai peur que ce soit le *ressort* lui-même[2].

Beaucoup de nos jeunes gens, si braves d'ailleurs à Montmirail ou au bois de Boulogne, ont peur d'aimer, et c'est réellement par pusillanimité qu'on les voit à vingt ans fuir la vue d'une jeune fille qu'ils ont trouvée jolie. Quand ils se rappellent ce qu'ils ont lu dans les romans qu'il est *convenable* qu'un amant fasse, ils se sentent glacés. Ces âmes froides

1. Mémoires de M. Réalier-Dumas. La Corse, qui par sa population, cent quatre-vingt mille âmes, ne formerait pas la moitié de la plupart des départements français, a donné, dans ces derniers temps, Salliceti, Pozzo-di-Borgo, le général Sébastiani, Cervioni, Abbatucci, Lucien et Napoléon Bonaparte, Arena. Le département du Nord, qui a neuf cent mille habitants, est loin d'une pareille liste. C'est qu'en Corse chacun, en sortant de chez soi, peut rencontrer un coup de fusil ; et le Corse, au lieu de se soumettre en vrai chrétien, cherche à se défendre et surtout à se venger. Voilà comment se fabriquent les âmes à la Napoléon. Il y a loin de là à un palais garni de menins et de chambellans, et à Fénelon obligé de raisonner son respect pour *monseigneur*, parlant à monseigneur lui-même âgé de douze ans. Voir les ouvrages de ce grand écrivain.

2. A Paris, pour être bien, il faut faire attention à un million de petites choses. Cependant voici une objection très forte. L'on compte beaucoup plus de femmes qui se tuent par amour, à Paris, que dans toutes les villes d'Italie ensemble. Ce fait m'embarrasse beaucoup ; je ne sais qu'y répondre pour le moment, mais il ne change pas mon opinion. Peut-être que la mort paraît peu de chose dans ce moment aux Français, tant la vie ultra-civilisée est ennuyeuse, ou plutôt, on se brûle la cervelle, outré d'un malheur de vanité.

ne conçoivent pas que l'orage des passions, en formant les ondes de la mer, enfle les voiles du vaisseau et lui donne la force de les surmonter.

L'amour est une fleur délicieuse, mais il faut avoir le courage d'aller la cueillir sur les bords d'un précipice affreux. Outre le ridicule, l'amour voit toujours à ses côtés le désespoir d'être quitté par ce qu'on aime, et il ne reste plus qu'un *dead blank* pour tout le reste de la vie.

La perfection de la civilisation serait de combiner tous les plaisirs délicats du dix-neuvième siècle avec la présence plus fréquente du danger [1]. Il faudrait que les jouissances de la vie privée pussent être augmentées à l'infini en s'exposant souvent au danger. Ce n'est pas purement du danger militaire que je parle. Je voudrais ce danger de tous les moments, sous toutes les formes, et pour tous les intérêts de l'existence qui formait l'essence de la vie au moyen âge. Le danger, tel que notre civilisation l'a arrangé et paré, s'allie fort bien avec la plus ennuyeuse faiblesse de caractère.

Je vois dans *A voice from Saint-Helena*, de monsieur O'Meara, ces paroles d'un grand homme :

« Dire à Murat : Allez et détruisez ces sept à huit régiments ennemis qui sont là-bas dans la plaine près

1. J'admire les mœurs du temps de Louis XIV : on passait sans cesse et en trois jours des salons de Marly aux champs de bataille de Senef et de Ramillies. Les épouses, les mères, les amantes, étaient dans des transes continuelles. Voir les Lettres de madame de Sévigné. La présence du danger avait conservé dans la langue une énergie et une franchise que nous n'oserions plus hasarder aujourd'hui ; mais aussi M. de Lameth tuait l'amant de sa femme. Si un Walter Scott nous faisait un roman du temps de Louis XIV, nous serions bien étonnés.

de ce clocher ; à l'instant il partait comme un éclair, et, de quelque peu de cavalerie qu'il fût suivi, bientôt les régiments ennemis étaient enfoncés, tués, anéantis. Laissez cet homme à lui-même, vous n'aviez plus qu'un imbécile sans jugement. Je ne puis concevoir encore comment un homme si brave était si lâche. Il n'était brave que devant l'ennemi ; mais là, c'était probablement le soldat le plus brillant et le plus hardi de toute l'Europe.

« C'était un héros, un Saladin, un Richard Cœur de Lion sur le champ de bataille : faites-le roi et placez-le dans une salle de conseil, vous n'aviez plus qu'un poltron sans décision ni jugement. Murat et Ney sont les hommes les plus braves que j'ai connus. » (O'Meara, tome II, page 94.)

CHAPITRE XLII

SUITE DE LA FRANCE

Je demande la permission de médire encore un peu de la France. Le lecteur ne doit pas craindre de voir ma satire rester impunie; si cet essai trouve des lecteurs, mes injures me seront rendues au centuple; l'honneur national veille.

La France est importante dans le plan de ce livre, parce que Paris, grâce à la supériorité de sa conversation et de sa littérature, est et sera toujours le salon de l'Europe.

Les trois quarts des billets du matin, à Vienne comme à Londres, sont écrits en français, ou pleins d'allusions et de citations aussi en français[1], et Dieu sait quel.

Sous le rapport des grandes passions, la France est, ce me semble, privée d'originalité par deux causes :

1° Le véritable honneur ou le désir de ressembler à Bayard, pour être honoré dans le monde et y voir chaque jour notre vanité satisfaite;

2° L'honneur bête ou le désir de ressembler aux gens de bon ton, du grand monde, de Paris. L'art

1. Les écrivains les plus graves croient, en Angleterre, se donner un air cavalier en citant des mots français qui, la plupart, n'ont jamais été français que dans les grammaires anglaises. Voir les rédacteurs de l'*Edinburgh Review;* voir les Mémoires de la comtesse de Lichtnau, maîtresse de l'avant-dernier roi de Prusse.

d'entrer dans un salon, de marquer de l'éloignement à un rival, de se brouiller avec sa maîtresse, etc.

L'honneur bête, d'abord par lui-même comme capable d'être compris par les sots, et ensuite comme s'appliquant à des actions de tous les jours, et même de toutes les heures, est beaucoup plus utile que l'honneur vrai aux plaisirs de notre vanité. On voit des gens très bien reçus dans le monde avec de l'honneur bête sans honneur vrai, et le contraire est impossible.

Le ton du grand monde est :

1° De traiter avec ironie tous les grands intérêts. Rien de plus naturel ; autrefois les gens véritablement du grand monde ne pouvaient être profondément affectés par rien ; ils n'en avaient pas le temps. Le séjour à la campagne change cela. D'ailleurs, c'est une position contre nature pour un Français que de se laisser voir *admirant*[1], c'est-à-dire inférieur, non seulement à ce qu'il admire, passe encore pour cela, mais même à son voisin, si ce voisin s'avise de se moquer de ce qu'il admire.

En Allemagne, en Italie, en Espagne, l'admiration est, au contraire, pleine de bonne foi et de bonheur ; là, l'admirant a orgueil de ses transports et plaint le siffleur : je ne dis pas le moqueur, c'est un rôle impossible dans des pays où le seul ridicule est de manquer la route du bonheur, et non l'imitation d'une certaine manière d'être. Dans le midi la méfiance, et l'horreur d'être troublé dans des plaisirs vivement sentis met une admiration innée pour le luxe et la pompe. Voyez les cours de Madrid et de

1. L'admiration de mode, comme Hume vers 1775, ou Franklin en 1784, ne fait pas objection.

Naples ; voyez une *funzione* à Cadix, cela va jusqu'au délire[1].

2° Un Français se croit l'homme le plus malheureux et presque le plus ridicule s'il est obligé de passer son temps seul. Or, qu'est-ce que l'amour sans solitude ?

3° Un homme passionné ne pense qu'à soi, un homme qui veut de la considération ne pense qu'à autrui ; il y a plus : avant 1789, la sûreté individuelle ne se trouvait en France qu'en faisant partie d'un *corps*, la robe, par exemple[2], et étant protégé

1. Voyage en Espagne de M. Semple ; il peint vrai, et l'on trouvera une description de la bataille de Trafalgar, entendue dans le lointain, qui laisse un souvenir.

2. Correspondance de Grimm, janvier 1783.

« M. le comte de N***, capitaine en survivance des gardes de Monsieur, piqué de ne plus trouver de place au balcon, le jour de l'ouverture de la nouvelle salle, s'avisa fort mal à propos de disputer la sienne à un honnête procureur ; celui-ci, maître Pernot, ne voulut jamais désemparer. — Vous prenez ma place. — Je garde la mienne. — Et qui êtes-vous ? — Je suis monsieur six francs... (c'est le prix de ces places). Et puis des mots plus vifs, des injures, des coups de coude. Le comte de *** poussa l'indiscrétion au point de traiter le pauvre robin de voleur, et prit enfin sur lui d'ordonner au sergent de service de s'assurer de sa personne et de le conduire au corps de garde. Maître Pernot s'y rendit avec beaucoup de dignité, et n'en sortit que pour aller déposer sa plainte chez un commissaire. Le redoutable corps dont il a l'honneur d'être membre n'a jamais voulu consentir qu'il s'en désistât. L'affaire vient d'être jugée au Parlement. M. de *** a été condamné à tous les dépens, à faire réparation au procureur, à lui payer deux mille écus de dommages et intérêts, applicables, de son consentement, aux pauvres prisonniers de la Conciergerie ; de plus, il est enjoint très expressément audit comte de ne plus prétexter des ordres du roi pour troubler le spectacle, etc. Cette aventure a fait beaucoup de bruit, il s'y est mêlé de grands intérêts : toute la robe a cru être insultée par l'outrage fait à un homme de sa livrée, etc. M. de ***, pour faire oublier son aventure, est allé chercher des lauriers au camp de Saint-Roch. Il ne pouvait mieux faire, a-t-on dit, car on ne peut douter de son talent pour emporter

par les membres de ce corps. La pensée de votre voisin était donc partie intégrante et nécessaire de votre bonheur. Cela était encore plus vrai à la cour qu'à Paris.

Il est facile de sentir combien ces habitudes, qui à la vérité, perdent tous les jours de leur force, mais dont les Français ont encore pour un siècle, favorisent les grandes passions.

Je crois voir un homme qui se jette par la fenêtre, mais qui cherche pourtant à avoir une position gracieuse en arrivant sur le pavé.

L'homme passionné est comme lui et non comme un autre, source de tous les ridicules en France; et de plus il offense les autres, ce qui donne des ailes au ridicule.

les places de haute lutte. » Supposez un philosophe obscur au lieu de maître Pernot. Utilité du duel.

(Grimm, troisième partie, tome II, page 102.)

Voir plus loin, page 496, une lettre assez raisonnable de Beaumarchais, qui refuse une loge grillée qu'un de ses amis lui demandait pour *Figaro*. Tant qu'on a cru que cette réponse s'adressait à un duc, la fermentation a été grande, et l'on parlait de punitions graves. On n'a plus fait qu'en rire quand Beaumarchais a déclaré que sa lettre était adressée à monsieur le président du Paty. Il y a loin de 1785 à 1822 ! Nous ne comprenons plus ces sentiments. Et l'on veut que la même tragédie qui touchait ces gens-là soit bonne pour nous !

CHAPITRE XLIII

DE L'ITALIE

Le bonheur de l'Italie est d'être laissée à l'inspiration du moment, bonheur partagé jusqu'à un certain point par l'Allemagne et l'Angleterre.

De plus, l'Italie est un pays où l'utile, qui fut la vertu des républiques du moyen âge[1], n'a pas été détrôné par l'honneur ou la vertu arrangée à l'usage des rois[2], et l'honneur vrai ouvre les voies à l'honneur bête ; il accoutume à se demander : Quelle idée le voisin se fait-il de mon bonheur ? et le bonheur de sentiment ne peut être objet de vanité, car il est

1. G. Pechio nelle sue vivacissime lettere ad una bella giovane Inglese sopra la Spagna libera, laquale è un medio-evo, non redivivo, ma sempre vivo dice, pagina 60 :

« Lo scopo degli Spagnuoli non era la gloria, ma la indipendenza. Se gli Spagnuoli non si fossero battuti che per l'onore, la guerra era finita colla bataglia di Tudela. L'onore è di una natura bizarra, macchiato una volta, perde tutta la forza per agire... L'esercito di linea spagnuolo imbevuto anch' egli, dei pregiudizj d'ell onore (vale a dire fatto Europeo moderno) vinto che fosse si sbandava coll pensiero che tutto coll' *onore* era perduto, etc. »

2. Un homme s'honore, en 1620, en disant sans cesse, et le plus servilement qu'il peut : *Le roi mon maître* (Voir les mémoires de Noailles, de Torcy et de tous les ambassadeurs de Louis XIV) ; c'est tout simple : par ce tour de phrase, il proclame le *rang* qu'il occupe parmi les sujets. Ce rang qu'il tient du roi remplace, dans l'attention et dans l'estime de ces hommes, le rang qu'il tenait dans la Rome antique de l'opinion de ses concitoyens qui l'avaient vu combattre à Trasimène et parler au Forum. On bat en brèche la monarchie absolue en ruinant la *vanité* et ses ouvrages avancés qu'elle appelle les *convenances*. La dispute entre Shakespeare et Racine n'est qu'une des formes de la dispute entre Louis XIV et la Charte.

invisible[1]. Pour preuve de tout cela, la France est le pays du monde où il y a le moins de mariages d'inclination[2].

D'autres avantages de l'Italie, c'est le loisir profond sous un ciel admirable et qui porte à être sensible à la beauté sous toutes les formes. C'est une défiance extrême et pourtant raisonnable qui augmente l'isolement et double le charme de l'intimité; c'est le manque de la lecture des romans et presque de toute lecture qui laisse encore plus à l'inspiration du moment; c'est la passion de la musique qui excite dans l'âme un mouvement si semblable à celui de l'amour.

En France, vers 1770, il n'y avait pas de méfiance; au contraire, il était du bel usage de vivre et de mourir en public, et comme la duchesse de Luxembourg était intime avec cent amis, il n'y avait pas non plus d'intimité ou d'amitié proprement dites.

En Italie, comme avoir une passion n'est pas un avantage très rare, ce n'est pas un ridicule[3], et l'on entend citer tout haut dans les salons les maximes générales sur l'amour. Le public connaît les symptômes et les périodes de cette maladie et s'en occupe beaucoup. On dit à un homme quitté : « Vous allez être au désespoir pendant six mois; mais ensuite vous guérirez comme un tel, un tel, etc. »

En Italie, les jugements du public sont les très humbles serviteurs des passions. Le plaisir réel y

1. On ne peut l'évaluer que sur les actions non réfléchies.

2. Miss O'Neil, Mrs Couts et la plupart des grandes actrices anglaises quittent le théâtre pour se marier richement.

3. On passe la galanterie aux femmes, mais l'amour leur donne du ridicule, écrivait le judicieux abbé Girard, à Paris, en 1740.

exerce le pouvoir qui ailleurs est aux mains de la société; c'est tout simple, la société ne donnant presque point de plaisirs à un peuple qui n'a pas le temps d'avoir de la vanité, et qui veut se faire oublier du pacha, elle n'a que peu d'autorité. Les ennuyés blâment bien les passionnés, mais on se moque d'eux. Au midi des Alpes, la société est un despote qui manque de cachots.

A Paris, comme l'honneur commande de défendre l'épée à la main, ou par de bons mots si l'on peut, toutes les avenues de tout grand intérêt avoué, il est bien plus commode de se réfugier dans l'ironie. Plusieurs jeunes gens ont pris un autre parti, c'est de se faire de l'école de J.-J. Rousseau et de madame de Staël. Puisque l'ironie est devenue une manière vulgaire, il a bien fallu avoir du sentiment. Un de Pezai, de nos jours, écrivait comme M. Darlincourt; d'ailleurs, depuis 1789, les événements combattent en faveur de l'*utile* ou de la sensation individuelle contre l'*honneur* ou l'empire de l'opinion; le spectacle des Chambres apprend à tout discuter, même la plaisanterie. La nation devient sérieuse, la galanterie perd du terrain.

Je dois dire, comme Français, que ce n'est pas un petit nombre de fortunes colossales qui fait la richesse d'un pays, mais la multiplicité des fortunes médiocres. Par tous pays les passions sont rares, et la galanterie a plus de grâces et de finesse et par conséquent plus de bonheur en France. Cette grande nation, la première de l'univers[1], se trouve pour

1. Je n'en veux pour preuve que l'*envie*. Voir *Edinburgh Review* de 1821; voir les journaux littéraires allemands et italiens, et le *Scimio-tigre* d'Alfieri.

l'amour ce qu'elle est pour les talents de l'esprit. En 1822, nous n'avons assurément ni Moore, ni Walter Scott, ni Crabbe, ni Byron, ni Monti, ni Pellico; mais il y a chez nous plus de gens d'esprit éclairés, agréables et au niveau des lumières du siècle qu'en Angleterre ou en Italie. C'est pour cela que les discussions de notre Chambre des députés, en 1822, sont si supérieures à celles du Parlement d'Angleterre, et que quand un libéral d'Angleterre vient en France, nous sommes tout surpris de lui trouver plusieurs opinions gothiques.

Un artiste romain écrivait de Paris :

« Je me déplais infiniment ici ; je crois que c'est parce que je n'ai pas le loisir d'aimer à mon gré. Ici, la sensibilité se dépense goutte à goutte à mesure qu'elle se forme, et de manière, au moins pour moi, à fatiguer la source. A Rome, par le peu d'intérêt des événements de chaque jour, par le sommeil de la vie extérieure, la sensibilité s'amoncelle au profit des passions. »

CHAPITRE XLIV

ROME

Ce n'est qu'à Rome [1], qu'une femme honnête et à carrosse vient dire avec effusion à une autre femme, sa simple connaissance, comme je l'ai vu ce matin : « Ah ! ma chère amie, ne fais pas l'amour avec Fabio Vitteleschi ; il vaudrait mieux pour toi prendre de l'amour pour un assassin de grands chemins. Avec son air doux et mesuré, il est capable de te percer le cœur d'un poignard, et de te dire avec un sourire aimable en te le plongeant dans la poitrine : Ma petite, est-ce qu'il te fait mal ? » Et cela se passait en présence d'une jolie personne de quinze ans, fille de la dame qui recevait l'avis, et fille très alerte.

Si l'homme du Nord a le malheur de n'être pas choqué d'abord par le naturel de cette amabilité du Midi, qui n'est que le développement simple d'une nature grandiose, favorisé par la double absence du bon ton et de toute nouveauté intéressante, en un an de séjour les femmes de tous les autres pays lui deviennent insupportables.

Il voit les Françaises avec leurs petites grâces [2] tout aimables, séduisantes les trois premiers jours, mais ennuyeuses le quatrième, jour fatal, où l'on dé-

1. 30 septembre 1819.

2. Outre que l'auteur avait le malheur de n'être pas né à Paris, il y avait très peu vécu.

(*Note de l'éditeur.*)

couvre que toutes ces grâces, étudiées d'avance et apprises par cœur, sont éternellement les mêmes tous les jours et pour tous.

Il voit les Allemandes si naturelles, au contraire, et se livrant avec tant d'empressemment à leur imagination, n'avoir souvent à montrer, avec tout leur naturel, qu'un fond de stérilité, d'insipidité et de tendresse de la Bibliothèque bleue. La phrase du comte Almaviva semble faite en Allemagne : « Et l'on est tout étonné, un beau soir, de trouver la satiété où l'on allait chercher le bonheur. »

A Rome, l'étranger ne doit pas oublier que si rien n'est ennuyeux dans les pays où tout est naturel, le mauvais y est plus mauvais qu'ailleurs. Pour ne parler que des hommes [1], on voit paraître ici, dans la société, une espèce de monstres qui se cachent ailleurs. Ce sont des gens également passionnés, clairvoyants et lâches. Un mauvais sort les a jetés auprès d'une femme à titre quelconque ; amoureux fous par exemple, ils boivent jusqu'à la lie le malheur de la voir préférer un rival. Ils sont là pour contrecarrer cet amant fortuné. Rien ne leur échappe, et tout le monde voit que rien ne leur échappe ; mais ils n'en continuent pas moins, en dépit de tout sentiment d'honneur, à vexer la femme, son amant et eux-mêmes, et personne ne les blâme, *car ils font ce qui leur fait plaisir*. Un soir, l'amant, poussé à bout, leur donne des coups de pied au cul ; le lendemain ils lui en font bien des excuses et recommencent à

1. Heu ! malè nunc artes miseras hæc secula tractant ;
Jam tener assuevit munera velle puer.

TIBUL, I, IV.

scier constamment et imperturbablement la femme, l'amant et eux-mêmes. On frémit quand on songe à la quantité de malheur que ces âmes basses ont à dévorer chaque jour, et il ne leur manque sans doute qu'un grain de lâcheté de moins pour être empoisonneurs.

Ce n'est aussi qu'en Italie qu'on voit des jeunes élégants millionnaires entretenir magnifiquement des danseuses du grand théâtre, au vu et au su de toute une ville, moyennant trente sous par jour[1]. Les frères..., beaux jeunes gens toujours à la chasse, toujours à cheval, sont jaloux d'un étranger. Au lieu d'aller à lui et de lui conter leurs griefs, ils répandent sourdement dans le public des bruits défavorables à ce pauvre étranger. En France, l'opinion forcerait ces gens à prouver leur dire ou à rendre raison à l'étranger. Ici l'opinion publique et le mépris ne signifient rien. La richesse est toujours sûre d'être bien reçue partout. Un millionnaire déshonoré et chassé de partout à Paris peut aller en toute sûreté à Rome ; il y sera considéré juste au *prorata* de ses écus.

1. Voir dans les mœurs du siècle de Louis XV l'honneur et l'aristocratie combler de profusions les demoiselles Duthé, La Guerre et autres. Quatre-vingt ou cent mille francs par an n'avaient rien d'extraordinaire : un homme du grand monde se fût avili à moins.

CHAPITRE XLV

DE L'ANGLETERRE

J'ai beaucoup vécu ces temps derniers avec les danseuses du théâtre *Del Sol*, à Valence. L'on m'assure que plusieurs sont fort chastes ; c'est que leur métier est trop fatigant. Viganó leur fait répéter son ballet de *La Juive de Tolède* tous les jours, de dix heures du matin à quatre, et de minuit à trois heures du matin ; outre cela, il faut qu'elles dansent chaque soir dans les deux ballets.

Cela me rappelle Rousseau qui prescrit de faire beaucoup marcher Émile. Je pensais ce soir, à minuit, en me promenant au frais sur le bord de la mer, avec les petites danseuses, d'abord que cette volupté surhumaine de la fraîcheur de la brise de mer sous le ciel de Valence, en présence de ces étoiles resplendissantes qui semblent tout près de vous, est inconnue à nos tristes pays brumeux. Cela seul vaut les quatre cents lieues à faire, cela aussi empêche de penser à force de sensations. Je pensais que la chasteté de mes petites danseuses explique fort bien la marche que l'orgueil des hommes suit en Angleterre pour recréer tout doucement les mœurs du sérail au milieu d'une nation civilisée. On voit comment quelques-unes de ces jeunes filles d'Angleterre, d'ailleurs si belles et d'une physionomie si touchante, laissent un peu à désirer pour les idées. Malgré la liberté, qui vient seulement d'être chassée de leur

île, et l'originalité admirable du caractère national, elles manquent d'idées intéressantes et d'originalité. Elles n'ont souvent de remarquable que la bizarrerie de leurs délicatesses. C'est tout simple, la pudeur des femmes, en Angleterre, c'est l'orgueil de leurs maris. Mais, quelque soumise que soit une esclave, sa société est bientôt à charge. De là, pour les hommes, la nécessité de s'enivrer tristement chaque soir[1], au lieu de passer, comme en Italie, leurs soirées avec leur maîtresse. En Angleterre, les riches ennuyés de leur maison et sous prétexte d'un exercice nécessaire font quatre ou cinq lieues tous les jours, comme si l'homme était créé et mis au monde pour trotter. Ils usent ainsi le fluide nerveux par les jambes et non par le cœur. Après quoi ils osent bien parler de délicatesse féminine, et mépriser l'Espagne et l'Italie.

Rien de plus désoccupé au contraire que les jeunes Italiens ; le mouvement qui leur ôterait leur sensibilité leur est importun. Ils font de temps à autre une promenade de demi-lieue comme remède pénible pour la santé ; quant aux femmes, une Romaine ne fait pas dans toute l'année les courses d'une jeune miss en une semaine.

Il me semble que l'orgueil d'un mari anglais exalte très adroitement la vanité de sa pauvre femme. Il lui persuade surtout qu'il ne faut pas être *vulgaire*, et les mères qui préparent leurs filles pour trouver des maris ont fort bien saisi cette idée. De là la *mode*

1. Cet usage commence à tomber un peu dans la très bonne compagnie, qui se francise comme partout ; mais je parle de l'immense généralité.

bien plus absurde et bien plus despotique dans la raisonnable Angleterre qu'au sein de la France légère; c'est dans Bond-street qu'a été inventé le *carefully careless*. En Angleterre la mode est un devoir, à Paris c'est un plaisir. La mode élève un bien autre mur d'airain à Londres entre New-Bond-street et Fenchurch-street, qu'à Paris entre la Chaussée-d'Antin et la rue Saint-Martin. Les maris permettent volontiers cette folie aristocratique à leurs femmes en dédommagement de la masse énorme de tristesse qu'ils leur imposent. Je trouve bien l'image de la société des femmes en Angleterre, telle que l'a faite le taciturne orgueil des hommes dans les romans autrefois célèbres de miss Burney. Comme demander un verre d'eau quand on a soif est vulgaire, les héroïnes de miss Burney ne manquent pas de se laisser mourir de soif. Pour fuir la vulgarité, l'on arrive à l'affectation la plus abominable.

Je compare la prudence d'un jeune Anglais de vingt-deux ans riche, à la profonde méfiance du jeune Italien du même âge. L'Italien y est forcé pour sa sûreté, et la dépose, cette méfiance, ou du moins l'oublie dès qu'il est dans l'intimité, tandis que c'est précisément dans le sein de la société la plus tendre en apparence que l'on voit redoubler la prudence et la hauteur du jeune Anglais. J'ai entendu dire : « Depuis sept mois je ne lui parlais pas du voyage à Brighton. » Il s'agissait d'une économie obligée de quatre-vingts louis, et c'était un amant de vingt-deux ans parlant d'une maîtresse, femme mariée, qu'il adorait ; mais, dans les transports de sa passion, la *prudence* ne l'avait pas quitté, bien moins encore, avait-

il eu l'abandon de dire à cette maîtresse : « Je n'irai pas à Brighton, parce que cela me gênerait. »

Remarquez que le sort de Gianone de Pellico, et de cent autres, force l'Italien à la méfiance, tandis que le jeune *beau* anglais n'est forcé à la prudence que par l'excès et la sensibilité maladive de sa vanité. Le Français, étant aimable avec ses idées de tous les moments, dit tout à ce qu'il aime. C'est une habitude ; sans cela il manquerait d'aisance, et il sait que sans aisance il n'y a point de grâce.

C'est avec peine et la larme à l'œil que j'ai osé écrire tout ce qui précède : mais, puisqu'il me semble que je ne flatterais pas un roi, pourquoi dirais-je d'un pays autre chose que ce qui m'en semble, et qui *of course* peut être très absurde, uniquement parce que ce pays a donné naissance à la femme la plus aimable que j'ai connue ?

Ce serait, sous une autre forme, de la bassesse monarchique. Je me contenterai d'ajouter qu'au milieu de tout cet ensemble de mœurs, parmi tant d'Anglaises victimes dans leur esprit de l'orgueil des hommes, comme il existe une originalité parfaite, il suffit d'une famille élevée loin des tristes restrictions destinées à reproduire les mœurs du sérail pour donner des caractères charmants. Et que ce mot *charmant* est insignifiant, malgré son étymologie, et commun pour rendre ce que je voudrais exprimer ! La douce Imogène, la tendre Ophélie trouveraient bien des modèles vivants en Angleterre ; mais ces modèles sont loin de jouir de la haute vénération unanimement accordée à la véritable Anglaise *accomplie*, destinée à satisfaire pleinement à toutes les convenances et à

donner à un mari toutes les jouissances de l'orgueil aristocratique le plus maladif et un bonheur à mourir d'ennui [1].

Dans les grandes enfilades de quinze ou vingt pièces extrêmement fraîches et fort sombres, où les femmes italiennes passent leur vie mollement couchées sur des divans fort bas, elles entendent parler d'amour ou de musique six heures de la journée. Le soir, au théâtre, cachées dans leur loge pendant quatre heures, elles entendent parler de musique ou d'amour.

Donc, outre le climat, la constitution de la vie est aussi favorable à la musique et à l'amour en Espagne et en Italie, qu'elle leur est contraire en Angleterre.

Je ne blâme ni n'approuve, j'observe.

1. Voir Richardson. Les mœurs de la famille des Harlowe, traduites en manières modernes, sont fréquentes en Angleterre : leurs domestiques valent mieux qu'eux.

CHAPITRE XLVI

SUITE DE L'ANGLETERRE

J'AIME trop l'Angleterre et je l'ai trop peu vue pour en parler. Je me sers des observations d'un ami.

L'état actuel de l'Irlande (1822) y réalise, pour la vingtième fois depuis deux siècles [1], cet état singulier de la société si fécond en résolutions courageuses, et si contraire à l'ennui, où des gens qui déjeunent gaiement ensemble peuvent se rencontrer dans deux heures sur un champ de bataille. Rien ne fait un appel plus énergique et plus direct à la disposition de l'âme la plus favorable aux passions tendres : le *naturel.* Rien n'éloigne davantage des deux grands vices anglais : le *cant* et la *bashfulness* [hypocrisie de moralité et timidité orgueilleuse et souffrante. (Voir le voyage de M. Eustace, en Italie.) Si ce voyageur peint assez mal le pays, en revanche il donne une idée fort exacte de son propre caractère ; et ce caractère, ainsi que celui de M. Beattie, le poète (Voir sa vie écrite par un ami intime), est malheureusement assez commun en Angleterre. Pour le prêtre honnête homme, malgré sa place, voir les lettres de l'évêque de Landaff [2].]

1. Le jeune enfant de Spencer brûlé vif en Irlande.

2. Réfuter autrement que par des injures le portrait d'une certaine classe d'Anglais présenté dans ces trois ouvrages, me semble la chose impossible.

Satanic school.

On croirait l'Irlande assez malheureuse, ensanglantée comme elle l'est depuis deux siècles par la tyrannie peureuse et cruelle de l'Angleterre ; mais ici fait son entrée dans l'état moral de l'Irlande un personnage terrible : le PRÊTRE...

Depuis deux siècles, l'Irlande est à peu près aussi mal gouvernée que la Sicile. Un parallèle approfondi de ces deux Iles, en un volume de 500 pages, fâcherait bien des gens et ferait tomber dans le ridicule bien des théories respectées. Ce qui est évident, c'est que le plus heureux de ces deux pays, également gouvernés par des fous, au seul profit du petit nombre, c'est la Sicile. Ses gouvernants lui ont au moins laissé l'*amour* et la volupté ; ils les lui auraient bien ravis aussi comme tout le reste ; mais grâce au ciel, il y a peu en Sicile de ce mal moral appelé loi et gouvernement [1].

Ce sont les gens âgés et les prêtres qui font et font exécuter les lois, cela paraît bien à l'espèce de jalousie comique avec laquelle la volupté est poursuivie dans les îles britanniques. Le peuple y pourrait dire à ses gouvernants comme Diogène à Alexandre : « Contentez-vous de vos sinécures et laissez-moi, du moins, mon soleil [2]. »

1. J'appelle *mal moral*, en 1822, tout gouvernement qui n'a pas les deux Chambres ; il n'y a d'exception que lorsque le chef du gouvernement est grand par la probité, miracle qui se voit en Saxe et à Naples.

2. Voir dans le procès de la feue reine d'Angleterre une liste curieuse des pairs avec les sommes qu'eux et leur famille reçoivent de l'État. Par exemple, lord Lauderdale et sa famille 36.000 louis. Le demi-pot de bière nécessaire à la chétive subsistance du plus pauvre Anglais paye un sou d'impôt au profit du noble pair. Et, ce qui fait beaucoup à notre objet, ils le savent tous les deux. Dès lors, ni le lord ni le paysan n'ont plus assez

A force de lois, de règlements, de contre-règlements et de supplices, le gouvernement a créé en Irlande la pomme de terre, et la population de l'Irlande surpasse de beaucoup celle de la Sicile ; c'est-à-dire l'on a fait venir quelques millions de paysans avilis et hébétés, écrasés de travail et de misère, traînant pendant quarante ou cinquante ans une vie malheureuse sur les marais de la vieille Érin, mais payant bien la dîme. Voilà un beau miracle ! Avec la religion païenne, ces pauvres diables auraient au moins joui d'un bonheur ; mais pas du tout, il faut adorer saint Patrick.

En Irlande on ne voit guère que des paysans plus malheureux que des sauvages. Seulement, au lieu d'être cent mille comme ils seraient dans l'état de nature, ils sont huit millions [1], et font vivre richement cinq cents *absentees* à Londres et à Paris.

La société est infiniment plus avancée en Écosse [2] où, sous plusieurs rapports, le gouvernement est bon (la rareté des crimes, la lecture, pas d'évêques, etc.). Les passions tendres y ont donc beaucoup plus de développement, et nous pouvons quitter les idées noires et arriver aux ridicules.

Il est impossible de ne pas apercevoir un fond de mélancolie chez les femmes écossaises. Cette mélancolie est surtout séduisante au bal, où elle donne un

de loisir pour songer à l'amour : ils aiguisent leurs armes, l'un en public et avec orgueil, l'autre en secret et avec rage. (L'Yeomanry et les Whiteboys.)

1. Plunkell Craig, *Vie de Curran*.

2. Degré de civilisation du paysan Robert Burns et de sa famille ; club de paysans où l'on payait deux sous par séance ; questions qu'on y discutait. (Voir les lettres de Burns.)

singulier piquant à l'ardeur et à l'extrême empressement avec lesquels elles sautent leurs danses nationales. Édimbourg a un autre avantage, c'est de s'être soustrait à la vile omnipotence de l'or. Cette ville forme en cela, aussi bien que pour la singulière et sauvage beauté du site, un contraste complet avec Londres. Comme Rome, la belle Édimbourg semble plutôt le séjour de la vie contemplative. Le tourbillon sans repos et les intérêts inquiets de la vie active avec ses avantages et ses inconvénients sont à Londres. Édimbourg me semble payer le tribut au malin par un peu de disposition à la pédanterie. Les temps où Marie Stuart habitait le vieux Holyrood, et où l'on assassinait Riccio dans ses bras, valaient mieux pour l'amour, et toutes les femmes en conviendront, que ceux où l'on discute si longuement, et même en leur présence, sur la préférence à accorder au système neptunien sur le vulcanien de... J'aime mieux la discussion sur le nouvel uniforme donné par le roi à ses gardes ou sur la pairie manquée de sir B. Bloomfield, qui occupait Londres lorsque je m'y trouvais, que la discussion pour savoir qui a le mieux exploré la nature des roches, de Werner ou de. . . . . .

Je ne dirai rien du terrible dimanche écossais, auprès duquel celui de Londres semble une partie de plaisir. Ce jour destiné à honorer le ciel est la meilleure image de l'enfer que j'aie jamais vue sur la terre. Ne marchons pas si vite, disait un Écossais en revenant de l'église à un Français, son ami, nous aurions l'air de nous promener [1].

1. Le même fait en Amérique. En Écosse, étalage des titres.

Celui des trois pays où il y a le moins d'hypocrisie (*Cant*, voyez le *New Monthly Magazine* de janvier 1822, tonnant contre Mozart et les *Nozze di Figaro*, écrit dans un pays où l'on joue le Citizen. Mais ce sont les aristocrates qui, par tout pays, achètent et jugent un journal littéraire et la littérarure ; et depuis quatre ans, ceux d'Angleterre ont fait alliance avec les évêques) ; celui des trois pays où il y a, ce me semble, le moins d'hypocrisie, c'est l'Irlande ; on y trouve, au contraire, une vivacité étourdie et fort aimable. En Écosse, il y a la stricte observance le dimanche, mais le lundi on danse avec une joie et un abandon inconnus à Londres. Il y a beaucoup d'amour dans la classe des paysans en Écosse. La toute-puissance de l'imagination a francisé ce pays au seizième siècle.

Le terrible défaut de la société anglaise, celui qui, en un jour donne, crée une plus grande quantité de tristesse que la dette et ses conséquences, et même que la guerre à mort des riches contre les pauvres, c'est cette phrase que l'on me disait cet automne à Croydon, en présence de la belle statue de l'évêque : « Dans le monde, aucun homme ne veut se mettre en avant, de peur d'être déçu dans son attente. »

Qu'on juge quelles lois, sous le nom de *pudeur*, de tels hommes doivent imposer à leurs femmes et à leurs maîtresses !

CHAPITRE XLVII

DE L'ESPAGNE

L'Andalousie est l'un des plus aimables séjours que la volupté se soit choisis sur la terre. J'avais trois ou quatre anecdotes qui montraient de quelle manière mes idées sur les trois ou quatre actes de folie différents dont la réunion forme l'amour sont vraies en Espagne ; l'on me conseille de les sacrifier à la délicatesse française. J'ai eu beau protester que j'écrivais en langue française, mais non pas certes en *littérature française*. Dieu me préserve d'avoir rien de commun avec les littérateurs estimés aujourd'hui !

Les Maures, en abandonnant l'Andalousie, y ont laissé leur architecture et presque leurs mœurs. Puisqu'il m'est impossible de parler des dernières dans la langue de madame de Sévigné, je dirai du moins de l'architecture mauresque que son principal trait consiste à faire que chaque maison ait un petit jardin entouré d'un portique élégant et svelte. Là, pendant les chaleurs insupportables de l'été, quand, durant des semaines entières, le thermomètre de Réaumur ne descend jamais et se soutient à trente degrés, il règne sous les portiques une obscurité délicieuse. Au milieu du petit jardin, il y a toujours un jet d'eau dont le bruit uniforme et voluptueux est le seul qui trouble cette retraite charmante. Le bassin de marbre est environné d'une douzaine d'orangers et de lauriers-roses. Une toile épaisse en forme de tente re-

couvré tout le petit jardin, et, le protégeant contre les rayons du soleil et de la lumière, ne laisse pénétrer que les petites brises qui, sur le midi, viennent des montagnes.

Là vivent et reçoivent les charmantes Andalouses à la démarche si vive et si légère ; une simple robe de soie noire garnie de franges de la même couleur, et laissant apercevoir un cou-de-pied charmant, un teint pâle, des yeux où se peignent toutes les nuances les plus fugitives des passions les plus tendres et les plus ardentes : tels sont les êtres célestes qu'il m'est défendu de faire entrer en scène.

Je regarde le peuple espagnol comme le représentant vivant du moyen âge.

Il ignore une foule de petites vérités (vanité puérile de ses voisins) ; mais il sait profondément les grandes, et a assez de caractère et d'esprit pour suivre leurs conséquences jusque dans leurs effets les plus éloignés. Le caractère espagnol fait une belle opposition avec l'esprit français ; dur, brusque, peu élégant, plein d'un orgueil sauvage, jamais occupé des autres : c'est exactement le contraste du quinzième siècle avec le dix-huitième.

L'Espagne m'est bien utile pour une comparaison : le seul peuple qui ait su résister à Napoléon me semble absolument pur d'honneur bête, et de ce qu'il y a de bête dans l'honneur.

Au lieu de faire de belles ordonnances militaires, de changer d'uniforme tous les six mois ét de porter de grands éperons, il a le général *no importa*[1].

1. Voir les charmantes lettres de M. Pecchio. L'Italie est pleine de gens de cette force, mais, au lieu de se produire, ils se tiennent tranquilles : *Paese della virtu sconosciuta.*

CHAPITRE XLVIII

DE L'AMOUR ALLEMAND

Si l'Italien, toujours agité entre la haine et l'amour, vit de passions, et le Français de vanité, c'est d'imagination que vivent les bons et simples descendants des anciens Germains. A peine sortis des intérêts sociaux les plus directs et les plus nécessaires à leur subsistance, on les voit avec étonnement s'élancer dans ce qu'ils appellent leur philosophie ; c'est une espèce de folie douce, aimable, et surtout sans fiel. Je vais citer, non pas tout à fait de mémoire, mais sur des notes rapides, un ouvrage qui, quoique fait dans un sens d'opposition, montre bien, même par les admirations de l'auteur, l'esprit militaire dans tout son excès : c'est le voyage en Autriche, par M. Cadet-Gassicourt, en 1809. Qu'eût dit le noble et généreux Desaix s'il eût vu le pur héroïsme de 95 conduire à cet exécrable égoïsme ?

Deux amis se trouvent ensemble à une batterie à la bataille de Talavera, l'un comme capitaine commandant, l'autre comme lieutenant. Un boulet arrive qui culbute le capitaine. « Bon, dit le lieutenant tout joyeux, voilà François mort : c'est moi qui vais être capitaine. — Pas encore tout à fait ! » s'écrie François en se relevant. Il n'avait été qu'étourdi par le boulet. Le lieutenant, ainsi que son capitaine, étaient les meilleurs garçons du monde, point méchants, seulement un peu bêtes et enthousiastes de l'empereur ;

mais l'ardeur de la chasse et l'égoïsme furieux que cet homme avait su réveiller en le décorant du nom de gloire faisaient oublier l'humanité.

Au milieu du spectacle sévère donné par de tels hommes, se disputant aux parades de Schœnbrunn un regard du maître et un titre de baron, voici comment l'apothicaire de l'empereur décrit l'amour allemand, page 188 :

« Rien n'est plus complaisant, plus doux qu'une Autrichienne. Chez elle l'amour est un culte, et, quand elle s'attache à un Français, elle l'adore dans toute la force du terme.

« Il y a des femmes légères et capricieuses partout, mais en général les Viennoises sont fidèles et ne sont nullement coquettes; quand je dis qu'elles sont fidèles, c'est à l'amant de leur choix, car les maris sont à Vienne comme partout. »

7 juin 1809.

La plus belle personne de Vienne a agréé l'hommage d'un ami à moi, M. M..., capitaine attaché au quartier général de l'empereur. C'est un jeune homme doux et spirituel ; mais certainement sa taille ni sa figure n'ont rien de remarquable.

Depuis quelques jours, sa jeune amie fait la plus vive sensation parmi nos brillants officiers d'état-major, qui passent leur vie à fureter tous les coins de Vienne. C'est à qui sera le plus hardi ; toutes les ruses de guerre possibles ont été employées ; la maison de la belle a été mise en état de siège par les

plus jolis et les plus riches. Les pages, les brillants colonels, les généraux de la garde, les princes mêmes, sont allés perdre leur temps sous les fenêtres de la belle, et leur argent auprès de ses gens. Tous ont été éconduits. Ces princes n'étaient guère accoutumés à trouver des cruelles à Paris ou à Milan. Comme je riais de leur déconvenue avec cette charmante personne : « *Mais, mon Dieu*, me disait-elle, *est-ce qu'ils ne savent pas que j'aime M. M...* ? »

Voilà un singulier propos et assurément fort indécent.

Page 290 : « Pendant que nous étions à Schœnbrunn, je remarquai que deux jeunes gens attachés à l'empereur ne recevaient jamais personne dans leur logement à Vienne. Nous les plaisantions beaucoup sur cette discrétion. L'un deux me dit un jour : « Je « n'aurai pas de secret pour vous : une jeune femme « de la ville s'est donnée à moi, sous la condition « qu'elle ne quitterait jamais mon appartement, et « que je ne recevrais qui que ce soit sans sa permis- « sion. » Je fus curieux, dit le voyageur, de connaître cette recluse volontaire, et ma qualité de médecin me donnant comme dans l'Orient un prétexte honnête, j'acceptai un déjeuner que mon ami m'offrit. Je trouvai une femme très éprise, ayant le plus grand soin du ménage, ne désirant nullement sortir, quoique la saison invitât à la promenade, et d'ailleurs convaincue que son amant la ramènerait en France.

« L'autre jeune homme qu'on ne trouvait non plus jamais à son logement en ville, me fit bientôt après une confidence pareille. Je vis aussi sa belle ; comme la première, elle était blonde, fort jolie, très bien faite.

« L'une, âgée de dix-huit ans, était la fille d'un tapissier fort à son aise ; l'autre, qui avait environ vingt-quatre ans, était la femme d'un officier autrichien qui faisait la campagne à l'armée de l'archiduc Jean. Cette dernière poussa l'amour jusqu'à ce qui nous semblerait de l'héroïsme en pays de vanité. Non seulement son ami lui fut infidèle, mais il se trouva dans le cas de lui faire les aveux les plus scabreux. Elle le soigna avec un dévouement parfait, et, s'attachant par la gravité de la maladie de son amant, qui bientôt fut en péril, elle ne l'en chérit peut-être que davantage.

« On sent qu'étranger et vainqueur, et toute la haute société de Vienne s'étant retirée à notre approche dans ses terres de Hongrie, je n'ai pu observer l'amour dans les hautes classes ; mais j'en ai vu assez pour me convaincre que ce n'est pas de l'amour comme à Paris.

« Ce sentiment est regardé par les Allemands comme une vertu, comme une émanation de la Divinité, comme quelque chose de mystique. Il n'est pas vif, impétueux, jaloux, tyrannique, comme dans le cœur d'une Italienne : il est profond et ressemble à l'illuminisme ; il y a mille lieues de là à l'Angleterre.

« Il y a quelques années, un tailleur de Leipsick, dans un accès de jalousie, attendit son rival dans le jardin public et le poignarda. On le condamna à perdre la tête. Les moralistes de la ville, fidèles à la bonté et à la facilité d'émotion des Allemands (faisant faiblesse de caractère), discutèrent le jugement, le trouvèrent sévère, et, établissant une comparaison

entre le tailleur et Orosmane, apitoyèrent sur son sort. On ne put cependant faire réformer l'arrêt. Mais le jour de l'exécution toutes les jeunes filles de Leipsick, vêtues de blanc, se réunirent et accompagnèrent le tailleur à l'échafaud en jetant des fleurs sur sa route.

« Personne ne trouva cette cérémonie singulière ; cependant, dans un pays qui croit être raisonneur, on pouvait dire qu'elle honorait une espèce de meurtre. Mais c'était une cérémonie, et tout ce qui est cérémonie est sûr de n'être jamais ridicule en Allemagne. Voyez les cérémonies des cours des petits princes, qui nous feraient mourir de rire, et semblent fort imposantes à Meinungen ou à Kœthen. Ils voient dans les six gardes-chasses qui défilent devant leur petit prince, garni de son crachat, les soldats d'Hermann marchant à la rencontre des légions de Varus.

« Différence des Allemands à tous les autres peuples : ils s'exaltent par la méditation, au lieu de se calmer. Seconde nuance : ils meurent d'envie d'avoir du caractère.

« Le séjour des cours, ordinairement si favorable au développement de l'amour, l'hébète en Allemagne. Vous n'avez pas d'idée de l'océan de minuties incompréhensibles et de petitesses qui forment ce qu'on appelle une cour d'Allemagne[1], même celle des meilleurs princes. (Munich, 1820.)

« Quand nous arrivions avec un état-major dans une ville d'Allemagne, au bout de la première quinzaine,

1. Voir les *Mémoires de la margrave de Bareuth* et *Vingt ans de séjour à Berlin*, par M. Thiébaut.

les dames du pays avaient fait leur choix. Mais ce choix était constant ; et j'ai ouï dire que les Français étaient l'écueil de beaucoup de vertus irréprochables jusqu'à eux. »

. . . . . .

Les jeunes Allemands que j'ai rencontrés à Gœttingue, Dresde, Kœnisberg, etc., sont élevés au milieu de systèmes prétendus philosophiques qui ne sont qu'une poésie obscure et mal écrite, mais, sous le rapport moral, de la plus haute et sainte sublimité. Il me semble voir qu'ils ont hérité de leur moyen âge, non le républicanisme, la défiance et le coup de poignard, comme les Italiens, mais une forte disposition à l'enthousiasme et à la bonne foi. C'est pour cela que, tous les dix ans, ils ont un nouveau grand homme qui doit effacer tous les autres. (Kant, Steding, Fichte, etc., etc. [1])

Luther fit jadis un appel puissant au sens moral, et les Allemands se battirent trente ans de suite pour obéir à leur conscience. Belle parole et bien respectable, quelque absurde que soit la croyance ; je dis respectable même pour l'artiste. Voir les combats dans l'âme de S... entre le troisième commandement de Dieu : *Tu ne tueras point*, et ce qu'il croyait l'intérêt de la patrie.

L'on trouve de l'enthousiasme mystique pour les femmes et l'amour jusque dans Tacite si toutefois cet écrivain n'a pas fait uniquement une satire de Rome [2].

1. Voir en 1821 leur enthousiasme pour la tragédie du *Triomphe de la croix* qui fait oublier *Guillaume Tell*.

2. J'ai eu le bonheur de rencontrer un homme de l'esprit le plus vif et en même temps savant comme dix savants allemands,

L'on n'a pas plutôt fait cinq cents lieues en Allemagne que l'on distingue dans ce peuple désuni et morcelé, un fond d'enthousiasme doux et tendre plutôt qu'ardent et impétueux.

Si l'on ne voyait pas bien clairement cette disposition, l'on pourrait relire trois ou quatre romans d'Auguste Lafontaine que la jolie Louise, reine de Prusse, fit chanoine de Magdebourg en récompense d'avoir si bien peint la *vie paisible* [1].

Je vois une nouvelle preuve de cette disposition commune aux Allemands dans le code autrichien, qui exige l'aveu du coupable pour la punition de presque tous les crimes. Ce code, calculé pour un peuple où les crimes sont rares, et plutôt un accès de folie chez un être faible que la suite d'un intérêt courageux, raisonné, et en guerre constante avec la société, est précisément le contraire de ce qu'il faut à l'Italie, où l'on cherche à l'implanter ; mais c'est une erreur d'honnêtes gens.

J'ai vu les juges allemands en Italie se désespérer des sentences de mort, ou l'équivalent, les fers durs, qu'ils étaient obligés de prononcer sans l'aveu des coupables.

et exposant ce qu'il a découvert en termes clairs et précis. Si jamais M. F... imprime, nous verrons le moyen âge sortir brillant de lumière à nos yeux, et nous l'aimerons.

1. Titre d'un des romans d'Auguste Lafontaine. *La Vie paisible*, autre grand trait des mœurs Allemandes, c'est le *far niente* de l'Italien, c'est la critique physiologique du *droski* russe ou du *horseback* anglais.

CHAPITRE XLIX

UNE JOURNÉE A FLORENCE

Florence, 12 février 1819.

Ce soir j'ai trouvé dans une loge un homme qui avait quelque chose à solliciter auprès d'un magistrat de cinquante ans. Sa première demande a été : « Quelle est sa maîtresse ? *Chi avvicina adesso ?* » Ici toutes ces affaires sont de la dernière publicité, elles ont leurs lois, il y a la manière approuvée de se conduire, qui est basée sur la justice, sans presque rien de conventionnel, autrement on est un *porco*.

« Qu'y a-t-il de nouveau ? » demandait hier un de mes amis, arrivant de Volterre. Après un mot de gémissement énergique sur Napoléon et les Anglais, on ajoute avec le ton du plus vif intérêt : « La Vitteleschi a changé d'amant : ce pauvre Gherardesca se désespère. — Qui a-t-elle pris ? — Montegalli, ce bel officier à moustaches, qui avait la principessa Colona ; voyez-le là-bas au parterre, cloué sous sa loge ; il est là toute la soirée, car le mari ne veut pas le voir à la maison, et vous apercevez près de la porte le pauvre Gherardesca se promenant tristement et comptant de loin les regards que son infidèle lance à son successeur. Il est très changé, et dans le dernier désespoir ; c'est en vain que ses amis veulent l'envoyer à Paris et à Londres. Il se sent mourir, dit-il, seulement à l'idée de quitter Florence. »

Chaque année, il y a vingt désespoirs pareils dans la haute société; j'en ai vu durer trois ou quatre ans. Ces pauvres diables sont sans nulle vergogne, et prennent pour confidents toute la terre. Au reste, il y a peu de société ici, et encore quand on aime, on n'y va presque plus. Il ne faut pas croire que les grandes passions et les belles âmes soient communes nulle part, même en Italie ; seulement des cœurs plus enflammés et moins étiolés par les mille petits soins de la vanité y trouvent des plaisirs délicieux, même dans les espèces subalternes d'amour. J'y ai vu l'amour-caprice, par exemple, causer des transports et des moments d'ivresse, que la passion la plus éperdue n'a jamais amenés sous le méridien de Paris [1].

Je remarquais ce soir qu'il y a des noms propres en italien pour mille circonstances particulières de l'amour, qui, en français, exigeraient des périphrase à n'en plus finir : par exemple, l'action de se retourner brusquement, quand du parterre on lorgne dans sa loge la femme qu'on veut avoir, et que le mari ou le servant viennent à s'approcher du parapet de la loge.

Voici les traits principaux du caractère de ce peuple :

1° L'attention accoutumée à être au service de passions profondes *ne peut pas* se mouvoir rapidement, c'est la différence la plus marquante du Français à l'Italien. Il faut voir un Italien s'embarquer dans une diligence, ou faire un payement, c'est là la *furia francese ;* c'est pour cela qu'un Français des plus

1. De ce Paris qui a donné au monde Voltaire, Molière et tant d'hommes distingués par l'esprit; mais l'on ne peut pas tout avoir, et il y aurait peu d'esprit à en prendre de l'humeur.

vulgaires, pour peu qu'il ne soit pas un fat spirituel à la Démasure, paraît toujours un être supérieur à une Italienne. (L'amant de la princesse D. à Rome.)

2° Tout le monde fait l'amour, et non pas en cachette comme en France ; le mari est le meilleur ami de l'amant ;

3° Personne ne lit ;

4° Il n'y a pas de société. Un homme ne compte pas pour remplir et occuper sa vie sur le bonheur qu'il tire chaque jour de deux heures de conversation et de jeu de vanité dans telle maison. Le mot *causerie* ne se traduit pas en italien. L'on parle quand on a quelque chose à dire pour le service d'une passion, mais rarement l'on parle pour bien parler et sur tous les sujets venus ;

5° Le *ridicule* n'existe pas en Italie.

En France nous cherchons à imiter tous les deux le même modèle et je suis juge compétent de la manière dont vous le copiez [1]. En Italie je ne sais pas si cette action singulière que je vois faire ne fait pas plaisir à celui qui la fait, et peut-être ne m'en ferait pas à moi-même.

Ce qui est affecté dans le langage ou dans les manières à Rome est de bon ton ou inintelligible à Florence, qui en est à cinquante lieues. On parle français à Lyon comme à Nantes. Le vénitien, le napolitain, le génois, le piémontais, sont des langues presque entièrement différentes et seulement parlées par des gens qui sont convenus de n'imprimer jamais que dans une langue commune, celle qu'on parle à

1. Cette habitude des Français diminuant tous les jours, éloignera de nous les héros de Molière.

Rome. Rien n'est absurde comme une comédie dont la scène est à Milan et dont les personnages parlent romain. La langue italienne, beaucoup plus faite pour être chantée que parlée, ne sera soutenue contre la clarté française qui l'envahit que par la musique.

En Italie, la crainte du pacha et de ses espions fait estimer l'*utile ;* il n'y a pas du tout d'honneur bête[1]. Il est remplacé par une sorte de petite haine de société, appelée *petegolismo.*

Enfin donner un ridicule, c'est se faire un ennemi mortel, chose fort dangeureuse dans un pays où la force et l'office des gouvernements se bornent à arracher l'impôt et à punir tout ce qui se distingue.

6° *Le patriotisme d'antichambre.*

Cet orgueil qui nous porte à chercher l'estime de nos concitoyens, et à faire corps avec eux, expulsé de toute noble entreprise, vers l'an 1550, par le despotisme jaloux des petits princes d'Italie, a donné naissance à un produit barbare, à une espèce de *Caliban*, à un monstre plein de fureur et de sottise, *le patriotisme d'antichambre*, comme disait M. Turgot, à propos du siège de Calais (*le Soldat laboureur* de ce temps-là). J'ai vu ce monstre hébéter les gens les plus spirituels. Par exemple un étranger se fera mal vouloir, même des jolies femmes, s'il s'avise de trouver des défauts dans le peintre ou dans le poète de ville ; on lui dit fort bien et d'un grand sérieux qu'il ne faut pas venir chez les gens pour s'en moquer, et on lui cite à ce sujet un mot de Louis XIV sur Versailles.

1. Toutes les infractions à cet honneur sont *ridicules* dans les sociétés bourgeoises en France. (Voir *La Petite Ville*, de M. Picard.)

A Florence on dit : il *nostro* Benvenuti, comme à Brescia, il *nostro* Arrici ; ils mettent sur le mot *nostro* une certaine emphase contenue et pourtant bien comique, à peu près comme le *Miroir* parlant avec onction de la musique nationale, et de M. Monsigny, le musicien de l'Europe.

Pour ne pas rire au nez de ces braves patriotes, il faut se rappeler que, par suite des dissensions du moyen âge, envenimées par la politique atroce des papes[1], chaque ville hait mortellement la cité voisine, et le nom des habitants de celle-ci passe toujours dans la première pour synonyme de quelque grossier défaut. Les papes ont su faire de ce beau pays la patrie de la haine.

Ce patriotisme d'antichambre est la grande plaie morale de l'Italie, typhus délétère qui aura encore des effets funestes longtemps après qu'elle aura secoué le joug de ses petits p..... ridicules. Une des formes de ce patriotisme est la haine inexorable pour tout ce qui est étranger. Ainsi ils trouvent les Allemands bêtes, et se mettent en colère quand on leur dit : « Qu'a produit l'Italie dans le dix-huitième siècle d'égal à Catherine II ou à Frédéric le Grand ? Où avez-vous un jardin anglais comparable au moindre jardin allemand, vous qui par votre climat avez un véritable besoin d'ombre ? »

7° Au contraire des Anglais et des Français, les Italiens n'ont aucun préjugé politique ; on y sait par cœur le vers de la Fontaine :

Notre ennemi c'est notre M.

1. Voir l'excellente et curieuse *Histoire de l'Église*, par M. de Potter.

L'aristocratie, s'appuyant sur les prêtres et sur les sociétés bibliques, est pour eux un vieux tour de passe-passe qui les fait rire. En revanche, un Italien a besoin de trois mois de séjour en France pour concevoir comment un marchand de draps peut être *ultra*.

8° Je mettrais pour dernier trait de caractère l'intolérance dans la discussion et la colère, dès qu'ils ne trouvent pas sous la main un argument à lancer contre celui de leur adversaire. Alors on les voit pâlir. C'est une des formes de l'extrême sensibilité, mais ce n'est pas une de ses formes aimables; par conséquent, c'est une de celles que j'admets le plus volontiers en preuve de son existence.

J'ai voulu voir l'amour éternel, et après bien des difficultés j'ai obtenu d'être présenté ce soir au chevalier C. et à sa maîtresse, auprès de laquelle il vit depuis cinquante-quatre ans. Je suis sorti attendri de la loge de ces aimables vieillards ; voilà l'art d'être heureux, art ignoré de tant de jeunes gens.

Il y a deux mois que j'ai vu monsignor R***, duquel j'ai été bien reçu parce que je lui portais des *Minerves*. Il était à sa maison de campagne avec madame D., qu'il *avvicina*, comme on dit, depuis trente-quatre ans. Elle est encore belle, mais il y a un fond de mélancolie dans ce ménage, on l'attribue à la perte d'un fils empoisonné autrefois par le mari.

Ici, faire l'amour n'est pas, comme à Paris, voir sa maîtresse un quart d'heure toutes les semaines, et, le reste du temps, accrocher un regard ou un serrement de main : l'amant, l'heureux amant, passe quatre ou cinq heures de chacune de ses journées

avec la femme qu'il aime. Il lui parle de ses procès, de son jardin anglais, de ses parties de chasse, de son avancement, etc., etc. C'est l'intimité la plus complète et la plus tendre ; il la tutoie en présence du mari, et partout.

Un jeune homme de ce pays, et fort ambitieux, à ce qu'il croyait, appelé à une grande place à Vienne (rien moins qu'ambassadeur), n'a pu se faire à l'absence. Il a remercié de la place au bout de six mois, et est revenu être heureux dans la loge de son amie.

Ce commerce de tous les instants serait gênant en France, où il est nécessaire de porter dans le monde une certaine affectation, et où votre maîtresse vous dit fort bien : « Monsieur un tel, vous êtes maussade ce soir, *vous ne dites rien*. » En Italie il ne s'agit que de dire à la femme qu'on aime tout ce qui passe par la tête, il faut exactement penser tout haut. Il y a un certain effet nerveux de l'intimité et de la franchise provoquant la franchise, que l'on ne peut attraper que par là. Mais il y a un grand inconvénient ; on trouve que faire l'amour de cette manière paralyse tous les goûts, et rend insipides toutes les autres occupations de la vie. Cet amour-là est le meilleur remplaçant de la passion.

Nos gens de Paris qui en sont encore à concevoir *qu'on puisse être Persan*, ne sachant que dire, s'écrieront que ces mœurs sont indécentes. D'abord je ne suis qu'historien, et puis je me réserve de leur démontrer un jour, par lourds raisonnements, qu'en fait de mœurs, et pour le fond des choses, Paris ne doit rien à Bologne. Sans s'en douter, ces pauvres

gens répètent encore leur catéchisme de trois sous.

12 juillet 1821. — A Bologne il n'y a point d'odieux dans la société. A Paris, le rôle de mari trompé est exécrable ; ici (à Bologne) ce n'est rien, il n'y a pas de maris trompés. Les mœurs sont donc les mêmes, il n'y a que la haine de moins; le cavalier servant de la femme est toujours ami du mari, et cette amitié cimentée par des services réciproques, survit bien souvent à d'autres intérêts. La plupart de ces amours durent cinq ou six ans, plusieurs toujours. On se quitte enfin quand on ne trouve plus de douceur à se tout dire, et, passé le premier mois de la rupture, il n'y a pas d'aigreur.

Janvier 1822. — L'ancienne mode des cavaliers servants, importée en Italie par Philippe II avec l'orgueil et les mœurs espagnoles, est entièrement tombée dans les grandes villes. Je ne connais d'exception que les Calabres, où toujours le frère aîné se fait prêtre, marie le cadet et s'établit le servant de sa belle-sœur et en même temps l'amant.

Napoléon a ôté le libertinage à la haute Italie et même à ce pays-ci (Naples).

Les mœurs de la génération actuelle des jolies femmes font honte à leurs mères ; elles sont plus favorables à l'amour passion. L'amour physique a beaucoup perdu[1].

1. Vers 1780, la maxime était :

Molti averne,
Un goderne,
E cambiar spesso.

Voyage de Shylock.

CHAPITRE L

L'AMOUR AUX ÉTATS-UNIS

Un gouvernement libre est un gouvernement qui ne fait point de mal aux citoyens, mais qui, au contraire, leur donne la sûreté et la tranquillité. Mais il y a encore loin de là au bonheur; il faut que l'homme le fasse lui-même, car ce serait une âme bien grossière que celle qui se tiendrait parfaitement heureuse parce qu'elle jouirait de la sûreté et de la tranquillité. Nous confondons ces choses en Europe, surtout en Italie; accoutumés que nous sommes à des gouvernements qui nous font du mal, il nous semble qu'en être délivré serait le suprême bonheur; semblables en cela à des malades travaillés par des maux douloureux. L'exemple de l'Amérique montre bien le contraire. Là, le gouvernement s'acquitte fort bien de son office, et ne fait de mal à personne. Mais, comme si le destin voulait déconcerter et démentir toute notre philosophie, ou plutôt l'accuser de ne pas connaître tous les éléments de l'homme, éloignés comme nous le sommes depuis tant de siècles par le malheureux état de l'Europe de toute véritable expérience, nous voyons que lorsque le malheur venant des gouvernements manque aux Américains, ils semblent se manquer à eux-mêmes. On dirait que la source de la sensibilité se tarit chez ces gens-là. Ils sont justes, ils sont raisonnables, et ils ne sont point heureux.

L. B..., c'est-à-dire les ridicules conséquences et règles de conduite que des esprits bizarres déduisent de ce recueil de poèmes et de chansons, suffit-elle pour causer tout ce malheur? L'effet me semble bien considérable pour la cause.

M. de Volney racontait que, se trouvant à table à la campagne, chez un brave Américain, homme à son aise et environné d'enfants déjà grands, il entre un jeune homme dans la salle : « Bonjour, William, dit le père de famille ; asseyez-vous. Vous vous portez bien à ce que je vois. » Le voyageur demanda qui était ce jeune homme : « C'est le second de mes fils. — Et d'où vient-il ? — De Canton. »

L'arrivée d'un fils des bouts de l'univers ne faisait pas plus de sensation.

Toute l'attention semble employée aux arrangements raisonnables de la vie, et à prévenir tous les inconvénients: arrivés enfin au moment de recueillir le fruit de tant de soins et d'un si long esprit d'ordre, il ne se trouve plus de vie de reste pour jouir.

On dirait que les enfants de Penn n'ont jamais lu ce vers qui semble leur histoire :

Et propter vitam, vivendi perdere causas.

Les jeunes gens des deux sexes, lorsque l'hiver est venu, qui comme en Russie est la saison gaie du pays, courent ensemble en traîneaux sur la neige le jour et la nuit, ils font des courses de quinze ou vingt milles fort gaiement et sans personne pour les surveiller; et il n'en résulte jamais d'inconvénient.

Il y a la gaieté physique de la jeunesse qui passe bientôt avec la chaleur du sang et qui est finie à

vingt-cinq ans : je ne vois pas les passions qui font jouir. Il y a tant d'*habitude de raison* aux États-Unis, que la cristallisation en a été rendue impossible.

J'admire ce bonheur et ne l'envie pas; c'est comme le bonheur d'êtres d'une espèce différente et inférieure. J'augure beaucoup mieux des Florides et de l'Amérique méridionale [1].

Ce qui fortifie ma conjecture sur celle du Nord, c'est le manque absolu d'artistes et d'écrivains. Les États-Unis ne nous ont pas encore envoyé une scène de tragédie, un tableau ou une vie de Washington.

1. Voir les mœurs des îles Açores : l'amour de Dieu et l'autre amour y occupent tous les instants. La religion chrétienne, interprétée par les jésuites, est beaucoup moins ennemie de l'homme, en ce sens, que le protestantisme anglais ; elle permet au moins de danser le dimanche ; et un jour de plaisir sur sept c'est beaucoup pour le cultivateur, qui travaille assidûment les six autres.

CHAPITRE LI

DE L'AMOUR EN PROVENCE JUSQU'A LA CONQUÊTE DE TOULOUSE, EN 1328, PAR LES BARBARES DU NORD

L'AMOUR eut une singulière forme en Provence, depuis l'an 1100 jusqu'en 1328. Il y avait une législation établie pour les rapports des deux sexes en amour, aussi sévère et aussi exactement suivie que peuvent l'être aujourd'hui les lois du *point d'honneur*. Celles de l'amour faisaient d'abord abstraction complète des droits sacrés des maris. Elles ne supposaient aucune hypocrisie. Ces lois, prenant la nature humaine telle qu'elle est, devaient produire beaucoup de bonheur.

Il y avait la manière officielle de se déclarer amoureux d'une femme, et celle d'être agréé par elle en qualité d'amant. Après tant de mois de cour d'une certaine façon, on obtenait de lui baiser la main. La société, jeune encore, se plaisait dans les formalités et les cérémonies qui alors montraient la civilisation, et qui aujourd'hui feraient mourir d'ennui. Le même caractère se retrouve dans la langue des Provençaux, dans la difficulté et l'entrelacement de leurs rimes, dans leurs mots masculins et féminins pour exprimer le même objet, enfin dans le nombre infini de leurs poètes. Tout ce qui est *forme* dans la société, et qui aujourd'hui est si insipide, avait alors toute la fraîcheur et la saveur de la nouveauté.

Après avoir baisé la main d'une femme, on s'avan-

çait de grade en grade à force de mérite et sans passe-droits. Il faut bien remarquer que si les maris étaient toujours hors de la question, d'un autre côté l'avancement officiel des amants s'arrêtait à ce que nous appellerions les douceurs de l'amitié la plus tendre entre personnes de sexes différents[1]. Mais après plusieurs mois ou plusieurs années d'épreuve, une femme étant parfaitement sûre du caractère et de la discrétion d'un homme, cet homme ayant avec elle toutes les apparences et toutes les facilités que donne l'amitié la plus tendre, cette amitié devait donner à la vertu de bien fortes alarmes.

J'ai parlé de passe-droits, c'est qu'une femme pouvait avoir plusieurs amants, mais un seul dans les grades supérieurs. Il semble que les autres ne pouvaient pas être avancés beaucoup au delà du degré d'*amitié* qui consistait à lui baiser la main et à la voir tous les jours. Tout ce qui nous reste de cette singulière civilisation est en vers et en vers rimés de la manière la plus baroque et la plus difficile ; il ne faut pas s'étonner si les notions que nous tirons des ballades des troubadours sont vagues et peu précises. On a trouvé jusqu'à un contrat de mariage en vers. Après la conquête, en 1328, pour cause d'hérésie, les papes prescrivirent à plusieurs reprises de brûler tout ce qui était écrit dans la langue vulgaire. L'astuce italienne proclamait le latin la seule langue digne de gens aussi spirituels. Ce serait une mesure bien avantageuse si l'on pouvait la renouveler en 1822.

1. Mémoires de la vie de Chabanon, écrits par lui-même. Les coups de canne au plafond.

Tant de publicité et d'officiel dans l'amour semblent au premier aspect ne pas s'accorder avec la vraie passion. Si la dame disait à son servant : « Allez pour l'amour de moi visiter la tombe de notre Seigneur Jésus-Christ à Jérusalem, vous y passerez trois ans et reviendrez ensuite », l'amant partait aussitôt : hésiter un instant l'aurait couvert de la même ignominie qu'aujourd'hui une faiblesse sur le point d'honneur. La langue de ces gens-là a une finesse extrême pour rendre les nuances les plus fugitives du sentiment. Une autre marque que ces mœurs étaient fort avancées sur la route de la véritable civilisation, c'est qu'à peine sortis des horreurs du moyen âge et de la féodalité où la force était tout, nous voyons le sexe le plus faible moins tyrannisé qu'il ne l'est *légalement* aujourd'hui; nous voyons les pauvres et faibles créatures qui ont le plus à perdre en amour et dont les agréments disparaissent le plus vite, maîtresses du destin des hommes qui les approchent. Un exil de trois ans en Palestine, le passage d'une civilisation pleine de gaieté au fanatisme et à l'ennui d'un camp de croisés devaient être pour tout autre qu'un chrétien exalté une corvée fort pénible. Que peut faire à son amant une femme lâchement abandonnée par lui à Paris ?

Il n'y a qu'une réponse que je vois d'ici : aucune femme de Paris qui se respecte, n'a d'amant. On voit que la prudence a droit de conseiller bien plus aux femmes d'aujourd'hui de ne pas se livrer à l'amour-passion. Mais une autre prudence, qu'assurément je suis loin d'approuver, ne leur conseille-t-elle pas de se venger avec l'amour physique ? Nous avons gagné

à notre hypocrisie et à notre ascétisme[1], non pas un hommage rendu à la vertu, l'on ne contredit jamais impunément la nature, mais qu'il y a moins de bonheur sur la terre et infiniment moins d'inspirations généreuses.

Un amant qui, après dix ans d'intimité, abandonnait sa pauvre maîtresse, parce qu'il s'apercevait qu'elle avait trente-deux ans, était perdu d'honneur dans l'aimable Provence ; il n'avait d'autre ressource que de s'enterrer dans la solitude d'un cloître. Un homme non pas généreux, mais simplement prudent, avait donc intérêt à ne pas jouer alors plus de passion qu'il n'en avait.

Nous devinons tout cela, car il nous reste bien peu de monuments donnant des notions exactes...

Il faut juger l'ensemble des mœurs d'après quelques faits particuliers. Vous connaissez l'anecdote de ce poète qui avait offensé sa dame : après deux ans de désespoir, elle daigna enfin répondre à ses nombreux messages, et lui fit dire que, s'il se faisait arracher un *ongle*, et qu'il lui fît présenter cet ongle par cinquante chevaliers amoureux et fidèles, elle pourrait peut-être lui pardonner. Le poète se hâta de se soumettre à l'opération douloureuse. Cinquante chevaliers bien venus de leurs dames allèrent présenter cet ongle à la belle offensée avec toute la pompe possible. Cela fit une cérémonie aussi imposante que l'entrée d'un des princes du sang dans une des villes du royaume. L'amant couvert des livrées du repentir suivait de loin son ongle. La dame, après avoir vu s'accomplir toute la cérémonie, qui

1. Principe ascétique de Jérémie Bentham.

fut fort longue, daigna lui pardonner ; il fut réintégré dans toutes les douceurs de son premier bonheur. L'histoire dit qu'ils passèrent ensemble de longues et heureuses années. Il est sûr que les deux ans de malheur prouvent une passion véritable et l'auraient fait naître quand elle n'eût pas existé avec cette force auparavant.

Vingt anecdotes que je pourrais citer montrent partout une galanterie aimable, spirituelle et conduite entre les deux sexes sur les principes de la justice ; je dis galanterie, car en tout temps l'amour-passion est une exception plus curieuse que fréquente, et l'on ne saurait lui imposer de lois. En Provence, ce qu'il peut y avoir de calculé et de soumis à l'empire de la raison était fondé sur la justice et sur l'égalité de droits entre les deux sexes, voilà ce que j'admire surtout comme éloignant le malheur autant qu'il est possible. Au contraire, la monarchie absolue sous Louis XV était parvenue à mettre à la mode la scélératesse et la noirceur dans ces mêmes rapports[1].

Quoique cette jolie langue provençale, si remplie de délicatesse et si tourmentée par la rime[2], ne fût pas probablement celle du peuple, les mœurs de la haute classe avaient passé aux classes inférieures, très peu grossières alors en Provence, parce qu'elles avaient beaucoup d'aisance. Elles étaient dans les premières joies d'un commerce fort prospère et fort riche. Les habitants des rives de la Méditerranée

1. Il faut avoir entendu parler l'aimable général Laclos, Naples, 1802. Si l'on n'a pas eu ce bonheur, l'on peut ouvrir la *Vie privée du maréchal de Richelieu*, neuf volumes bien plaisamment rédigés.

2. Née à Narbonne ; mélange de latin et d'arabe.

venaient de s'apercevoir (au neuvième siècle) que faire le commerce en hasardant quelques barques sur cette mer était moins pénible et presque aussi amusant que de détrousser les passants sur le grand chemin voisin, à la suite de quelque petit seigneur féodal. Peu après, les Provençaux du dixième siècle virent chez les Arabes qu'il y avait des plaisirs plus doux que piller, violer et se battre.

Il faut considérer la Méditerranée comme le foyer de la civilisation européenne. Les bords heureux de cette belle mer si favorisée par le climat l'étaient encore par l'état prospère des habitants et par l'absence de toute religion ou législation triste. Le génie éminemment gai des Provençaux d'alors avait traversé la religion chrétienne sans en être altéré.

Nous voyons une vive image d'un effet semblable de la même cause dans les villes d'Italie dont l'histoire nous est parvenue d'une manière plus distincte, et qui d'ailleurs ont été assez heureuses pour nous laisser le Dante, Pétrarque et la peinture.

Les Provençaux ne nous ont pas légué un grand poème comme la *Divine Comédie*, dans lequel viennent se réfléchir toutes les particularités des mœurs de l'époque. Ils avaient, ce me semble, moins de passion et beaucoup plus de gaieté que les Italiens. Ils tenaient de leurs voisins, les Maures d'Espagne, cette agréable manière de prendre la vie. L'amour régnait avec l'allégresse, les fêtes et les plaisirs dans les châteaux de l'heureuse Provence.

Avez-vous vu à l'Opéra le finale d'un bel opéra-comique de Rossini ? Tout est gaieté, beauté, magnificence idéale sur la scène. Nous sommes à mille lieues

des vilains côtés de la nature humaine. L'opéra finit, la toile tombe, les spectateurs s'en vont, le lustre s'élève, on éteint les quinquets. L'odeur de lampe mal éteinte remplit la salle, le rideau se relève à moitié, l'on aperçoit des polissons sales et mal vêtus se démener sur la scène , ils s'y agitent d'une manière hideuse, ils y tiennent la place des jeunes femmes qui la remplissaient de leurs grâces il n'y a qu'un instant.

Tel fut pour le royaume de Provence l'effet de la conquête de Toulouse par l'armée des croisés. Au lieu d'amour, de grâces et de gaieté, on eut les Barbares du Nord et saint Dominique. Je ne noircirai point ces pages du récit à faire dresser les cheveux des horreurs de l'inquisition dans toute la ferveur de la jeunesse. Quant aux barbares, c'étaient nos pères ; ils tuaient et saccageaient tout ; ils détruisaient pour le plaisir de détruire ce qu'ils ne pouvaient emporter ; une rage sauvage les animait contre tout ce qui portait quelque trace de civilisation, surtout ils n'entendaient pas un mot de cette belle langue du Midi, et eur fureur en était redoublée. Fort superstitieux, et guidés par l'affreux saint Dominique, ils croyaient gagner le ciel en tuant des Provençaux. Tout fut fini pour ceux-ci : plus d'amour, plus de gaieté, plus de poésie ; moins de vingt ans après la conquête (1335), ils étaient presque aussi barbares et aussi grossiers que les Français[1], que nos pères.

D'où était tombée dans ce coin du monde cette charmante forme de civilisation qui, pendant deux siècles, fit le bonheur des hautes classes de la société ? Des Maures d'Espagne apparemment.

1. Voir l'*État de la puissance militaire de la Russie*, véridique ouvrage du général sir Robert Wilson.

CHAPITRE LII

LA PROVENCE AU DOUZIÈME SIÈCLE

Je vais traduire une anecdote des manuscrits provençaux ; le fait que l'on va lire eut lieu vers l'an 1180, et l'histoire fut écrite vers 1250 [1] ; l'anecdote est assurément fort connue : toute la nuance des mœurs est dans le style. Je supplie qu'on me permette de traduire mot à mot et sans chercher aucunement l'élégance du langage actuel.

« Monseigneur Raymond de Roussillon fut un vaillant baron, ainsi que le savez, et eut pour femme madona Marguerite, la plus belle femme que l'on connût en ce temps, et la plus douée de toutes belles qualités, de toute valeur et de toute courtoisie. Il arriva ainsi que Guillaume de Cabstaing, qui fut fils d'un pauvre chevalier du château Cabstaing, vint à la cour de monseigneur Raymond de Roussillon, se présenta à lui et lui demanda s'il lui plaisait qu'il fût varlet de sa cour. Monseigneur Raymond, qui le vit beau et avenant, lui dit qu'il fût le bienvenu et qu'il demeurât en sa cour. Ainsi Guillaume demeura avec lui et sut si gentement se conduire, que petits et grands l'aimaient ; et il sut tant se distinguer, que monseigneur Raymond voulut

1. Le manuscrit est à la bibliothèque Laurentiana. M. Raynouard le rapporte au tome V de ses *Troubadours*, page 189. Il y a plusieurs fautes dans son texte ; il a trop loué et trop peu connu les troubadours.

qu'il fut donzel de madona Marguerite, sa femme ; et ainsi fut fait. Adonc s'efforça Guillaume de valoir encore plus et en dits et en faits. Mais ainsi, comme il a coutume d'avenir en amour, il se trouva qu'amour voulut prendre madona Marguerite et enflammer sa pensée. Tant lui plaisait le faire de Guillaume, et son dire, et son semblant, qu'elle ne put se tenir un jour de lui dire : « Or çà, dis-moi, Guil-« laume, si une femme te faisait semblant d'amour, « oserais-tu bien l'aimer ? » Guillaume, qui s'en était aperçu, lui répondit tout franchement : « Oui, bien « ferais-je, madame, pourvu seulement que le sem-« blant fût vérité. « — Par saint Jean ! fit la dame, « bien avez répondu comme un homme de valeur ; « mais à présent je te veux éprouver si tu pourras « savoir et connaître, en fait de semblants, quels sont « de vérité et quels non. »

« Quand Guillaume eut entendu ces paroles, il répondit : « Madame, qu'il soit ainsi comme il vous « plaira. »

« Il commença à être pensif, et Amour aussitôt lui chercha guerre ; et les pensers qu'Amour envoie aux siens lui entrèrent dans le tout profond du cœur, et de là en avant il fut des servants d'amour et commença à trouver [1] de petits couplets avenants et gais, et des chansons à danser, et des chansons de chant [2] plaisant, par quoi il était fort agréé, et plus de celle pour laquelle il chantait. Or Amour, qui accorde à ses servants leur récompense quand il lui plaît, voulut à Guillaume donner le prix du sien ; et le voilà

1. Faire.
2. Il inventait les airs et les paroles.

qui commence à prendre la dame si fort de pensers et de réflexions d'amour, que ni jour ni nuit elle ne pouvait reposer, songeant à la valeur et à la prouesse qui en Guillaume s'était si copieusement logée et mise.

« Un jour, il arriva que la dame prit Guillaume et lui dit : « Guillaume, or çà, dis-moi, t'es-tu à « cette heure aperçu de mes semblants, s'ils sont vé- « ritables ou mensongers ? » Guillaume répond : « Madona, ainsi Dieu me soit en aide, du moment en « çà que j'ai été votre servant, il ne m'a pu entrer « au cœur nulle pensée que vous ne fussiez la meil- « leure qui onc naquit et la plus véritable et en pa- « roles et en semblants. Cela je crois et croirai toute « ma vie. » Et la dame répondit :

« Guillaume, je vous dis que si Dieu m'aide que « jà ne serez par moi trompé, et que vos pensers ne « seront pas vains ni perdus. » Et elle étendit les bras et l'embrassa doucement dans la chambre où ils étaient tous deux assis, et ils commencèrent leur druerie [1] ; et il ne tarda guère que les médisants, que Dieu ait en ire, se mirent à parler et à deviser de leur amour, à propos des chansons que Guillaume faisait, disant qu'il avait mis son amour en madame Marguerite, et tant dirent-ils à tort et à travers, que la chose vint aux oreilles de monseigneur Raymond. Alors il fut grandement peiné et fort grièvement triste, d'abord parce qu'il lui fallait perdre son compagnon-écuyer qu'il aimait tant, et plus encore pour la honte de sa femme.

« Un jour, il arriva que Guillaume s'en était allé

1. A far all' amore.

à la chasse à l'épervier avec un écuyer seulement ; et monseigneur Raymond fit demander où il était ; et un valet lui répondit qu'il était allé à l'épervier, et tel qui le savait ajouta qu'il était en tel endroit. Sur-le-champ, Raymond prend des armes cachées et se fait amener son cheval, et prend tout seul son chemin vers cet endroit où Guillaume était allé : tant il chevaucha qu'il le trouva. Quand Guillaume le vit venir, il s'en étonna beaucoup, et sur-le-champ il lui vint de sinistres pensées, et il s'avança à sa rencontre et lui dit : « Seigneur, soyez le bien arrivé. Com-« ment êtes-vous ainsi seul ? » Monseigneur Raymond répondit : « Guillaume, c'est que je vais vous cher-« chant pour me divertir avec vous. N'avez-vous « rien pris ? — Je n'ai guère pris, seigneur, car je « n'ai guère trouvé ; et qui peu trouve ne peut guère « prendre, comme dit le proverbe. — Laissons là « désormais cette conversation, dit monseigneur Ray-« mond, et, par la foi que vous me devez, dites-moi « vérité sur tous les sujets que je vous voudrai « demander. — Par Dieu ! seigneur, dit Guillaume, « si cela est chose à dire, bien vous la dirai-je. — « Je ne veux ici aucune subtilité, ainsi dit monsei-« gneur Raymond, mais vous me direz tout entière-« ment sur tout ce que je vous demanderai. — Sei-« gneur, autant qu'il vous plaira me demander, dit « Guillaume, autant vous dirai-je la vérité. » Et monseigneur Raymond demande : « Guillaume, si « Dieu et la sainte foi vous vaut, avez-vous une maî-« tresse pour qui vous chantiez ou pour laquelle « Amour vous étreigne ? » Guillaume répond : « Seigneur, et comment ferais-je pour chanter, si

« Amour ne me pressait pas ? Sachez la vérité, mon-
« seigneur, qu'Amour m'a tout en son pouvoir. »
Raymond répond : « Je veux bien le croire, qu'au-
« trement vous ne pourriez pas si bien chanter ;
« mais je veux savoir s'il vous plaît qui est votre dame.
« — Ah ! seigneur, au nom de Dieu, dit Guillaume,
« voyez ce que vous me demandez. Vous savez trop
« bien qu'il ne faut pas nommer sa dame, et que
« Bernard de Ventadour dit :

« En une chose ma raison me sert[1],
« Que jamais homme ne m'a demandé ma joie,
« Que je ne lui en aie menti volontiers.
« Car cela ne me semble pas bonne doctrine,
« Mais plutôt folie et acte d'enfant,
« Que quiconque est bien traité en amour
« En veuille ouvrir son cœur à un autre homme,
« A moins qu'il ne puisse le servir et l'aider.

Monseigneur Raymond répond : « Et je vous donne
« ma foi que je vous servirai selon mon pouvoir. »
Raymond en dit tant que Guillaume lui répondit :

« Seigneur, il faut que vous sachiez que j'aime la
« sœur de madame Marguerite, votre femme, et
« que je pense en avoir échange d'amour. Mainte-
« nant que vous le savez, je vous prie de venir à
« mon aide ou du moins de ne pas me faire dom-
« mage. — Prenez main et foi, fit Raymond, car je
« vous jure et vous engage que j'emploierai pour
« vous tout mon pouvoir. » Et alors il lui donna sa
foi, et quand il la lui eut donnée, Raymond lui dit :
« Je veux que nous allions à son château, car il est près

1. On traduit mot à mot les vers provençaux cités par Guillaume.

« d'ici. — Et je vous en prie, fit Guillaume, par Dieu. » Et ainsi ils prirent leur chemin vers le château de *Liet*. Et quand ils furent au château, ils furent bien accueillis par *En* [1] Robert de Tarascon, qui était mari de madame Agnès, la sœur de madame Marguerite, et par madame Agnès elle-même. Et monseigneur Raymond prit madame Agnès par la main, il la mena dans la chambre, et ils s'assirent sur le lit. Et monseigneur Raymond dit : « Maintenant, dites-moi, belle-sœur, par la foi que vous me devez, aimez-vous « d'amour ? » Et elle dit : « Oui, seigneur. — Et « qui ? fit-il. — Oh ! cela je ne vous le dis pas, ré- « pondit-elle ; et quels discours me tenez-vous « là ? »

« A la fin, tant la pria, qu'elle dit qu'elle aimait Guillaume de Cabstaing. Elle dit cela parce qu'elle voyait Guillaume triste et pensif, et elle savait bien comme quoi il aimait sa sœur ; et ainsi elle craignait que Raymond n'eût de mauvaises pensées de Guillaume. Une telle réponse causa une grande joie à Raymond. Agnès conta tout à son mari, et le mari lui répondit qu'elle avait bien fait, et lui donna parole qu'elle avait la liberté de faire ou dire tout ce qui pourrait sauver Guillaume. Agnès n'y manqua pas. Elle appela Guillaume dans sa chambre tout seul, et resta tant avec lui, que Raymond pensa qu'il devait avoir eu d'elle plaisir d'amour ; et tout cela lui plaisait, et il commença à penser que ce qu'on lui avait dit de lui n'était pas vrai et qu'on parlait en l'air. Agnès et Guillaume sortirent de la chambre, le sou-

1. *En*, manière de parler parmi les Provençaux, que nous traduisons par *le sire*.

per fut préparé, et l'on soupa en grande gaieté. Et après souper Agnès fit préparer le lit des deux proche de la porte de sa chambre, et si bien firent de semblant en semblant la dame et Guillaume, que Raymond crut qu'il couchait avec elle.

« Et le lendemain ils dînèrent au château avec grande allégresse, et après dîner ils partirent avec tous les honneurs d'un noble congé et vinrent à Roussillon. Et aussitôt que Raymond le put, il se sépara de Guillaume et s'en vint à sa femme, et lui conta ce qu'il avait vu de Guillame et de sa sœur, de quoi eut sa femme une grande tristesse toute la nuit. Et le lendemain elle fit appeler Guillaume, et le reçut mal, et l'appela faux ami et traître. Et Guillaume lui demanda merci, comme homme qui n'avait faute aucune de ce dont elle l'accusait, et lui conta tout ce qui s'était passé mot à mot. Et la femme manda sa sœur, et par elle sut bien que Guillaume n'avait pas tort. Et pour cela elle lui dit et commanda qu'il fît une chanson par laquelle il montrât qu'il n'aimait aucune femme excepté elle, et alors il fit la chanson qui dit :

« La douce pensée
« Qu'amour souvent me donne. »

Et quand Raymond de Roussillon ouït la chanson que Guillaume avait faite pour sa femme, il le fit venir pour lui parler assez loin du château, et il lui coupa la tête, qu'il mit dans un carnier ; il lui tira le cœur du corps et il le mit avec la tête. Il s'en alla au château ; il fit rôtir le cœur et apporter à table à sa femme, et il le lui fit manger sans qu'elle le sût.

Quand elle l'eut mangé, Raymond se leva et dit à sa femme que ce qu'elle venait de manger était le cœur du seigneur Guillaume de Cabstaing, et lui montra la tête et lui demanda si le cœur avait été bon à manger. Et elle entendit ce qu'il disait et vit et connut la tête du seigneur Guillaume. Elle lui répondit et dit que le cœur avait été si bon et savoureux, que jamais autre manger ou autre boire ne lui ôterait de la bouche le goût que le cœur du seigneur Guillaume y avait laissé. Et Raymond lui courut sus avec une épée. Elle se prit à fuir, se jeta d'un balcon en bas et se cassa la tête.

« Cela fut su dans toute la Catalogne et dans toutes les terres du roi d'Aragon. Le roi Alphonse et tous les barons de ces contrées eurent grande douleur et grande tristesse de la mort du seigneur Guillaume et de la femme que Raymond avait aussi laidement mise à mort. Ils lui firent la guerre à feu et à sang. Le roi Alphonse d'Aragon ayant pris le château de Raymond, il fit placer Guillaume et sa dame dans un monument devant la porte de l'église d'un bourg nommé Perpignac. Tous les parfaits amants, toutes les parfaites amantes prièrent Dieu pour leurs âmes. Le roi d'Aragon prit Raymond, le fit mourir en prison et donna tous ses biens aux parents de Guillaume et aux parents de la femme qui mourut pour lui. »

CHAPITRE LIII

L'ARABIE

C'est sous la tente noirâtre de l'Arabe-Bédouin qu'il faut chercher le modèle et la patrie du véritable amour. Là, comme ailleurs, la solitude et un beau climat ont fait naître la plus noble des passions du cœur humain, celle qui, pour trouver le bonheur, a besoin de l'inspirer au même degré qu'elle le sent.

Il fallait pour que l'amour parût tout ce qu'il peut être dans le cœur de l'homme, que l'égalité entre la maîtresse et son amant fût établie autant que possible. Elle n'existe point, cette égalité, dans notre triste Occident : une femme quittée est malheureuse ou déshonorée. Sous la tente de l'Arabe, la foi donnée *ne peut pas* se violer. Le mépris et la mort suivent immédiatement ce crime.

La générosité est si sacrée chez ce peuple qu'il est permis de *voler* pour donner. D'ailleurs les dangers y sont de tous les jours, et la vie s'écoule toute, pour ainsi dire, dans une solitude passionnée. Même réunis, les Arabes parlent peu.

Rien ne change chez l'habitant du désert ; tout y est éternel et immobile. Les mœurs singulières, dont je ne puis, par ignorance, que donner une faible esquisse existaient probablement dès le temps d'Homère [1]. Elles ont été décrites pour la première fois

1. 900 ans avant Jésus-Christ.

vers l'an 600 de notre ère, deux siècles avant Charlemagne.

On voit que c'est nous qui fûmes les barbares à l'égard de l'Orient, quand nous allâmes le troubler par nos croisades [1]. Aussi devons-nous ce qu'il y a de noble dans nos mœurs à ces croisades et aux Maures d'Espagne.

Si nous nous comparons aux Arabes, l'orgueil de l'homme prosaïque sourira de pitié. Nos arts sont extrêmement supérieurs aux leurs, nos législations sont en apparence encore plus supérieures ; mais je doute que nous l'emportions dans l'art du bonheur domestique : il nous a toujours manqué bonne foi et simplicité ; dans les relations de famille, le trompeur est le premier malheureux. Il n'y a plus de sécurité pour lui : toujours injuste, il a toujours peur.

A l'origine des plus anciens monuments historiques, nous voyons les Arabes divisés de toute antiquité en un grand nombre de tribus indépendantes, errant dans le désert. Suivant que ces tribus pouvaient, avec plus ou moins de facilité, pourvoir aux premiers besoins de l'homme, elles avaient des mœurs plus ou moins élégantes. La générosité était la même partout ; mais suivant le degré de l'opulence de la tribu, elle se montrait par le don du quartier de chevreau nécessaire à la vie physique, ou par celui de cent chameaux, don provoqué par quelque relation de famille ou d'hospitalité.

Le siècle héroïque des Arabes, celui où ces âmes généreuses brillèrent pures de toute affectation de bel esprit ou de sentiment raffiné, fut celui qui pré-

1. 1095.

céda Mohammed et qui correspond au cinquième siècle de notre ère, à la fondation de Venise et au règne de Clovis. Je supplie notre orgueil de comparer les chants d'amour qui nous restent des Arabes et les mœurs nobles retracées dans les *Mille et une nuits* aux horreurs dégoûtantes qui ensanglantent chaque page de Grégoire de Tours, l'historien de Clovis, ou d'Éginard, l'historien de Charlemagne.

Mohammed fut un *puritain*, il voulut proscrire les plaisirs qui ne font de mal à personne ; il a tué l'amour dans les pays qui ont admis l'islamisme[1] ; c'est pour cela que sa religion a toujours été moins pratiquée dans l'Arabie, son berceau, que dans tous les autres pays mahométans.

Les Français ont rapporté d'Égypte quatre volumes in-folio, intitulés : *Le Livre des Chansons*. Ces volumes contiennent :

1° Les biographies des poètes qui ont fait les chansons.

2° Les chansons elles-mêmes. Le poète y chante tout ce qui l'intéresse, il y loue son coursier rapide et son arc, après avoir parlé de sa maîtresse. Ces chants furent souvent les lettres d'amour de leurs auteurs ; ils y donnaient à l'objet aimé un tableau fidèle de toutes les affections de leur âme. Ils parlent quelquefois de nuits froides pendant lesquelles ils ont été obligés de brûler leur arc et leurs flèches. Les Arabes sont une nation sans maisons.

3° Les biographies des musiciens qui ont fait la musique de ces chansons.

1. Mœurs de Constantinople. La seule manière de tuer l'amour-passion est d'empêcher toute cristallisation par la facilité.

4° Enfin l'indication des formules musicales ; ces formules sont des hiéroglyphes pour nous : cette musique nous restera à jamais inconnue, et d'ailleurs ne nous plairait pas.

Il y a un autre recueil intitulé : *Histoire des Arabes qui sont morts d'amour.*

Ces livres si curieux sont extrêmement peu connus ; le petit nombre de savants qui pourraient les lire ont eu le cœur desséché par l'étude et par les habitudes académiques.

Pour nous reconnaître au milieu de monuments si intéressants par leur antiquité et par la beauté singulière des mœurs qu'ils font deviner, il faut demander quelques faits à l'histoire.

De tout temps, et surtout avant Mohammed, les Arabes se rendaient à la Mecque pour faire le tour de la *Caaba* ou maison d'Abraham. J'ai vu à Londres un modèle fort exact de la ville sainte. Ce sont sept à huit cents maisons à toit en terrasse, jetées au milieu d'un désert de sable dévoré par le soleil. A l'une des extrémités de la ville, l'on découvre un édifice immense à peu près de forme carrée ; cet édifice immense entoure la Caaba ; il se compose d'une longue suite de portiques nécessaires sous le soleil d'Arabie pour effectuer la promenade sacrée. Ce portique est bien important dans l'histoire des mœurs et de la poésie arabes : ce fut apparemment pendant des siècles le seul lieu où les hommes et les femmes se trouvassent réunis. On faisait pêle-mêle, à pas lents, et en récitant en chœur des poésies sacrées, le tour de la Caaba ; c'est une promenade de trois quarts d'heure : ces tours se répétaient plusieurs fois

dans la même journée ; c'était là le rite sacré pour lequel hommes et femmes accouraient de toutes les parties du désert. C'est sous le portique de la *Caaba* que se sont polies les mœurs arabes. Il s'établit bientôt une lutte entre les pères et les amants ; bientôt ce fut par des odes d'amour que l'Arabe dévoila sa passion à la jeune fille sévèrement surveillée par ses frères ou son père, à côté de laquelle il faisait la promenade sacrée. Les habitudes généreuses et sentimentales de ce peuple existaient déjà dans le camp, mais il me semble que la galanterie arabe est née autour de la Caaba : c'est aussi la patrie de leur littérature. D'abord elle exprima la passion avec simplicité et véhémence, telle que la sentait le poète ; plus tard le poète, au lieu de songer à toucher son amie, pensa à écrire de belles choses ; alors naquit l'affectation, que les Maures portèrent en Espagne et qui gâte encore aujourd'hui les livres de ce peuple [1].

Je vois une preuve touchante du respect des Arabes pour le sexe le plus faible dans la formule de leur divorce. La femme, en l'absence du mari duquel elle voulait se séparer, détendait la tente et la relevait en ayant soin d'en placer l'ouverture du côté opposé à celui qu'elle occupait auparavant. Cette simple cérémonie séparait à jamais les deux époux.

1. Il y a un fort grand nombre de manuscrits arabes à Paris. Ceux des temps postérieurs ont de l'affectation, mais jamais aucune imitation des Grecs ou des Romains : c'est ce qui les fait mépriser des savants.

FRAGMENTS

EXTRAITS ET TRADUITS D'UN RECUEIL ARABE INTITULÉ

LE DIVAN DE L'AMOUR

Compilé par Ebn-Abi-Hadglat (Manuscrits de la bibliothèque du roi, nos 1461 et 1462).

Mohammed, fils de Djaâfar Elahouâzadi, raconte que Djamil étant malade de la maladie dont il mourut, Elâbas, fils de Sohail, le visita et le trouva prêt à rendre l'âme. « O fils de Sohail ! lui dit Djamil, que penses-tu d'un homme qui n'a jamais bu de vin, qui n'a jamais fait de gain illicite, qui n'a jamais donné injustement la mort à nulle créature vivante que Dieu ait défendu de tuer, et qui rend témoignage qu'il n'y a d'autre dieu que Dieu, et que Mohammed est son prophète ? — Je pense, répondit Ben Sohail, que cet homme sera sauvé et obtiendra le paradis; mais quel est-il, cet homme que tu dis ?

— C'est moi, répliqua Djamil. — Je ne croyais pas que tu professasses l'islamisme, dit alors Ben Sohail, et d'ailleurs il y a vingt ans que tu fais l'amour à Bothaina et que tu la célèbres dans tes vers. — Me voici, répondit Djamil, au premier des jours de l'autre monde et au dernier des jours de ce monde, et je veux que la clémence de notre maître Mohammed ne s'étende pas sur moi au jour du jugement, si j'ai jamais porté la main sur Bothaina pour quelque chose de répréhensible. »

Ce Djamil et Bothaina, sa maîtresse, appartenaient tous les deux aux Benou-Azra, qui sont une tribu célèbre en amour parmi toutes les tribus des Arabes. Aussi leur manière d'aimer a-t-elle passé en proverbe, et Dieu n'a point fait de créatures aussi tendres qu'eux en amour.

Sahid, fils d'Agba, demanda un jour à un Arabe : « De quel peuple es-tu ? — Je suis du peuple chez lequel on meurt quand on aime, répondit l'Arabe. — Tu es donc de la tribu de Azra ? ajouta Sahid. — Oui, par le maître de la Caaba ! répliqua l'Arabe. — D'où vient donc que vous aimez de la sorte? demanda ensuite Sahid. — Nos femmes sont belles et nos jeunes gens sont chastes », répondit l'Arabe.

Quelqu'un demanda un jour à Arouâ-Ben-Hezam [1] : « Est-il donc bien vrai, comme on le dit de vous, que vous êtes de tous les hommes ceux qui avez le cœur le plus tendre en amour ? — Oui, par Dieu ! cela est vrai, répondit Arouâ, et j'ai connu dans ma tribu trente jeunes gens que la mort a enlevés, et qui n'avaient d'autre maladie que l'amour. »

Un Arabe des Benou-Fazârat dit un jour à un autre Arabe des Benou-Azra : « Vous autres, Benou-Azra, vous pensez que mourir d'amour est une douce et noble mort ; mais c'est là une faiblesse manifeste et une stupidité ; et ceux que vous prenez pour des hommes de grand cœur ne sont que des insensés et de molles créatures. — Tu ne parlerais pas ainsi, lui répondit l'Arabe de la tribu de Azra, si tu avais vu

1. Cet Arouâ-Ben-Hezam était de la tribu de Azra dont il vient d'être fait mention. Il est célèbre comme poète, et plus célèbre encore comme un des nombreux martyrs de l'amour que les Arabes comptent parmi eux.

les grands yeux noirs de nos femmes voilés par-dessus de leurs longs sourcils, et décochant des flèches par-dessous ; si tu les avais vues sourire, et leurs dents briller entre leurs lèvres brunes ! »

Abou-el-Hassan, Ali, fils d'Abdalla Elzagouni, raconte ce qui suit : « Un musulman aimait une fille chrétienne jusqu'au point d'en perdre la raison. Il fut obligé de faire un voyage dans un pays étranger avec un ami qui était dans la confidence de son amour. Ses affaires s'étant prolongées dans ce pays, il y fut attaqué d'une maladie mortelle, et dit alors à son ami : « Voilà que mon terme approche, je ne « rencontrerai plus dans ce monde celle que j'aime « et je crains, si je meurs musulman, de ne pas la « rencontrer non plus dans l'autre vie. » Il se fit chrétien et mourut. Son ami se rendit auprès de la jeune chrétienne qu'il trouva malade. Elle lui dit : « Je ne verrai plus mon ami dans ce monde ; mais je « veux me retrouver avec lui dans l'autre : ainsi donc « je rends témoignage qu'il n'y a d'autre dieu que « Dieu, et que Mohammed est le prophète de Dieu. » Là-dessus, elle mourut, et que la miséricorde de Dieu soit sur elle ! * »

Eltemimi raconte qu'il y avait dans la tribu des Arabes de Tagleb une fille chrétienne fort riche qui aimait un jeune musulman. Elle lui offrit sa fortune et tout ce qu'elle avait de précieux sans pouvoir parvenir à se faire aimer de lui. Quand elle eut perdu toute espérance, elle donna cent dinars à un artiste pour lui faire une figure du jeune homme qu'elle aimait. L'artiste fit cette figure, et, quand la jeune fille l'eut, elle la plaça dans un endroit où elle venait

tous les jours. Là elle commençait par embrasser cette figure et puis s'asseyait à côté d'elle, et passait le reste de la journée à pleurer. Quand le soir était venu, elle saluait la figure et se retirait. Elle fit cela pendant longtemps. Le jeune homme vint à mourir; elle voulut le voir et l'embrasser mort, après quoi elle retourna auprès de sa figure, la salua, l'embrassa comme à l'ordinaire, et se coucha à côté d'elle. Le matin venu, on l'y trouva morte, la main étendue vers des lignes d'écriture qu'elle avait tracées avant de mourir *.

Oueddah, du pays de Yamen, était renommé pour sa beauté entre les Arabes. — Lui et Om-el-Bonain, fille de Abd-el-Aziz, fils de Merouan, n'étant encore que des enfants, s'aimaient déjà tellement, que l'un ne pouvait souffrir d'être un moment séparé de l'autre. — Lorsque Om-el-Bonain devint la femme de Oualid-Ben-Abd-el-Malek, Oueddah en perdit la raison. — Après être resté longtemps dans un état d'égarement et de souffrance, il se rendit en Syrie, et commença à rôder chaque jour autour de l'habitation de Oualid, fils de Malek, sans trouver d'abord de moyen de parvenir à ce qu'il désirait. — A la fin, il fit la rencontre d'une jeune fille qu'il réussit à s'attacher à force de persévérance et de soins. Quand il crut pouvoir se fier à elle, il lui demanda si elle connaissait Om-el-Bonain. — Sans doute, puisque c'est ma maîtresse, répondit la jeune fille. — Eh bien! reprit Oueddah, ta maîtresse est ma cousine, et si tu veux lui porter de mes nouvelles, tu lui feras certainement plaisir. — Je lui en porterai volontiers, répondit la jeune fille. » Et là-dessus elle courut

aussitôt vers Om-el-Bonain pour lui donner des nouvelles de Oueddah. « Prends garde à ce que tu dis ! s'écria celle-ci. Quoi ! Oueddah est vivant ? — Assurément, dit la jeune fille. — Va lui dire, poursuivit Om-el-Bonain, de ne point s'écarter jusqu'à ce qu'il lui arrive un messager de ma part. » Elle prit ensuite ses mesures pour introduire Oueddah chez elle, où elle le garda caché dans un coffre. Elle l'en faisait sortir pour être avec lui quand elle se croyait en sûreté ; et quand il arrivait quelqu'un qui aurait pu le voir, elle le faisait rentrer dans le coffre.

Il arriva un jour que l'on apporta à Oualid une perle, et il dit à l'un de ses serviteurs : « Prends cette perle et porte-la à Om-el-Bonain. » Le serviteur prit la perle et la porta à Om-el-Bonain. Ne s'étant pas fait annoncer, il entra chez elle dans un moment où elle était avec Oueddah, de sorte qu'il put lancer un coup d'œil dans l'appartement de Om-el-Bonain sans que celle-ci y prît garde. Le serviteur de Oualid s'acquitta de sa commission, et demanda quelque chose à Om-el-Bonain pour le bijou qu'il lui avait apporté. Elle le refusa sévèrement, et lui fit une réprimande. Le serviteur sortit courroucé contre elle, et allant dire à Oualid ce qu'il avait vu, il lui décrivit le coffre où il avait vu entrer Oueddah. « Tu mens, esclave sans mère ! tu mens ! lui dit Oualid. » Et il court brusquement chez Om-el-Bonain. Il y avait dans l'appartement plusieurs coffres ; il s'assied sur celui où était renfermé Oueddah et que lui avait décrit l'esclave, en disant à Om-el-Bonain : « Donne-moi un de ces coffres. — Ils sont tous à toi, ainsi que moi-même, répondit Om-el-Bonain. — Eh bien !

poursuivit Oualid, je désire avoir celui sur lequel je suis assis. — Il y a dans celui-là des choses nécessaires à une femme, dit Om-el-Bonain. — Ce ne sont point ces choses-là, c'est le coffre que je désire, continua Oualid. — Il est à toi », répondit-elle. Oualid fit aussitôt emporter le coffre, et fit appeler deux esclaves auxquels il donna l'ordre de creuser une fosse en terre jusqu'à la profondeur où il se trouverait de l'eau. Approchant ensuite sa bouche du coffre : « On m'a dit quelque chose de toi, cria-t-il. Si l'on m'a dit vrai, que toute ta trace de toi soit séparée, que toute nouvelle de toi soit ensevelie. Si l'on m'a dit faux, je ne fais rien de mal en enfouissant un coffre : ce n'est que du bois enterré. » Il fit pousser alors le coffre dans la fosse, et la fit combler des pierres et des terres que l'on en avait retirées. Depuis lors, Om-el-Bonain ne cessa de fréquenter cet endroit, et d'y pleurer jusqu'à ce qu'on l'y trouvât un jour sans vie, la face contre terre [1]. *

1. Ces fragments sont extraits de divers chapitres du recueil cité. Les trois marqués d'une * sont tirés du dernier chapitre, qui est une biographie très sommaire d'un assez grand nombre d'Arabes martyrs de l'amour.

CHAPITRE LIV

DE L'ÉDUCATION DES FEMMES

Par l'actuelle éducation des jeunes filles, qui est le fruit du hasard et du plus sot orgueil, nous laissons oisives chez elles les facultés les plus brillantes et les plus riches en bonheur pour elles-mêmes et pour nous. Mais quel est l'homme prudent qui ne se soit écrié au moins une fois en sa vie :

> Une femme en sait toujours assez,
> Quand la capacité de son esprit se hausse
> A connaître un pourpoint d'avec un haut de chausse.
>
> *Les Femmes savantes*, acte II, scène VII.

A Paris, la première louange pour une jeune fille à marier est cette phrase : « Elle a beaucoup de douceur dans le caractère, et par habitude moutonne. » Rien ne fait plus d'effet sur les sots épouseurs. Voyez-les deux ans après, déjeunant tête à tête avec leur femme par un temps sombre, la casquette sur la tête et entourés de trois grands laquais.

On a vu porter aux États-Unis, en 1818, une loi qui condamne à trente-quatre coups de fouet l'homme qui montrera à lire à un nègre de la Virginie [1]. Rien de plus conséquent et de plus raisonnable que cette loi.

1. Je regrette de ne pas trouver dans le manuscrit italien la citation de la source officielle de ce fait ; je désire que l'on puisse le démentir.

Les États-Unis d'Amérique eux-mêmes ont-ils été plus utiles à la mère patrie lorsqu'ils étaient ses esclaves ou depuis qu'ils sont ses égaux ? Si le travail d'un homme libre vaut deux ou trois fois celui du même homme réduit en esclavage, pourquoi n'en serait-il pas de même de la pensée de cet homme ?

Si nous l'osions, nous donnerions aux jeunes filles une éducation d'esclave, la preuve en est qu'elles ne savent d'utile que ce que nous ne voulons pas leur apprendre.

Mais ce peu d'éducation qu'elles accrochent par malheur, elles le tournent contre nous, diraient certains maris. — Sans doute, et Napoléon aussi avait raison de ne pas donner des armes à la garde nationale, et les ultra aussi ont raison de proscrire l'enseignement mutuel ; armez un homme, et puis continuez à l'opprimer, et vous verrez qu'il sera assez pervers pour tourner, s'il le peut, ses armes contre vous.

Même quand il nous serait loisible d'élever les jeunes filles en idiotes avec des *Ave Maria* et des chansons lubriques, comme dans les couvents de 1770, il y aurait encore plusieurs petites objections :

1° En cas de mort du mari, elles sont appelées à gouverner la jeune famille.

2° Comme mères, elles donnent aux enfants mâles, aux jeunes tyrans futurs, la première éducation, celle qui forme le caractère, celle qui plie l'âme à *chercher le bonheur par telle route plutôt que par telle autre*, ce qui est toujours une affaire faite à quatre ou cinq ans.

3° Malgré tout notre orgueil, dans nos petites affaires intérieures, celles dont surtout dépend notre

bonheur, parce qu'en l'absence des passions le bonheur est fondé sur l'absence des petites vexations de tous les jours, les conseils de la compagne nécessaire de notre vie ont la plus grande influence ; non pas que nous voulions lui accorder la moindre influence, mais c'est qu'elle répète les mêmes choses vingt ans de suite ; et où est l'âme qui ait la vigueur romaine de résister à la même idée répétée pendant toute une vie ? Le monde est plein de maris qui se laissent mener ; mais c'est par faiblesse et non par sentiment de justice et d'égalité. Comme ils accordent par force, on est toujours tenté d'abuser, et il est quelquefois nécessaire d'abuser pour conserver.

4° Enfin, en amour, à cette époque qui, dans les pays du midi, comprend souvent douze ou quinze années, et les plus belles de la vie, notre bonheur est en entier entre les mains de la femme que nous aimons. Un moment d'orgueil déplacé peut nous rendre à jamais malheureux, et comment un esclave transporté sur le trône ne serait-il pas tenté d'abuser du pouvoir ? De là les fausses délicatesses et l'orgueil féminin. Rien de plus inutile que ces représentations ; les hommes sont *despotes*, et voyez quel cas font d'autres despotes des conseils les plus sensés : l'homme qui peut tout ne goûte qu'un seul genre d'avis, ceux qui lui enseignent à augmenter son pouvoir. Où les pauvres jeunes filles trouveront-elles un Quiroga et un Riego pour donner aux despotes qui les oppriment et les dégradent pour les mieux opprimer, de ces avis salutaires que l'on récompense par des grades et des cordons au lieu de la potence de Porlier ?

Si une telle révolution demande plusieurs siècles,

c'est que par un hasard bien funeste toutes les premières expériences doivent nécessairement contredire la vérité. Éclairez l'esprit d'une jeune fille, formez son caractère, donnez-lui enfin une bonne éducation dans le vrai sens du mot : s'apercevant tôt ou tard de sa supériorité sur les autres femmes, elle devient pédante, c'est-à-dire l'être le plus désagréable et le plus dégradé qui existe au monde. Il n'est aucun de nous qui ne préférât, pour passer la vie avec elle, une servante à une femme savante.

Plantez un jeune arbre au milieu d'une épaisse forêt : privé d'air et de soleil par ses voisins, ses feuilles seront étiolées, il prendra une forme élancée et ridicule qui *n'est pas celle de la nature*. Il faut planter à la fois toute la forêt. Quelle est la femme qui s'enorgueillit de savoir lire ?

Des pédants nous répètent depuis deux mille ans que les femmes ont l'esprit plus vif et les hommes plus de solidité ; que les femmes ont plus de délicatesse dans les idées, et les hommes plus de force d'attention. Un badaud de Paris qui se promenait autrefois dans les jardins de Versailles concluait aussi de tout ce qu'il voyait que les arbres naissent taillés.

J'avouerai que les petites filles ont moins de force physique que les petits garçons : cela est concluant pour l'esprit car l'on sait que Voltaire et d'Alembert étaient les premiers hommes de leur siècle pour donner un coup de poing. On convient qu'une petite fille de dix ans a vingt fois plus de finesse qu'un petit polisson du même âge. Pourquoi à vingt ans est-elle une grande idiote, gauche, timide et ayant peur d'une araignée, et le polisson un homme d'esprit ?

Les femmes ne savent que ce que nous ne voulons pas leur apprendre, que ce qu'elles lisent dans l'expérience de la vie. De là l'extrême désavantage pour elles de naître dans une famille très riche : au lieu d'être en contact avec des êtres *naturels* à leur égard, elles se trouvent environnées de femmes de chambre ou de dames de compagnie déjà corrompues et étiolées par la richesse [1]. Rien de bête comme un prince.

Les jeunes filles se sentant esclaves ont de bonne heure les yeux ouverts ; elles voient tout, mais sont trop ignorantes pour voir bien. Une femme de trente ans, en France, n'a pas les connaissances acquises d'un petit garçon de quinze ans; une femme de cinquante, la raison d'un homme de vingt-cinq. Voyez madame de Sévigné admirant les actions les plus absurdes de Louis XIV. Voyez la puérilité des raisonnements de madame d'Épinay [2].

Les femmes doivent nourrir et soigner leurs enfants. — Je nie le premier article, j'accorde le second. — *Elles doivent de plus régler les comptes de leur cuisinière.* — Donc elles n'ont pas le temps d'égaler un petit garçon de quinze ans en connaissances acquises. Les hommes doivent être juges, banquiers, avocats, négociants, médecins, prêtres, etc. Et cependant ils trouvent du temps pour lire les discours de Fox et la *Lusiade* du Camoëns.

A Pékin, le magistrat qui court de bonne heure au palais pour chercher les moyens de mettre en prison et de ruiner, en tout bien tout honneur, un

1. Mémoires de madame de Staël, de Collé, de Duclos, de la margrave de Bareuth.
2. Premier volume.

pauvre journaliste qui a déplu au sous-secrétaire d'État chez lequel il a eu l'honneur de dîner la veille, est sûrement aussi occupé que sa femme, qui règle les comptes de sa cuisinière, fait faire son bas à sa petite fille, lui voit prendre ses leçons de danse et de piano, reçoit une visite du vicaire de la paroisse qui lui apporte la *Quotidienne*, et va ensuite choisir un chapeau rue de Richelieu et faire un tour aux Tuileries.

Au milieu de ses nobles occupations, ce magistrat trouve encore le temps de songer à cette promenade que sa femme fait aux Tuileries, et s'il était aussi bien avec le pouvoir qui règle l'univers qu'avec celui qui règne dans l'État, il demanderait au ciel d'accorder aux femmes, pour leur bien, huit ou dix heures de sommeil de plus. Dans la situation actuelle de la société, le loisir, qui pour l'homme est la source de tout bonheur et de toute richesse, non seulement n'est pas un avantage pour les femmes, mais c'est une de ces funestes libertés dont le digne magistrat voudrait aider à nous délivrer.

CHAPITRE LV

OBJECTIONS CONTRE L'ÉDUCATION DES FEMMES

MAIS *les femmes sont chargées des petits travaux du ménage.* — Mon colonel, M. S***, a quatre filles, élevées dans les meilleurs principes, c'est-à-dire qu'elles travaillent toute la journée ; quand j'arrive, elles chantent la musique de Rossini que je leur ai apportée de Naples ; du reste, elles lisent la Bible de Royaumont, elles apprennent le bête de l'histoire, c'est-à-dire les tables chronologiques et les vers de Le Ragois ; elles savent beaucoup de géographie, font des broderies admirables, et j'estime que chacune de ces jolies petites filles peut gagner, par son travail, huit sous par jour. Pour trois cents journées, cela fait quatre cents quatre-vingts francs par an, c'est moins que ce qu'on donne à l'un de leurs maîtres. C'est pour quatre cent quatre-vingts francs par an qu'elles perdent à jamais le temps pendant lequel il est donné à la machine humaine d'acquérir des idées.

« Si les femmes lisent avec plaisir les dix ou douze bons volumes qui paraissent chaque année en Europe, elles abandonneront bientôt le soin de leurs enfants. » C'est comme si nous avions peur, en plantant d'arbres le rivage de l'Océan, d'arrêter le mouvement de ses vagues. Ce n'est pas dans ce sens que l'éducation est toute-puissante. Au reste, depuis quatre cents ans

l'on présente la même objection contre toute espèce d'éducation. Non seulement une femme de Paris a plus de vertus en 1820 qu'en 1720, du temps du système de Law et du Régent, mais encore la fille du fermier général le plus riche d'alors avait une moins bonne éducation que la fille du plus mince avocat d'aujourd'hui. Les devoirs du ménage en sont-ils moins bien remplis ? Non certes. Et pourquoi ? C'est que la misère, la maladie, la honte, l'instinct, forcent à s'en acquitter. C'est comme si l'on disait d'un officier qui devient trop aimable, qu'il perdra l'art de monter à cheval ; on oublie qu'il se cassera le bras la première fois qu'il prendra cette liberté.

L'acquisition des idées produit les mêmes effets bons et mauvais chez les deux sexes. La vanité ne nous manquera jamais, même dans l'absence la plus complète de toutes les raisons d'en avoir : voyez les bourgeois d'une petite ville; forçons-la du moins à s'appuyer sur un vrai mérite, sur un mérite utile ou agréable à la société.

Les demi-sots, entraînés par la révolution qui change tout en France, commencent à avouer, depuis vingt ans, que les femmes peuvent faire quelque chose; mais elles doivent se livrer aux occupations convenables à leur sexe : élever des fleurs, former des herbiers, faire nicher des serins; on appelle cela des plaisirs innocents.

1° Ces innocents plaisirs valent mieux que de l'oisiveté. Laissons cela aux sottes, comme nous laissons aux sots la gloire de faire des couplets pour la fête du maître de la maison. Mais est-ce de bonne foi que l'on voudrait proposer à madame Roland ou à

mistress Hutchinson[1] de passer leur temps à élever un petit rosier du Bengale ?

Tout ce raisonnement se réduit à ceci : l'on veut pouvoir dire de son esclave : « Il est trop bête pour être méchant. »

Mais, au moyen d'une certaine loi nommée *sympathie*, loi de la nature qu'à la vérité les yeux vulgaires n'aperçoivent jamais, les défauts de la compagne de votre vie ne nuisent pas à votre bonheur en raison du mal direct qu'ils peuvent vous occasionner. J'aimerais presque mieux que ma femme, dans un moment de colère, essayât de me donner un coup de poignard une fois par an que de me recevoir avec humeur tous les soirs.

Enfin, entre gens qui vivent ensemble, le bonheur est contagieux.

Que votre amie ait passé la matinée, pendant que vous étiez au Champ de Mars ou à la Chambre des communes, à colorier une rose d'après le bel ouvrage de Redouté, ou à lire un volume de Shakespeare, ses plaisirs auront été également innocents ; seulement avec les idées qu'elle a prises dans sa rose, elle vous ennuiera bientôt à votre retour, et de plus elle aura soif d'aller le soir dans le monde chercher des sensations un peu plus vives. Si elle a bien lu Shakespeare, au contraire, elle est aussi fatiguée que vous, a eu autant de plaisir, et sera plus heureuse d'une promenade solitaire dans le bois de Vincennes, en vous donnant le bras, que de paraître dans la soirée la

1. Voir les Mémoires de ces femmes admirables. J'aurais d'autres noms à citer, mais ils sont inconnus du public, et d'ailleurs on ne peut pas même indiquer le mérite vivant.

plus à la mode. Les plaisirs du grand monde n'en sont pas pour les femmes heureuses.

Les ignorants sont les ennemis nés de l'éducation des femmes. Aujourd'hui ils passent leur temps avec elles, ils leur font l'amour, et en sont bien traités; que deviendraient-ils si les femmes venaient à se dégoûter du boston ? Quand nous autres nous revenons d'Amérique ou des Grandes Indes, avec un teint basané et un ton qui reste un peu grossier pendant six mois, comment pourraient-ils répondre à nos récits, s'ils n'avaient cette phrase : « Quant à nous, les femmes sont de notre côté. Pendant que vous étiez à New-York, la couleur des tilburys a changé; c'est le tête-de-nègre qui est de mode aujourd'hui. » Et nous écoutons avec attention, car ce savoir-là est utile. Telle jolie femme ne nous regardera pas si notre calèche est de mauvais goût.

Ces mêmes sots, se croyant obligés en vertu de la prééminence de leur sexe à savoir plus que les femmes, seraient ruinés de fond en comble si les femmes s'avisaient d'apprendre quelque chose. Un sot de trente ans se dit, en voyant au château d'un de ses amis des jeunes filles de douze : « C'est auprès d'elles que je passerai ma vie dans dix ans d'ici. » Qu'on juge de ses exclamations et de son effroi s'il les voyait étudier quelque chose d'utile.

Au lieu de la société et de la conversation des hommes-femmes, une femme instruite, si elle a acquis des idées sans perdre les grâces de son sexe, est sûre de trouver parmi les hommes les plus distingués de son siècle une considération allant presque jusqu'à l'enthousiasme.

Les femmes deviendraient les rivales et non les compagnes de l'homme. — Oui, aussitôt que par un édit vous aurez supprimé l'amour. En attendant cette belle loi, l'amour redoublera de charmes et de transports ; voilà tout. La base sur laquelle s'établit la *cristallisation* deviendra plus large ; l'homme pourra jouir de toutes ses idées auprès de la femme qu'il aime, la nature tout entière prendra de nouveaux charmes à leurs yeux, et comme les idées réfléchissent toujours quelques nuances des caractères, ils se connaîtront mieux et feront moins d'imprudences ; l'amour sera moins aveugle et produira moins de malheurs.

Le désir de plaire met à jamais la pudeur, la délicatesse et toutes les grâces féminines hors de l'atteinte de toute éducation quelconque. C'est comme si l'on craignait d'apprendre aux rossignols à ne pas chanter au printemps.

Les grâces des femmes ne tiennent pas à l'ignorance ; voyez les dignes épouses des bourgeois de notre village, voyez en Angleterre les femmes des gros marchands. L'affectation qui est une *pédanterie* (car j'appelle pédanterie l'affectation de me parler hors de propos d'une robe de Leroy ou d'une romance de Romagnesi, tout comme l'affectation de citer Fra Paolo et le concile de Trente à propos d'une discussion sur nos doux missionnaires), la pédanterie de la robe et du bon ton, la nécessité de dire sur Rossini précisément la phrase convenable, tue les grâces des femmes de Paris ; cependant, malgré les terribles effets de cette maladie contagieuse, n'est-ce pas à Paris que sont les femmes les plus aimables de

France? Ne serait-ce point que ce sont celles dans la tête desquelles le hasard a mis le plus d'idées justes et intéressantes? Or ce sont ces idées-là que je demande aux livres. Je ne leur proposerai certainement pas de lire Grotius ou Puffendorf depuis que nous avons le commentaire de Tracy sur Montesquieu.

La délicatesse des femmes tient à cette hasardeuse position où elles se trouvent placées de si bonne heure, à cette nécessité de passer leur vie au milieu d'ennemis cruels et charmants.

Il y a peut-être cinquante mille femmes en France qui, par leur fortune, sont dispensées de tout travail. Mais sans travail il n'y a pas de bonheur (les passions forcent elles-mêmes à des travaux, et à des travaux fort rudes, qui emploient toute l'activité de l'âme).

Une femme qui a quatre enfants et dix mille livres de rente *travaille* en faisant des bas ou une robe pour sa fille. Mais il est impossible d'accorder qu'une femme qui a carrosse à elle travaille en faisant une broderie ou un meuble de tapisserie. A part quelques petites lueurs de vanité, il est impossible qu'elle y mette aucun intérêt; elle ne travaille pas.

Donc son bonheur est gravement compromis.

Et, qui plus est, le bonheur du despote, car une femme dont le cœur n'est animé depuis deux mois par aucun intérêt autre que celui de la tapisserie, aura peut-être l'insolence de sentir que l'amour-goût, ou l'amour de vanité, ou enfin même l'amour physique est un très grand bonheur comparé à son état habituel.

Une femme ne doit pas faire parler de soi. — A quoi je réponds de nouveau: Quelle est la femme citée parce qu'elle sait lire?

Et qui empêche les femmes, en attendant la révolution dans leur sort, de cacher l'étude qui fait habituellement leur occupation et leur fournit chaque jour une honnête ration de bonheur ? Je leur révélerai un secret en passant. Lorsqu'on s'est donné un but, par exemple de se faire une idée nette de la conjuration de Fiesque, à Gênes, en 1547, le livre le plus insipide prend de l'intérêt : c'est comme en amour la rencontre d'un être indifférent qui vient de voir ce qu'on aime ; et cet intérêt double tous les mois jusqu'à ce qu'on ait abandonné la conjuration de Fiesque.

Le vrai théâtre des vertus d'une femme, c'est la chambre d'un malade. — Mais vous faites-vous fort d'obtenir de la bonté divine qu'elle redouble la fréquence des maladies pour donner de l'occupation à nos femmes? C'est raisonner sur l'exception.

D'ailleurs je dis qu'une femme doit occuper chaque jour trois ou quatre heures de loisir comme les hommes de sens occupent leurs heures de loisir .

Une jeune mère dont le fils a la rougeole ne pourrait pas, quand elle le voudrait, trouver du plaisir à lire le voyage de Volney en Syrie, pas plus que son mari, riche banquier, ne pourrait, au moment d'une faillite, avoir du plaisir à méditer Malthus.

C'est là l'unique manière pour les femmes riches de se distinguer du vulgaire des femmes : la supériorité morale. On a ainsi *naturellement* d'autres sentiments [1].

1. Voir mistress Hutchinson refusant d'être utile à sa famille et à son mari, qu'elle adorait, en trahissant quelques régicides auprès des ministres du parjure Charles II. (Tome II, page 284.)

Vous voulez faire d'une femme un auteur ? — Exactement comme vous annoncez le projet de faire chanter votre fille à l'Opéra en lui donnant un maître de chant. Je dirai qu'une femme ne doit jamais écrire que comme madame de Staal (de Launay), des œuvres posthumes à publier après sa mort. Imprimer, pour une femme de moins de cinquante ans, c'est mettre son bonheur à la plus terrible des loteries ; si elle a le bonheur d'avoir un amant, elle commencera par le perdre.

Je ne vois qu'une exception : c'est une femme qui fait des livres pour nourrir ou élever sa famille. Alors elle doit toujours se retrancher dans l'intérêt d'argent en parlant de ses ouvrages, et dire, par exemple, à un chef d'escadron : « Votre état vous donne quatre mille francs par an, et moi, avec mes deux traductions de l'anglais, j'ai pu l'année dernière, consacrer trois mille cinq cent francs de plus à l'éducation de mes deux fils. »

Hors de là, une femme doit imprimer comme le baron d'Holbach ou madame de La Fayette ; leurs meilleurs amis l'ignoraient. Publier un livre ne peut être sans inconvénient que pour une *fille ;* le vulgaire, pouvant la mépriser à son aise à cause de son état, la portera aux nues à cause de son talent, et même s'engouera de ce talent.

Beaucoup d'hommes en France, parmi ceux qui ont six mille livres de rente, font leur bonheur habituel par la littérature sans songer à rien imprimer ; lire un bon livre est pour eux un des plus grands plaisirs. Au bout de dix ans, ils se trouvent avoir doublé leur esprit, et personne ne niera qu'en général

plus on a d'esprit moins on a de passions incompatibles avec le bonheur des autres[1]. Je ne crois pas que l'on nie davantage que les fils d'une femme qui lit Gibbon et Schiller auront plus de génie que les enfants de celle qui dit le chapelet et lit madame de Genlis.

Un jeune avocat, un marchand, un médecin, un ingénieur, peuvent être lancés dans la vie sans aucune éducation, ils se la donnent tous les jours en pratiquant leur état. Mais quelles ressources ont leurs femmes pour acquérir des qualités estimables et nécessaires ? Cachées dans la solitude de leur ménage, le grand livre de la vie et de la nécessité reste fermé pour elles. Elles dépensent toujours de la même manière, en discutant un compte avec leur cuisinière, les trois louis que leur mari leur donne tous les lundis.

Je dirai, dans l'intérêt des despotes : Le dernier des hommes, s'il a vingt ans et des joues bien roses, est dangereux pour une femme qui ne sait rien, car elle est toute à l'instinct ; aux yeux d'une femme d'esprit, il fera justement autant d'effet qu'un beau laquais.

Le plaisant de l'éducation actuelle, c'est qu'on n'apprend rien aux jeunes filles qu'elles ne doivent oublier bien vite dès qu'elles seront mariées. Il faut quatre heures par jour, pendant six ans, pour bien jouer de la harpe ; pour bien peindre la miniature ou l'aquarelle, il faut la moitié de ce temps. La plu-

1. C'est ce qui me fait espérer beaucoup de la génération naissante des privilégiés. J'espère aussi que les maris qui liront ce chapitre seront moins despotes pendant trois jours.

part des jeunes filles n'arrivent pas même à une médiocrité supportable; de là le proverbe si vrai : Qui dit amateur dit ignorant[1].

Et supposons une jeune fille avec quelque talent; trois ans après qu'elle est mariée, elle ne prend pas sa harpe ou ses pinceaux une fois par mois : ces objets de tant de travail lui sont devenus ennuyeux, à moins que le hasard lui ait donné l'âme d'un artiste, chose toujours fort rare et qui rend peu propre aux soins domestiques.

C'est ainsi que sous un vain prétexte de décence, l'on n'apprend rien aux jeunes filles qui puisse les guider dans les circonstances qu'elles rencontreront dans la vie; on fait plus, on leur cache, on leur nie ces circonstances afin d'ajouter à leur force : 1° l'effet de la surprise, 2° l'effet de la défiance rejetée sur toute l'éducation comme ayant été menteuse[2]. Je soutiens qu'on doit parler de l'amour à des jeunes filles bien élevées. Qui osera avancer de bonne foi que dans nos mœurs actuelles les jeunes filles de seize ans ignorent l'existence de l'amour ? Par qui reçoivent-elles cette idée si importante et si difficile à bien donner? Voyez Julie d'Étanges se plaindre des connaissances qu'elle doit à la Chaillot, une femme de chambre de la maison. Il faut savoir gré à Rousseau d'avoir osé être peintre fidèle en un siècle de fausse décence.

L'éducation actuelle des femmes étant peut-être la plus plaisante absurdité de l'Europe moderne, moins

1. Le contraire de ce proverbe est vrai en Italie, où les plus belles voix se trouvent parmi les amateurs étrangers au théâtre.
2. Éducation donnée à madame d'Épinay. (Mémoires, tome I.)

elles ont d'éducation proprement dite, et plus elles valent[1]. C'est pour cela peut-être qu'en Italie, en Espagne, elles sont si supérieures aux hommes, et je dirais même si supérieures aux femmes des autres pays.

1. J'excepte l'éducation des manières ; on entre mieux dans un salon rue Verte que rue Saint-Martin.

CHAPITRE LVI

SUITE

Toutes nos idées sur les femmes nous viennent en France du catéchisme de trois sous; et ce qu'il y a de plaisant, c'est que beaucoup de gens qui n'admettraient pas l'autorité de ce livre pour régler une affaire de cinquante francs, la suivent à la lettre et stupidement pour l'objet qui, dans l'état de vanité des habitudes du dix-neuvième siècle, importe peut-être le plus à leur bonheur.

Il ne faut pas de divorce parce que le mariage est un *mystère*, et quel mystère ? L'emblème de l'union de Jésus-Christ avec son église. Et que devenait ce mystère si l'*Église* se fût trouvée un nom du genre masculin [1] ? Mais quittons des préjugés qui tombent [2],

1. Tu es Petrus, et super hanc petram
Ædificabo ecclesiam meam.

(Voir M. de Potter, *Histoire de l'Église.*)

2. La religion est une affaire entre chaque homme et la Divinité. De quel droit venez-vous vous placer entre mon Dieu et moi ? Je ne prends de procureur fondé par le contrat social que pour les choses que je ne puis pas faire moi-même.

Pourquoi un Français ne payerait-il pas son p***** comme son boulanger? Si nous avons de bon pain à Paris, c'est que l'État ne s'est pas encore avisé de déclarer gratuite la fourniture du pain et de mettre tous les boulangers à la charge du Trésor.

Aux États-Unis, chacun paye son prêtre ; ces messieurs sont obligés d'avoir du mérite, et mon voisin ne s'avise pas de mettre son bonheur à m'imposer son prêtre. (Lettres de Birkbeck.)

Que sera-ce si j'ai la conviction, comme nos p...s, que mon prêtre est l'allié intime de mon é.....? Donc, à moins d'un Luther, il n'y aura plus de catholicisme en F..... en 1850. Cette religion ne pouvait être sauvée, en 1820, que par M. Grégoire : voyez comme on le traite.

observons seulement ce spectacle singulier : la racine de l'arbre a été sapée par la hache du ridicule, mais les branches continuent à fleurir. Pour revenir à l'observation des faits et de leurs conséquences :

Dans les deux sexes, c'est de la manière dont on a employé la jeunesse que dépend le sort de l'extrême vieillesse ; cela est vrai de meilleure heure pour les femmes. Comment une femme de quarante-cinq ans est-elle reçue dans le monde ? D'une manière sévère et plutôt inférieure à son mérite ; on les flatte à vingt ans, on les abandonne à quarante.

Une femme de quarante-cinq ans n'a d'importance que par ses enfants ou par son amant.

Une mère qui excelle dans les beaux-arts ne peut communiquer son talent à son fils que dans le cas extrêmement rare où ce fils a reçu de la nature précisément l'âme de ce talent. Une mère qui a l'esprit cultivé donnera à son jeune fils une idée, non seulement de tous les talents purement agréables, mais encore de tous les talents utiles à l'homme en société, et il pourra choisir. La barbarie des Turcs tient en grande partie à l'état d'abrutissement moral des belles Géorgiennes. Les jeunes gens nés à Paris doivent à leurs mères l'incontestable supériorité qu'ils ont à seize ans sur les jeunes gens provinciaux de leur âge. C'est de seize à vingt-cinq ans que la chance tourne.

Tous les jours les gens qui ont inventé le paratonnerre, l'imprimerie, l'art de faire le drap, contribuent à notre bonheur, et il en est de même des Montesquieu, des Racine, des La Fontaine. Or, le nombre des génies que produit une nation est proportionnel au nombre d'hommes qui reçoivent une

culture suffisante[1], et rien ne me prouve que mon bottier n'ait pas l'âme qu'il faut pour écrire comme Corneille ; il lui manque l'éducation nécessaire pour développer ses sentiments et lui apprendre à les communiquer au public.

D'après le système actuel de l'éducation des jeunes filles, tous les génies qui naissent *femmes* sont perdus pour le bonheur du public ; dès que le hasard leur donne les moyens de se montrer, voyez-les atteindre aux talents les plus difficiles ; voyez de nos jours une Catherine II, qui n'eut d'autre éducation que le danger et le catinisme ; une madame Roland, une Alessandra Mari, qui, dans Arezzo, lève un régiment et le lance contre les Français ; une Caroline, reine de Naples, qui sait arrêter la contagion du libéralisme mieux que nos Castlereagh et nos P.... Quant à ce qui met obstacle à la supériorité des femmes dans les ouvrages de l'esprit, on peut voir le chapitre de la pudeur, article 9. Où ne fût pas arrivée miss Edgeworth si la considération nécessaire à une jeune miss anglaise ne lui eût fait une nécessité, lorsqu'elle débuta, de transporter la chaire dans le roman[2] ?

Quel est l'homme, dans l'amour ou dans le mariage, qui a le bonheur de pouvoir communiquer ses pen-

1. Voir les généraux en 1795.

2. Sous le rapport des arts, c'est là le grand défaut d'un gouvernement raisonnable, et aussi le seul éloge raisonnable de la monarchie à la Louis XIV. Voir la stérilité littéraire de l'Amérique. Pas une seule romance comme celles de Robert Burns ou des Espagnols du treizième siècle*.

* Voir les admirables romances des Grecs modernes, celles des Espagnols et des Danois du treizième siècle, et encore mieux les poésies arabes du septième siècle.

sées, telles qu'elles se présentent à lui, à la femme avec laquelle il passe sa vie? Il trouve un bon cœur qui partage ses peines, mais toujours il est obligé de mettre ses pensées en petite monnaie s'il veut être entendu, et il serait ridicule d'attendre des conseils raisonnables d'un esprit qui a besoin d'un tel régime pour saisir les objets. La femme la plus parfaite, suivant les idées de l'éducation actuelle, laisse son partenaire isolé dans les dangers de la vie, et bientôt court risque de l'ennuyer.

Quel excellent conseiller un homme ne trouverait-il pas dans sa femme si elle savait penser! un conseiller dont, après tout, hors un seul objet, et qui ne dure que le matin de la vie, les intérêts sont exactement identiques avec les siens!

Une des plus belles prérogatives de l'esprit, c'est qu'il donne de la considération à la vieillesse. Voyez l'arrivée de Voltaire à Paris faire pâlir la majesté royale. Mais, quant aux pauvres femmes, dès qu'elles n'ont plus le brillant de la jeunesse, leur unique et triste bonheur est de pouvoir se faire illusion sur le rôle qu'elles jouent dans le monde.

Les débris des talents de la jeunesse ne sont plus qu'un ridicule, et ce serait un bonheur pour nos femmes actuelles de mourir à cinquante ans. Quant à la vraie morale, plus on a d'esprit et plus on voit clairement que la justice est le seul chemin du bonheur. Le génie est un pouvoir, mais il est encore plus un flambeau pour découvrir le grand art d'être heureux.

La plupart des hommes ont un moment dans leur vie où ils peuvent faire de grandes choses, c'est ce-

lui où rien ne leur semble impossible. L'ignorance des femmes fait perdre au genre humain cette chance magnifique. L'amour fait tout au plus aujourd'hui bien monter à cheval, ou bien choisir son tailleur.

Je n'ai pas le temps de garder les avenues contre la critique ; si j'étais maître d'établir des usages, je donnerais aux jeunes filles, autant que possible exactement la même éducation qu'aux jeunes garçons. Comme je n'ai pas l'intention de faire un livre à propos de bottes, on n'exigera pas que je dise en quoi l'éducation actuelle des hommes est absurde (on ne leur enseigne pas les deux premières sciences, la logique et la morale). La prenant telle qu'elle est, cette éducation, je dis qu'il vaut mieux la donner aux jeunes filles que de leur montrer uniquement à faire de la musique, des aquarelles et de la broderie.

Donc, apprendre aux jeunes filles à lire, à écrire et l'arithmétique par l'enseignement mutuel dans des écoles centrales-couvents, où la présence de tout homme, les professeurs exceptés, serait sévèrement punie. Le grand avantage de réunir les enfants, c'est que, quelques bornés que soient les professeurs, les enfants apprennent malgré eux de leurs petits camarades l'art de vivre dans le monde, et de ménager les intérêts. Un professeur sensé devrait expliquer aux enfants leurs petites querelles et leurs amitiés, et commencer ainsi son cours de moral plutôt que par l'histoire du *Veau d'or*[1].

1. Mon cher élève, monsieur votre père a de la tendresse pour vous ; c'est ce qui fait qu'il me donne quarante francs par mois pour que je vous apprenne les mathématiques, le dessin, en un mot à gagner de quoi vivre. Si vous aviez froid faute d'un petit manteau, monsieur votre père souffrirait. Il souffrirait

Sans doute, d'ici à quelques années l'enseignement mutuel sera appliqué à tout ce qui s'apprend ; mais, prenant les choses dans leur état actuel, je voudrais que les jeunes filles étudiassent le latin comme les petits garçons ; le latin est bon parce qu'il apprend à s'ennuyer; avec le latin, l'histoire, les mathématiques, la connaissance des plantes utiles comme nourriture ou comme remède, ensuite la logique et les sciences morales, etc. La danse, la musique et le dessin doivent se commencer à cinq ans.

A seize ans, une jeune fille doit songer à se trouver un mari et recevoir de sa mère des idées justes sur l'amour, le mariage et le peu de probité des hommes[1].

parce qu'il a de la sympathie, etc., etc. Mais, quand vous aurez dix-huit ans, il faudra que vous gagniez vous-même l'argent nécessaire pour acheter ce manteau. Monsieur votre père a, dit-on, vingt-cinq mille livres de rente, mais vous êtes quatre enfants; donc il faudra vous déshabituer de la voiture dont vous jouissez chez monsieur votre père, etc., etc.

1. Hier soir, j'ai vu deux charmantes petites filles de quatre ans chanter des chansons d'amour fort vives dans une escarpolette que je faisais aller. Les femmes de chambre leur apprennent ces chansons, et leur mère leur dit qu'*amour* et *amant* sont des mots vides de sens.

CHAPITRE LVI *bis*

DU MARIAGE

La fidélité des femmes dans le mariage, lorsqu'il n'y a pas d'amour, est probablement une chose contre nature[1].

On a essayé d'obtenir cette chose contre nature par la peur de l'enfer et les sentiments religieux; l'exemple de l'Espagne et de l'Italie montre jusqu'à quel point on a réussi.

On a voulu l'obtenir en France par l'opinion, c'était la seule digue capable de résister; mais on l'a mal construite. Il est absurde de dire à une jeune fille : « Vous serez fidèle à l'époux de votre choix », et ensuite de la marier par force à un vieillard ennuyeux[2].

1. Anzi certamente. Coll' amore uno non trova gusto a bevere acqua altra che quella di questo fonte prediletto. Resta naturale allora la fedeltà.

Coll matrimonio senza amore, in men di due anni l'acqua di questo fonte diventa amara. Esiste sempre però in natura il bisogno d'acqua. I costumi fanno superare la natura, ma solamente quando si puo vincerla in un instante : la moglie indiana che si abruccia (21 ottobre 1821) dopo la morte del vecchio marito che odiava, la ragazza europea che trucida barbaramente il tenero bambino al quale testè diede vita. Senza l'altissimo muro dell monistero le monarche anderebbero via.

2. Même les minuties, tout chez nous est comique en ce qui concerne l'éducation des femmes. Par exemple, en 1820, sous le règne de ces mêmes nobles qui ont proscrit le divorce, le ministère envoie à la ville de Laon un buste et une statue de Gabrielle d'Estrées. La statue sera placée sur la place publique, apparemment pour répandre parmi les jeunes filles l'amour des Bourbons

Mais les jeunes filles se marient avec plaisir.— C'est que, dans le système contraint de l'éducation actuelle, l'esclavage qu'elles subissent dans la maison de leur mère est d'un intolérable ennui ; d'ailleurs elles manquent de lumières ; enfin c'est le vœu de la nature. Il n'y a qu'un moyen d'obtenir plus de fidélité des femmes dans le mariage, c'est de donner la liberté aux jeunes filles et le divorce aux gens mariés.

Une femme perd toujours dans un premier mariage les plus beaux jours de la jeunesse, et par le divorce elle donne aux sots quelque chose à dire contre elle.

Les jeunes femmes qui ont beaucoup d'amants n'ont que faire du divorce. Les femmes d'un certain âge qui ont eu beaucoup d'amants croient réparer leur réputation, et en France y réussissent toujours, en se montrant extrêmement sévères envers des erreurs qui les ont quittées. Ce sera quelque pauvre jeune femme vertueuse et éperdument amoureuse qui demandera le divorce et qui se fera honnir par des femmes qui ont eu cinquante hommes.

et les engager, en cas de besoin, à n'être pas cruelles aux rois aimables, et à donner des rejetons à cette illustre famille.

Mais, en revanche, le même ministère refuse à la ville de Laon le buste du maréchal Serrurier, brave homme qui n'était pas galant, et qui de plus avait grossièrement commencé sa carrière par le métier de simple soldat. (Discours du général Foy, *Courrier* du 17 juin 1820. Dulaure, dans sa curieuse *Histoire de Paris*, article : *Amours de Henri IV.*)

CHAPITRE LVII

DE CE QU'ON APPELLE VERTU

Moi, j'honore du nom de vertu l'habitude de faire des actions pénibles et utiles aux autres.

Saint Siméon Stylite, qui se tient vingt-deux ans sur le haut d'une colonne et qui se donne les étrivières, n'est guère vertueux à mes yeux, j'en conviens, et c'est ce qui donne un ton trop leste à cet essai.

Je n'estime guère non plus un chartreux qui ne mange que du poisson et qui ne se permet de parler que le jeudi. J'avoue que j'aime mieux le général Carnot, qui, dans un âge avancé, supporte les rigueurs de l'exil dans une petite ville du Nord plutôt que de faire une bassesse.

J'ai quelque espoir que cette déclaration extrêmement vulgaire portera à sauter le reste du chapitre.

Ce matin, jour de fête, à Pesaro (7 mai 1819), étant obligé d'aller à la messe, je me suis fait donner un missel et je suis tombé sur ces paroles :

Joanna, Alphonsi quinti Lusitaniæ regis filia, tanta divini amoris flamma præventa fuit, ut ab ipsa pueritia rerum caducarum pertæsa, solo cœlestis patriæ desiderio flagraret.

La vertu si touchante prêchée par les phrases si belles du *Génie du Christianisme* se réduit donc à ne pas manger de truffes de peur des crampes d'es-

tomac. C'est un calcul fort raisonnable si l'on croit à l'enfer, mais calcul de l'intérêt le plus personnel et le plus prosaïque. La vertu *philosophique* qui explique si bien le retour de Régulus à Carthage, et qui a amené des traits semblables dans notre révolution [1], prouve au contraire générosité dans l'âme.

C'est uniquement pour ne pas être brûlée en l'autre monde, dans une grande chaudière d'huile bouillante, que madame de Tourvel résiste à Valmont. Je ne conçois pas comment l'idée d'être le rival d'une chaudière d'huile bouillante n'éloigne pas Valmont par le mépris.

Combien Julie d'Étanges, respectant ses serments et le bonheur de M. de Wolmar, n'est-elle pas plus touchante ?

Ce que je dis de madame de Tourvel, je le trouve applicable à la haute vertu de mistress Hutchinson. Quelle âme le puritanisme enleva à l'amour !

Un des travers les plus plaisants dans le monde, c'est que les hommes croient toujours savoir ce qu'il leur est évidemment nécessaire de savoir. Voyez-les parler de politique, cette science si compliquée ; voyez-les parler de mariage et de mœurs.

1. Mémoires de madame Roland. M. Grangeneuve qui va se promener à huit heures dans une certaine rue pour se faire tuer par le capucin Chabot. On croyait une mort utile à la cause de la liberté.

CHAPITRE LVIII

SITUATION DE L'EUROPE A L'ÉGARD DU MARIAGE

Jusqu'ici nous n'avons traité la question du mariage que par le raisonnement [1] ; la voici traitée par les faits.

Quel est le pays du monde où il y a le plus de mariages heureux ? Incontestablement c'est l'Allemagne protestante.

J'extrais le morceau suivant du journal du capitaine Salviati, sans y changer un seul mot :

« Halberstadt, 23 juin 1807... M. de Bulow cependant est bonnement et ouvertement amoureux de mademoiselle de Feltheim ; il la suit partout et toujours, lui parle sans cesse, et très souvent la retient à dix pas de nous. Cette préférence ouverte choque la société, la rompt, et aux rives de la Seine passerait pour le comble de l'indécence. Les Allemands songent bien moins que nous à ce qui rompt la société, et l'indécence n'est presque qu'un mal de convention. Il y a cinq ans que M. de Bulow fait ainsi la cour à Mina, qu'il n'a pas pu épouser à cause de la guerre. Toutes les demoiselles de la société ont leur amant connu de tout le monde ; mais aussi, parmi les Allemands de la connaissance de mon ami,

1. L'auteur avait lu un chapitre intitulé *dell' Amore*, dans la traduction italienne de l'idéologie de M. de Tracy. Le lecteur trouvera dans ce chapitre des idées d'une bien autre portée philosophique que tout ce qu'il peut rencontrer ici.

M. de Mermann, il n'en est pas un seul qui ne se soit marié par amour, savoir :

« Mermann, son frère George, M. de Voigt, M. de Lasing, etc. Il vient de m'en nommer une douzaine.

« La manière ouverte et passionnée dont tous ces amants font la cour à leurs maîtresses serait le comble de l'indécence, du ridicule et de la malhonnêteté en France.

« Mermann me disait ce soir, en revenant du *Chasseur vert*, que, de toutes les femmes de sa famille très nombreuse, il ne croyait pas qu'il y en eût une seule qui eût trompé son mari. Mettons qu'il se trompe de moitié, c'est encore un pays singulier.

« Sa proposition scabreuse à sa belle-sœur, madame de Munichow, dont la famille va s'éteindre faute d'héritiers mâles et les biens très considérables retourner au prince, reçue avec froideur, mais « ne m'en reparlez jamais ».

« Il en dit quelque chose en termes très couverts à la céleste Philippine (qui vient d'obtenir le divorce contre son mari, qui voulait simplement la vendre au souverain) ; indignation non jouée, diminuée dans les termes au lieu d'être exagérée : « Vous n'avez donc plus d'estime du tout pour notre sexe ? Je crois pour votre honneur que vous plaisantez. »

« Dans un voyage au Brocken avec cette vraiment belle femme, elle s'appuyait sur son épaule en dormant, ou feignant de dormir, un cahot la jette un peu sur lui, il lui serre la taille, elle se jette de l'autre côté de la voiture ; il ne pense pas qu'elle soit inséductible, mais il croit qu'elle se tuerait le lendemain

de sa faute. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il l'a aimée passionnément, qu'il en a été aimé de même, qu'ils se voyaient sans cesse et qu'elle est sans reproche ; mais le soleil est bien pâle à Halberstadt, le gouvernement bien minutieux, et ces deux personnages bien froids. Dans leurs tête-à-tête les plus passionnés, Kant et Klopstock étaient toujours de la partie.

« Mermann me contait qu'un homme marié convaincu d'adultère peut être condamné par les tribunaux de Brunswick à dix ans de prison ; la loi est tombée en désuétude, mais fait du moins que l'on ne plaisante point sur ces sortes d'affaires ; la qualité d'homme à aventures galantes est bien loin d'être, comme en France, un avantage que l'on ne peut presque dénier en face à un mari sans l'insulter.

« Quelqu'un qui dirait à mon colonel ou à Ch... qu'ils n'ont plus de femmes depuis leur mariage en serait fort mal reçu.

« Il y a quelques années qu'une femme de ce pays, dans un retour de religion, dit à son mari, homme de la cour de Brunswick, qu'elle l'avait trompé six ans de suite. Ce mari, aussi sot que sa femme, alla conter le propos au duc ; le galant fut obligé de donner sa démission de tous ses emplois et de quitter le pays dans les vingt-quatre heures, sur la menace du duc de faire agir les lois. »

« Halberstadt, 7 juillet 1807.

« Ici les maris ne sont pas trompés, il est vrai ; mais quelles femmes, grands dieux ! des statues, des

masses à peine organisées. Avant le mariage elles sont fort agréables, lestes comme des gazelles, et un œil vif et tendre qui comprend toujours les allusions de l'amour. C'est qu'elles sont à la chasse d'un mari. A peine ce mari trouvé, elles ne sont plus exactement que des faiseuses d'enfant, en perpétuelle adoration devant le faiseur. Il faut que dans une famille de quatre ou cinq enfants il y en ait toujours un de malade, puisque la moitié des enfants meurt avant sept ans, et dans ce pays, dès qu'un des bambins est malade, la mère ne sort plus. Je les vois trouver un plaisir indicible à être caressées par leurs enfants. Peu à peu elles perdent toutes leurs idées. C'est comme à Philadelphie. Des jeunes filles de la gaieté la plus folle et la plus innocente y deviennent, en moins d'un an, les plus ennuyeuses des femmes. Pour en finir sur les mariages de l'Allemagne protestante, la dot de la femme est à peu près nulle à cause des fiefs. Mademoiselle de Diesdorff, fille d'un homme qui a quarante mille livres de rente, aura peut-être deux mille écus de dot (sept mille cinq cents francs).

« M. de Mermann a eu quatre mille écus de sa femme.

« Le supplément de dot est payable en vanité à la cour. « On trouverait dans la bourgeoisie, me disait « Mermann, des partis de cent ou cent cinquante « mille écus (six cent mille francs au lieu de quinze). « Mais on ne peut plus être présenté à la cour ; on « est séquestré de toute société où se trouve un « prince ou une princesse : *c'est affreux.* » Ce sont ses termes, et c'était le cri du cœur.

« Une femme allemande qui aurait l'âme de Phi***,

avec son esprit, sa figure noble et sensible, le feu qu'elle devait avoir à dix-huit ans (elle en a vingt-sept), étant honnête et pleine de naturel par les mœurs du pays, n'ayant, par la même cause, que la petite dose utile de religion, rendrait sans doute son mari fort heureux. Mais comment se flatter d'être constant auprès de mères de famille si insipides ?

« — *Mais il était marié* », m'a-t-elle répondu ce matin comme je blâmais les quatre ans de silence de l'amant de Corinne, lord Oswald. Elle a veillé jusqu'à trois heures pour lire Corinne : ce roman lui a donné une profonde émotion, et elle me répond avec sa touchante candeur : « *Mais il était marié.* »

« Phi*** a tant de naturel et une sensibilité si naïve, que, même en ce pays du naturel, elle semble prude aux petits esprits montés sur de petites âmes. Leurs plaisanteries lui font mal au cœur, et elle ne le cache guère.

« Quand elle est en bonne compagnie, elle rit comme une folle des plaisanteries les plus gaies. C'est elle qui m'a conté l'histoire de cette jeune princesse de seize ans, depuis si célèbre, qui entreprenait souvent de faire monter dans son appartement l'officier de garde à sa porte. »

LA SUISSE

Je connais peu de familles plus heureuses que celles de l'*Oberland*, partie de la Suisse située près de Berne, et il est de notoriété publique (1816) que les jeunes filles y passent avec leurs amants les nuits du samedi au dimanche.

Les sots qui connaissent le monde pour avoir fait le voyage de Paris à Saint-Cloud vont se récrier ; heureusement je trouve dans un écrivain suisse la confirmation de ce que j'ai vu moi-même [1] pendant quatre mois.

« Un bon paysan se plaignait de quelques dégâts faits dans son verger ; je lui demandai pourquoi il n'avait pas de chien : « Mes filles ne se marieraient jamais. » Je ne comprenais pas sa réponse ; il me conte qu'il avait eu un chien si méchant, qu'il n'y avait plus de garçons qui osassent escalader ses fenêtres.

« Un autre paysan, maire de son village, pour me faire l'éloge de sa femme, me disait que du temps qu'elle était fille, il n'y en avait point qui eût plus de *kilter* ou *veilleurs* (qui eût plus de jeunes gens qui allassent passer la nuit avec elle).

« Un colonel généralement estimé fut obligé, dans une course de montagnes, de passer la nuit au fond d'une des vallées les plus solitaires et les plus pittoresques du pays. Il logea chez le premier magistrat de la vallée, homme riche et accrédité. L'étranger remarqua en entrant une jeune fille de seize ans, modèle de grâce, de fraîcheur et de simplicité : c'était la fille du maître de la maison. Il y avait ce soir-là bal champêtre : l'étranger fit la cour à la jeune fille, qui était réellement d'une beauté frappante. Enfin, se faisant courage, il osa lui demander s'il ne pourrait pas *veiller* avec elle. « Non, répondit la jeune fille, je « couche avec ma cousine ; mais je viendrai moi-

1. *Principes philosophiques du colonel Weiss*, septième édition, tome II, page 245.

« même chez vous. » Qu'on juge du trouble que causa cette réponse. On soupe, l'étranger se lève, la jeune fille prend le flambeau et le suit dans sa chambre ; il croit toucher au bonheur. « Non, lui « dit-elle avec candeur ; il faut d'abord que je « demande permission à maman. » La foudre l'eût moins atterré. Elle sort ; il reprend courage et se glisse auprès du salon de bois de ces bonnes gens ; il entend la fille, qui, d'un ton caressant, priait sa mère de lui accorder la permission qu'elle désirait ; elle l'obtient enfin. « N'est-ce pas, vieux, dit la mère « à son mari, qui était déjà au lit, tu consens que Tri- « neli passe la nuit avec M. le colonel ? — De bon « cœur, répond le père ; je crois qu'à un tel homme « je prêterais encore ma femme. — Eh bien ! va, « dit la mère à Trineli ; mais sois brave fille, et « n'ôte pas ta jupe... » Au point du jour, Trineli, respectée par l'étranger, se leva vierge ; elle arrangea les coussins du lit, prépara du café et de la crème pour son veilleur, et, après que, assise sur le lit, elle eût déjeuné avec lui, elle coupe un petit morceau de son *broustpletz* (pièce de velours qui couvre le sein). « Tiens, lui dit-elle, conserve ce « souvenir d'une nuit heureuse ; je ne l'oublierai « jamais. Pourquoi es-tu colonel ? » Et, lui ayant donné un dernier baiser, elle s'enfuit ; il ne put plus la revoir[1]. » Voilà l'excès opposé à nos mœurs françaises et que je suis loin d'approuver.

1. Je suis heureux de pouvoir dire avec les paroles d'un autre des faits extraordinaires que j'ai eu l'occasion d'observer. Certainement sans M. de Weiss je n'eusse pas rapporté ce trait de mœurs. J'en ai omis d'aussi caractéristiques à Valence et à Vienne.

Je voudrais, si j'étais législateur, qu'on prît en France, comme en Allemagne, l'usage des soirées dansantes. Trois fois par semaine, les jeunes filles iraient avec leurs mères à un bal commencé à sept heures, finissant à minuit, et exigeant pour tous frais un violon et des verres d'eau. Dans une pièce voisine, les mères, peut-être un peu jalouses de l'heureuse éducation de leurs filles, joueraient au boston ; dans une troisième, les pères trouveraient les journaux et parleraient politique. Entre minuit, et une heure, toutes les familles se réuniraient et regagneraient le toit paternel. Les jeunes filles apprendraient à connaître les jeunes hommes ; la fatuité et l'indiscrétion qui la suit leur deviendraient bien vite odieuses ; enfin, *elles se choisiraient un mari*. Quelques jeunes filles auraient des amours malheureuses, mais le nombre des maris trompés et des mauvais ménages diminuerait dans une immense proportion. Alors il serait moins absurde de chercher à punir l'infidélité par la honte ; la loi dirait aux jeunes femmes : « Vous avez choisi votre mari ; soyez-lui fidèle. » Alors j'admettrais la poursuite et la punition par les tribunaux de ce que les Anglais appellent *criminal conversation*. Les tribunaux pourraient imposer, au profit des prisons et des hôpitaux, une amende égale aux deux tiers de la fortune du séducteur et une prison de quelques années.

Une femme pourrait être pousuivie pour adultère devant un jury. Le jury devrait d'abord déclarer que la conduite du mari a été irréprochable.

La femme convaincue pourrait être condamnée à la prison pour la vie. Si le mari avait été absent plus

de deux ans, la femme ne pourrait être condamnée qu'à une prison de quelques années. Les mœurs publiques se modèleraient bientôt sur ces lois et les perfectionneraient [1].

Alors les nobles et les prêtres, tout en regrettant amèrement les siècles décents de madame de Montespan ou de madame du Barry, seraient forcés de permettre le divorce [2].

Il y aurait dans un village, en vue de Paris, un Élysée pour les femmes malheureuses, une maison de refuge où, sous peine des galères, il n'entrerait d'autre homme que le médecin et l'aumônier. Une

1. *L'Examiner*, journal anglais, en rendant compte du procès de la reine (n° 662, du 3 septembre 1820), ajoute :

« We have a system of sexual morality, under which thousands of women become mercenary prostitutes whom virtuous women are taught to scorn, while virtuous men retain the privilege of frequenting those very women, without it's being regarded as any thing more than a venial offence. »

Il y a une noble hardiesse dans le pays du *Cant* à oser exprimer sur cet objet une vérité, quelque triviale et palpable qu'elle soit ; cela est encore plus méritoire à un pauvre journal qui ne peut espérer de succès qu'en étant acheté par les gens riches, lesquels regardent les évêques et la Bible comme l'unique sauvegarde de leurs belles livrées.

2. Madame de Sévigné écrivait à sa fille, le 23 décembre 1671 : « Je ne sais si vous avez appris que Villarceaux, en parlant au roi d'une charge pour son fils, prit habilement l'occasion de lui dire qu'il y avait des gens qui se mêlaient de dire à sa nièce (mademoiselle de Rouxel), que Sa Majesté avait quelque dessein pour elle ; que si cela était, il le suppliait de se servir de lui, que l'affaire serait mieux entre ses mains que dans celles des autres, et qu'il s'y emploierait avec succès. Le roi se mit à rire, et dit : *Villarceaux, nous sommes trop vieux, vous et moi, pour attaquer des demoiselles de quinze ans.* Et comme un galant homme se moqua de lui et conta ce discours chez les dames. (Tome II, page 340.)

Mémoires de Lauzun, de Bezenval, de madame d'Épinay, etc., etc. Je supplie qu'on ne me condamne pas tout à fait sans relire ces mémoires.

femme qui voudrait obtenir le divorce serait tenue, avant tout, d'aller se constituer prisonnière dans cet Élysée ; elle y passerait deux années sans sortir une seule fois. Elle pourrait écrire, mais jamais recevoir de réponse.

Un conseil composé de pairs de France et de quelques magistrats estimés dirigerait, au nom de la femme, les poursuites pour le divorce, et réglerait la pension à payer par le mari à l'établissement. La femme qui succomberait dans sa demande devant les tribunaux serait admise à passer le reste de sa vie à l'Élysée. Le gouvernement compléterait à l'administration de l'Élysée deux mille francs par femme réfugiée. Pour être reçue à l'Élysée, il faudrait avoir eu une dot de plus de vingt mille francs. La sévérité du régime moral serait extrême.

Après deux ans d'une totale séparation du monde, une femme divorcée pourrait se remarier.

Une fois arrivés à ce point, les Chambres pourraient examiner si, pour établir l'émulation du mérite entre les jeunes filles, il ne conviendrait pas d'attribuer aux garçons une part double de celles des sœurs dans le partage de l'héritage paternel. Les filles qui ne trouveraient pas à se marier auraient une part égale à celles des mâles. On peut remarquer en passant que ce système détruirait peu à peu l'habitude des mariages de convenance trop inconvenants. La possibilité du divorce rendrait inutile les excès de bassesse.

Il faudrait établir sur divers points de la France, et dans des villages pauvres, trente abbayes pour les vieilles filles. Le gouvernement chercherait à entou-

rer ces établissements de considération, pour consoler un peu la tristesse des pauvres filles qui y achèveraient leur vie. Il faudrait leur donner tous les hochets de la dignité.

Mais laissons ces chimères.

CHAPITRE LIX

WERTHER ET DON JUAN

Parmi les jeunes gens, lorsque l'on s'est bien moqué d'un pauvre amoureux et qu'il a quitté le salon, ordinairement la conversation finit par agiter la question de savoir s'il vaut mieux prendre les femmes comme le don Juan de Mozart, ou comme Werther. Le contraste serait plus exact si j'eusse cité Saint-Preux, mais c'est un si plat personnage que je ferais tort aux âmes tendres en le leur donnant pour représentant.

Le caractère de don Juan requiert un plus grand nombre de ces vertus utiles et estimées dans le monde : l'admirable intrépidité, l'esprit de ressource, la vivacité, le sang-froid, l'esprit amusant, etc.

Les don Juan ont de grands moments de sécheresse et une vieillesse fort triste ; mais la plupart des hommes n'arrivent pas à la vieillesse.

Les amoureux jouent un pauvre rôle le soir dans le salon, car l'on n'a de talent et de force auprès des femmes qu'autant qu'on met à les avoir exactement le même intérêt qu'à une partie de billard. Comme la société connaît aux amoureux un grand intérêt dans la vie, quelque esprit qu'ils aient, ils prêtent le flanc à la plaisanterie ; mais le matin en s'éveillant, au lieu d'avoir de l'humeur jusqu'à ce que quelque chose de piquant et de malin les soit venu ranimer, ils songent à ce qu'ils aiment et font

des châteaux en Espagne habités par le bonheur.

L'amour à la Werther ouvre l'âme à tous les arts, à toutes les impressions douces et romantiques, au clair de lune, à la beauté des bois, à celle de la peinture, en un mot au sentiment et à la jouissance du *beau*, sous quelque forme qu'il se présente, fût-ce sous un habit de bure. Il fait trouver le bonheur même sans les richesses [1]. Ces âmes-là, au lieu d'être sujettes à se blaser comme Meilhan, Bezenval, etc., deviennent folles par excès de sensibilité comme Rousseau. Les femmes douées d'une certaine élévation d'âme qui, après la première jeunesse, savent voir l'amour où il est, et quel est cet amour, échappent en général aux don Juan qui ont pour eux plutôt le nombre que la qualité des conquêtes. Remarquez, au désavantage de la considération des âmes tendres, que la publicité est nécessaire au triomphe des don Juan, comme le secret à ceux des Werther. La plupart des gens qui s'occupent de femmes par état sont nés au sein d'une grande aisance, c'est-à-dire sont, par le fait de leur éducation et par l'imitation

1. Premier volume de la *Nouvelle Héloïse*, et tous les volumes, si Saint-Preux se fût trouvé avoir l'ombre du caractère ; mais c'était un vrai poète, un bavard sans résolution, qui n'avait du cœur qu'après avoir péroré, d'ailleurs homme fort plat. Ces gens-là ont l'immense avantage de ne pas choquer l'orgueil féminin, et de ne jamais donner d'*étonnement* à leur amie. Qu'on pèse ce mot ; c'est peut-être là tout le secret du succès des hommes plats auprès des femmes distinguées. Cependant l'amour n'est une passion qu'autant qu'il fait oublier l'amour-propre. Elles ne sentent donc pas complètement l'amour, les femmes qui, comme L., lui demandent les plaisirs de l'orgueil. Sans s'en douter, elles sont à la même hauteur que l'homme prosaïque, objet de leur mépris, qui cherche dans l'amour, l'amour et la vanité. Elles, elles veulent l'amour et l'orgueil ; mais l'amour se retire la rougeur sur le front : c'est le plus orgueilleux des despotes : ou il est tout, ou il n'est rien.

de ce qui les entourait dans leur jeunesse, égoïstes et secs [1].

Les vrais don Juan finissent même par regarder les femmes comme le parti ennemi, et par se réjouir de leurs malheurs de tous genres.

Au contraire, l'aimable duc delle Pignatelle nous montrait à Munich la vraie manière d'être heureux par la volupté, même sans l'amour-passion. « Je vois qu'une femme me plaît, me disait-il un soir, quand je me trouve tout interdit auprès d'elle et que je ne sais que lui dire. » Bien loin de mettre son amour-propre à rougir et à se venger de ce moment d'embarras, il le cultivait précieusement comme la source du bonheur. Chez cet aimable jeune homme, l'amour-goût était tout à fait exempt de la vanité qui corrode ; c'était une nuance affaiblie, mais pure et sans mélange, de l'amour véritable ; et il respectait toutes les femmes comme des êtres charmants envers qui nous sommes bien injustes (20 février 1820).

Comme on ne se choisit pas un tempérament, c'est-à-dire une âme, l'on ne se donne pas un rôle supérieur. J.-J. Rousseau et le duc de Richelieu auraient eu beau faire, malgré tout leur esprit, ils n'auraient pu changer de carrière auprès des femmes. Je croirais volontiers que le duc n'a jamais eu de moments comme ceux que Rousseau trouva dans le parc de la Chevrette, auprès de madame d'Houdetot ; à Venise en écoutant la musique des *Scuole* ; et

1. Voir une page d'André Chénier, *Œuvres*, page 370, ou bien ouvrir les yeux dans le monde, ce qui est plus difficile. « En général, ceux que nous appelons patriciens sont plus éloignés que les autres hommes de rien aimer », dit l'empereur Marc-Aurèle. (*Pensées*, page 50.)

à Turin, aux pieds de madame Bazile. Mais aussi il n'eut jamais à rougir du ridicule dont Rousseau se couvre auprès de madame de Larnage et dont le remords le poursuit le reste de sa vie.

Le rôle des Saint-Preux est plus doux et remplit tous les moments de l'existence ; mais il faut convenir que celui de don Juan est bien plus brillant. Si Saint-Preux change de goût au milieu de sa vie, solitaire et retiré, avec des habitudes pensives, il se trouve sur la scène du monde à la dernière place, tandis que don Juan se voit une réputation superbe parmi les hommes, et pourra peut-être encore plaire à une femme tendre en lui faisant le sacrifice sincère de ses goûts libertins.

Par toutes les raisons présentées jusqu'ici, il me semble que la question se balance. Ce qui me fait croire les Werther plus heureux, c'est que don Juan réduit l'amour à n'être qu'une affaire ordinaire. Au lieu d'avoir, comme Werther, des réalités qui se modèlent sur ses désirs, il a des désirs imparfaitement satisfaits par la froide réalité, comme dans l'ambition, l'avarice et les autres passions. Au lieu de se perdre dans les rêveries enchanteresses de la cristallisation, il pense comme un général au succès de ses manœuvres [1], et, en un mot, tue l'amour, au lieu d'en jouir plus qu'un autre, comme croit le vulgaire.

Ce qui précède me semble sans réplique. Une autre raison, qui l'est pour le moins autant à mes yeux, mais que, grâce à la méchanceté de la Providence, il faut pardonner aux hommes de ne pas reconnaître,

1. Comparez *Lovelace* à *Tom Jones*.

c'est que l'habitude de la justice me paraît, sauf les accidents, la route la plus assurée pour arriver au bonheur, et les Werther ne sont pas scélérats [1].

Pour être heureux dans le crime, il faudrait exactement n'avoir pas de remords. Je ne sais si un tel être peut exister [2] ; je ne l'ai jamais rencontré, et je parierais que l'aventure de madame Michelin troublait les nuits du duc de Richelieu.

Il faudrait, ce qui est impossible, n'avoir exactement pas de sympathie, ou pouvoir mettre à mort le genre humain [3].

Les gens qui ne connaissent l'amour que par les romans éprouveront une répugnance naturelle en lisant ces phrases en faveur de la vertu en amour. C'est que, par les lois du roman, la peinture de l'amour vertueux est essentiellement ennuyeuse et peu intéressante. Le sentiment de la vertu paraît ainsi de loin neutraliser celui de l'amour, et les paroles *amour vertueux* semblent synonymes d'amour faible. Mais tout cela est une *infirmité* de l'art de peindre,

1. Voir la *Vie privée du duc de Richelieu*, 9 volumes in-8°. Pourquoi, au moment où un assassin tue un homme, ne tombe-t-il pas mort aux pieds de sa victime ? Pourquoi les maladies ? et, s'il y a des maladies, pourquoi un Troistaillons ne meurt-il pas de la colique ? Pourquoi Henri IV règne-t-il vingt et un ans, et Louis XV cinquante-neuf ? Pourquoi la durée de la vie n'est-elle pas en proportion exacte avec le degré de vertu de chaque homme ? Et autres questions *infâmes*, diront les philosophes anglais, qu'il n'y a assurément aucun mérite à poser, mais auxquelles il y aurait quelque mérite à répondre autrement que par des injures et du *cant*.

2. Voir Néron après le meurtre de sa mère, dans Suétone ; et, cependant de quelles belles masses de flatterie n'était-il pas environné !

3. La cruauté n'est qu'une sympathie souffrante. Le *pouvoir* n'est le premier des bonheurs, après l'amour, que parce que l'on croit être en état de *commander la sympathie*.

qui ne fait rien à la passion telle qu'elle existe dans la nature[1].

Je demande la permission de faire le portrait du plus intime de mes amis.

Don Juan abjure tous les devoirs qui le lient au reste des hommes. Dans le grand marché de la vie, c'est un marchand de mauvaise foi qui prend toujours et ne paye jamais. L'idée de l'égalité lui inspire la rage que l'eau donne à l'hydrophobe ; c'est pour cela que l'orgueil de la naissance va si bien au caractère de don Juan. Avec l'idée de l'égalité des droits disparaît celle de la justice, ou plutôt si don Juan est sorti d'un sang illustre, ces idées communes ne l'ont jamais approché ; et je croirais assez qu'un homme qui porte un nom historique est plus disposé qu'un autre à mettre le feu à une ville pour se faire cuire un œuf[2]. Il faut l'excuser ; il est tellement possédé de l'amour de soi-même, qu'il arrive au point de perdre l'idée du mal qu'il cause, et de ne voir plus que lui dans l'univers qui puisse jouir ou souffrir. Dans le feu de la jeunesse, quand toutes les passions

1. Si l'on peint aux yeux du spectateur le sentiment de la vertu à côté du sentiment de l'amour, on se trouve avoir représenté un cœur partagé entre deux sentiments. La vertu dans les romans n'est bonne qu'à sacrifier : Julie d'Étanges.

2. Voir Saint-Simon, fausse couche de madame la duchesse de Bourgogne ; et madame de Motteville, *passim*. Cette princesse, qui s'étonnait que les autres femmes eussent cinq doigts à la main comme elle ; ce duc d'Orléans, Gaston, frère de Louis XIII, trouvant si simple que ses favoris allassent à l'échafaud pour lui faire plaisir. Voyez, en 1820, ces messieurs mettre en avant une loi d'élection qui peut ramener les Robespierre en France, etc., etc. ; voyez Naples en 1799. (Je laisse cette note écrite en 1820. Liste des grands seigneurs de 1778 avec des notes sur leur moralité, données par le général Laclos, vue à Naples, chez le marquis Berio ; manuscrit de plus de trois cents pages bien scandaleux.)

font sentir la vie dans notre propre cœur et éloignent la méfiance de celui des autres, don Juan, plein de sensations et de bonheur apparent, s'applaudit de ne songer qu'à soi, tandis qu'il voit les autres hommes sacrifier au devoir; il croit avoir trouvé le grand art de vivre. Mais, au milieu de son triomphe, à peine à trente ans, il s'aperçoit avec étonnement que la vie lui manque, il éprouve un dégoût croissant pour ce qui faisait tous ses plaisirs. Don Juan me disait à Thorn, dans un accès d'humeur noire : « Il n'y a « pas vingt variétés de femmes, et une fois qu'on en « a eu deux ou trois de chaque variété, la satiété com- « mence. » Je répondais : « Il n'y a que l'imagina- « tion qui échappe pour toujours à la satiété. Chaque « femme inspire un intérêt différent, et bien plus, la « même femme, si le hasard vous la présente deux « ou trois ans plus tôt ou plus tard dans le cours de « la vie, et si le hasard veut que vous aimiez, est « aimée d'une manière différente. Mais une femme « tendre, même en vous aimant, ne produirait sur « vous, par ses prétentions à l'égalité, que l'irritation « de l'orgueil. Votre manière d'avoir les femmes tue « toutes autres jouissances de la vie ; celle de Wer- « ther les centuple. »

Ce triste drame arrive au dénoûment. On voit le don Juan vieillissant s'en prendre aux choses de sa propre satiété, et jamais à soi. On le voit, tourmenté du poison qui le dévore, s'agiter en tous sens et changer continuellement d'objet. Mais, quel que soit le brillant des apparences, tout se termine pour lui à changer de peine ; il se donne de l'ennui paisible ou de l'ennui agité : voilà le seul choix qui lui reste.

Enfin il découvre et s'avoue à soi-même cette fatale vérité ; dès lors il est réduit pour toute jouissance à faire sentir son pouvoir, et à faire ouvertement le mal pour le mal. C'est aussi le dernier degré du malheur habituel ; aucun poète n'a osé en présenter l'image fidèle, ce tableau ressemblant ferait horreur.

Mais on peut espérer qu'un homme supérieur détournera ses pas de cette route fatale, car il y a une contradiction au fond du caractère de don Juan. Je lui ai supposé beaucoup d'esprit, et beaucoup d'esprit conduit à la découverte de la vertu par le chemin du temple de la gloire[1].

La Rochefoucauld, qui s'entendait pourtant en amour-propre, et qui dans la vie réelle n'était rien moins qu'un nigaud d'homme de lettres [2], dit (267) : « Le plaisir de l'amour est d'aimer, et l'on est plus heureux par la passion que l'on a que par celle que l'on inspire. »

Le bonheur de don Juan n'est que la vanité basée, il est vrai, sur des circonstances amenées par beaucoup d'esprit et d'activité ; mais il doit sentir que le moindre général qui gagne une bataille, que le moindre préfet qui contient un département, a une jouissance plus remarquable que la sienne ; tandis que le bonheur du duc de Nemours quand madame de Clèves lui dit qu'elle l'aime est, je crois, au-dessus du bonheur de Napoléon à Marengo.

L'amour à la don Juan est un sentiment dans le

1. Le caractère du jeune privilégié, en 1822, est assez correctement représenté par le brave Bothwell, d'*Old Mortality*.

2. Voir les Mémoires de Retz, et le mauvais moment qu'il fit passer au coadjuteur, entre deux portes, au Parlement.

genre du goût pour la chasse. C'est un besoin d'activité qui doit être réveillé par des objets divers et mettant sans cesse en doute votre talent.

L'amour à la Werther est comme le sentiment d'un écolier qui fait une tragédie et mille fois mieux ; c'est un but nouveau dans la vie, auquel tout se rapporte, et qui change la face de tout. L'amour-passion jette aux yeux d'un homme toute la nature avec ses aspects sublimes, comme une nouveauté inventée d'hier. Il s'étonne de n'avoir jamais vu le spectacle singulier qui se découvre à son âme. Tout est neuf, tout est vivant, tout respire l'intérêt le plus passionné [1]. Un amant voit la femme qu'il aime dans la ligne d'horizon de tous les paysages qu'il rencontre, et faisant cent lieues pour aller l'entrevoir un instant, chaque arbre, chaque rocher lui parle d'elle d'une manière différente et lui en apprend quelque chose de nouveau. Au lieu du fracas de ce spectacle magique, don Juan a besoin que les objets extérieurs, qui n'ont de prix pour lui que par leur degré d'utilité, lui soient rendus piquants par quelque intrigue nouvelle.

L'amour à la Werther a de singuliers plaisirs ; après un an ou deux, quand l'amant n'a plus, pour ainsi dire, qu'une âme avec ce qu'il aime, et cela, chose étrange, même indépendamment des succès en amour, même avec les rigueurs de sa maîtresse, quoi qu'il fasse ou qu'il voie, il se demande : « Que dirait-elle si elle était avec moi ? que lui dirais-je de cette vue de *Casa-Lecchio* ? » Il lui parle, il écoute ses réponses, il rit des plaisanteries qu'elle lui fait. A

1. Vol. 1819. Les chèvrefeuilles à la descente.

cent lieues d'elle et sous le poids de sa colère, il se surprend à se faire cette réflexion : « Léonore était fort gaie ce soir. » Il se réveille : « Mais, mon Dieu ! se dit-il en soupirant, il y a des fous à Bedlam qui le sont moins que moi ! »

« — Mais vous m'impatientez, me dit un de mes amis auquel je lis cette remarque : vous opposez sans cesse l'homme passionné au don Juan, ce n'est pas là la question. Vous auriez raison si l'on pouvait à volonté se donner une passion. Mais dans l'indifférence, que faire ? » — L'amour-goût, sans horreurs. Les horreurs viennent toujours d'une petite âme qui a besoin de se rassurer sur son propre mérite.

Continuons. Les don Juan doivent avoir bien de la peine à convenir de la vérité de cet état de l'âme dont je parlais tout à l'heure. Outre qu'ils ne peuvent le voir ni le sentir, il choque trop leur vanité. L'erreur de leur vie est de croire conquérir en quinze jours ce qu'un amant transi obtient à peine en six mois. Ils se fondent sur des expériences faites aux dépens de ces pauvres diables qui n'ont ni l'âme qu'il faut pour plaire, en révélant ses mouvements naïfs à une femme tendre, ni l'esprit nécessaire pour le rôle de don Juan. Ils ne veulent pas voir que ce qu'ils obtiennent, fût-il même accordé par la même femme, n'est pas la même chose.

L'homme prudent sans cesse se méfie.
C'est pour cela que des amants trompeurs
Le nombre est grand. Les dames que l'on prie
Font soupirer longtemps des serviteurs
Qui n'ont jamaisété faux de leur vie.

Mais du trésor qu'elles donnent enfin
Le prix n'est su que du cœur qui le goûte ;
Plus on l'achète et plus il est divin :
Le los d'amour ne vaut que ce qu'il coûte.

NIVERNAIS, *le Troubadour Guillaume de la Tour*, III, 342.

L'amour-passion à l'égard des don Juan peut se comparer à une route singulière, escarpée, incommode, qui commence à la vérité parmi des bosquets charmants, mais bientôt se perd entre des rochers taillés à pic, dont l'aspect n'a rien de flatteur pour les yeux vulgaires. Peu à peu la route s'enfonce dans les hautes montagnes au milieu d'une forêt sombre dont les arbres immenses, en interceptant le jour par leurs têtes touffues et élevées jusqu'au ciel, jettent une sorte d'horreur dans les âmes non trempées par le danger.

Après avoir erré péniblement comme dans un labyrinthe infini dont les détours multipliés impatientent l'amour-propre, tout à coup l'on fait un détour, et l'on se trouve dans un monde nouveau, dans la délicieuse vallée de Cachemire de Lalla-Rook.

Comment les don Juan, qui ne s'engagent jamais dans cette route ou qui n'y font tout au plus que quelques pas, pourraient-ils juger des aspects qu'elle présente au bout du voyage ? . . . . . .
. . . . . .

« Vous voyez que l'inconstance est bonne :

« Il me faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde. »

— Bien, vous vous moquez des serments et de la justice. Que cherche-t-on par l'inconstance ? le plaisir apparemment.

Mais le plaisir que l'on rencontre auprès d'une jolie femme désirée quinze jours et gardée trois mois, est *différent* du plaisir que l'on trouve avec une maîtresse désirée trois ans et gardée dix.

Si je ne mets pas *toujours*, c'est qu'on dit que la vieillesse, changeant nos organes, nous rend incapables d'aimer ; pour moi, je n'en crois rien. Votre maîtresse, devenue votre amie intime, vous donne d'autres plaisirs, les plaisirs de la vieillesse. C'est une fleur qui, après avoir été rose le matin, dans la saison des fleurs, se change en un fruit délicieux le soir, quand les roses ne sont plus de saison [1].

Une maîtresse désirée trois ans est réellement maîtresse dans toute la force du terme ; on ne l'aborde qu'en tremblant, et, dirais-je aux don Juan, l'homme qui tremble ne s'ennuie pas. Les plaisirs de l'amour sont toujours en proportion de la crainte.

Le malheur de l'inconstance, c'est l'ennui ; le malheur de l'amour-passion, c'est le désespoir et la mort. On remarque les désespoirs d'amour, ils font anecdote ; personne ne fait attention aux vieux libertins blasés qui crèvent d'ennui et dont Paris est pavé.

« L'amour brûle la cervelle à plus de gens que l'ennui. » — Je le crois bien, l'ennui ôte tout, jusqu'au courage de se tuer.

Il y a tel caractère fait pour ne trouver le plaisir que dans la variété. Mais un homme qui porte aux nues le vin de Champagne aux dépens du bordeaux ne fait que dire avec plus ou moins d'éloquence : « J'aime mieux le champagne. »

1. Voir les Mémoires de Collé, sa femme.

Chacun de ces vins a ses partisans, et tous ont raison, s'ils se connaissent bien eux-mêmes, et s'ils courent après le genre de bonheur qui est le mieux adapté à leurs organes [1] et à leurs habitudes. Ce qui gâte le parti de l'inconstance, c'est que tous les sots se rangent de ce côté par manque de courage.

Mais enfin chaque homme, s'il veut se donner la peine de s'étudier soi-même, a son *beau idéal*, et il me semble qu'il y a toujours un peu de ridicule à vouloir convertir son voisin.

1. Les physiologistes qui connaissent les organes vous disent : « L'injustice, dans les relations de la vie sociale, produit sécheresse, défiance et malheur. »

CHAPITRE LX

DES FIASCO

« Tout l'empire amoureux est rempli d'histoires tragiques », dit madame de Sévigné, racontant le malheur de son fils auprès de la célèbre Champmeslé.

Montaigne se tire fort bien d'un sujet si scabreux.

« Je suis encore en ce doute que ces plaisantes liaisons d'aiguillettes, de quoy nostre monde se void si entraué, qu'il ne se parle d'autre chose, ce sont volontiers des impressions de l'appréhension et de la crainte ; car ie sçay par expérience que tel de qui ie puis respondre comme de moy-mesme, en qui il ne pouuoit cheoir soupçon aucun de foiblesse, et aussi peu d'enchantement, ayant oüy faire le conte à vn sien compagnon d'vne défaillance extraordinaire, en quoy il estoit tombé sur le poinct qu'il en avoit le moins de besoin, se trouuant en pareille occasion, l'horreur de ce conte luy vint à coup si rudement frapper l'imagination, qu'il encourut vne fortune pareille. Et de là en hors fut subiect à y recheoir, ce vilain souvenir de son inconvénient le gourmandant et le tyrannisant. Il trouua quelque remède à cette resuerie par vne autre resuerie. C'est que, aduoüant luy-mesme, et preschant, auant la main, cette sienne subiection, la contention de son asme se soulageoit sur ce que, apportant ce mal comme attendu, son obligation s'en amoindrissoit et lui en poisoit moins...

« Qui en a esté vne fois capable n'en est plus incapable, sinon par iuste foiblesse. Ce malheur n'est à craindre qu'aux entreprises où notre asme se trouue outre mesure tendüe de desir et de respect... J'en sçay à qui il a seruy d'y apporter le corps mesme, demy rassasié d'ailleurs... L'asme de l'assaillant, troublée de plusieurs diuerses allarmes, se perd aisément... La bru de Pythagoras disoit que la femme qui se couche auec vn homme doit auec sa cotte laisser quant et quant la honte, et la reprendre auec sa cotte. »

Cette femme avait raison pour la galanterie et tort pour l'amour.

Le premier triomphe, mettant à part toute vanité, n'est directement agréable pour aucun homme :

1° A moins qu'il n'ait pas eu le temps de désirer cette femme et de la livrer à son imagination, c'est-à-dire à moins qu'il ne l'ait dans les premiers moments qu'il la désire. C'est le cas du plus grand plaisir physique possible ; car toute l'âme s'applique encore à voir les beautés sans songer aux obstacles.

2° Ou à moins qu'il ne soit question d'une femme absolument sans conséquence, une jolie femme de chambre, par exemple, une de ces femmes que l'on ne se souvient de désirer que quand on les voit. S'il entre un grain de passion dans le cœur, il entre un grain de *fiasco* possible.

3° Ou à moins que l'amant n'ait sa maîtresse d'une manière si imprévue, qu'elle ne lui laisse pas le temps de la moindre réflexion.

4° Ou à moins d'un amour dévoué et excessif de la part de la femme, et non senti au même degré par son amant.

Plus un homme est éperdument amoureux, plus grande est la violence qu'il est obligé de se faire pour oser toucher aussi familièrement, et risquer de fâcher un être qui, pour lui, semblable à la Divinité, lui inspire à la fois l'extrême amour et le respect extrême.

Cette crainte-là, suite d'une passion fort tendre, et dans l'*amour-goût* la mauvaise honte qui provient d'un immense désir de plaire et du manque de courage, forment un sentiment extrêmement pénible que l'on sent en soi insurmontable, et dont on rougit. Or, si l'âme est occupée à avoir de la honte et à la surmonter, elle ne peut pas être employée à avoir du plaisir ; car, avant de songer au plaisir, qui est un luxe, il faut que la *sûreté*, qui est le nécessaire, ne courre aucun risque.

Il est des gens qui, comme Rousseau, éprouvent de la mauvaise honte, même chez les filles ; ils n'y vont pas, car on ne les a qu'une fois, et cette première fois est désagréable.

Pour voir que, vanité à part, le premier triomphe est très souvent un effort pénible, il faut distinguer entre le plaisir de l'aventure et le bonheur du moment qui la suit ; on est tout content :

1° De se trouver enfin dans cette situation qu'on a tant désirée, d'être en possession d'un bonheur parfait pour l'avenir, et d'avoir passé le temps de ces rigueurs si cruelles qui vous faisaient douter de l'amour de ce que vous aimiez.

2° De s'en être bien tiré, et d'avoir échappé à un danger ; cette circonstance fait que ce n'est pas de la joie pure dans l'*amour-passion ;* on ne sait ce

qu'on fait, et l'on est sûr de ce qu'on aime ; mais dans l'*amour-goût*, qui ne perd jamais la tête, ce moment est comme le retour d'un voyage ; on s'examine, et, si l'amour tient beaucoup de la vanité, on veut masquer l'examen.

3° La partie vulgaire de l'âme jouit d'avoir emporté une victoire.

Pour peu que vous ayez de passion pour une femme, ou que votre imagination ne soit pas épuisée, si elle a la maladresse de vous dire un soir, d'un air tendre et interdit : « Venez demain à midi, je ne recevrai personne », par agitation nerveuse, vous ne dormirez pas de la nuit ; l'on se figure de mille manières le bonheur qui nous attend ; la matinée est un supplice ; enfin, l'heure sonne, et il semble que chaque coup de l'horloge vous retentit dans le diaphragme. Vous vous acheminez vers la rue avec une palpitation ; vous n'avez pas la force de faire un pas. Vous apercevez derrière sa jalousie la femme que vous aimez ; vous montez en vous faisant courage... et vous faites le *fiasco d'imagination*.

M. Rapture, homme excessivement nerveux, artiste et tête étroite, me contait à Messine que, non seulement toutes les premières fois, mais même à tous les rendez-vous, il a toujours eu du malheur. Cependant je croirais qu'il a été homme tout autant qu'un autre ; du moins je lui ai connu deux maîtresses charmantes.

Quant au sanguin parfait (le vrai Français, qui prend tout du beau côté, le colonel Mathis), un rendez-vous pour demain à midi, au lieu de le tourmenter par excès de sentiment, peint tout en couleur de rose

jusqu'au moment fortuné. S'il n'eût pas eu de rendez-vous, le sanguin se serait un peu ennuyé.

Voyez l'analyse de l'amour par Helvétius ; je parierais qu'il sentait ainsi, et il écrivait pour la majorité des hommes. Ces gens-là ne sont guère susceptibles de l'*amour-passion ;* il troublerait leur belle tranquillité ; je crois qu'ils prendraient ses transports pour du malheur ; du moins ils seraient humiliés de sa timidité.

Le sanguin ne peut connaître tout au plus qu'une espèce de *fiasco* moral : c'est lorsqu'il reçoit un rendez-vous de Messaline, et que, au moment d'entrer dans son lit, il vient à penser devant quel terrible juge il va se montrer.

Le timide tempérament mélancolique parvient quelquefois à se rapprocher du sanguin, comme dit Montaigne, par l'ivresse du vin de Champagne, pourvu toutefois qu'il ne se la donne pas exprès. Sa consolation doit être que ces gens si brillants qu'il envie, et dont jamais il ne saurait approcher, n'ont ni ses plaisirs divins ni ses accidents, et que les beaux-arts, qui se nourrissent des timidités de l'amour, sont pour eux lettres closes. L'homme qui ne désire qu'un bonheur commun, comme Duclos, le trouve souvent, n'est jamais malheureux, et, par conséquent, n'est pas sensible aux arts.

Le tempérament athlétique ne trouve ce genre de malheur que par épuisement ou faiblesse corporelle, au contraire des tempéraments nerveux et mélancoliques, qui semblent créés tout exprès.

Souvent, en se fatiguant auprès d'une autre femme, ces pauvres mélancoliques parviennent à éteindre un

peu leur imagination, et par là à jouer un moins triste rôle auprès de la femme objet de leur passion.

Que conclure de tout ceci ? Qu'une femme sage ne se donne jamais la première fois par rendez-vous. — Ce doit être un bonheur imprévu.

Nous parlions ce soir de *fiasco* à l'état-major du général Michaud, cinq très beaux jeunes gens de vingt-cinq à trente ans et moi. Il s'est trouvé que, à l'exception d'un fat, qui probablement n'a pas dit vrai, nous avions tous fait *fiasco* la première fois avec nos maîtresses les plus célèbres. Il est vrai que peut-être aucun de nous n'a connu ce que Delfante appelle l'*amour-passion*.

L'idée que ce malheur est extrêmement commun doit diminuer le danger.

J'ai connu un beau lieutenant de hussards, de vingt-trois ans, qui, à ce qu'il me semble, par excès d'amour, les trois premières nuits qu'il put passer avec une maîtresse qu'il adorait depuis six mois, et qui, pleurant un autre amant tué à la guerre, l'avait traité fort durement, ne put que l'embrasser et pleurer de joie. Ni lui ni elle n'étaient attrapés.

L'ordonnateur H. Mondor, connu de toute l'armée, a fait *fiasco* trois jours de suite avec la jeune et séduisante comtesse Koller.

Mais le roi du *fiasco*, c'est le raisonnable et beau colonel Horse, qui a fait *fiasco* seulement trois mois de suite avec l'espiègle et piquante N... V..., et, enfin, a été réduit à la quitter sans l'avoir jamais eue.

FRAGMENTS DIVERS

J'ai réuni sous ce titre, que j'aurais voulu rendre encore plus modeste, un choix fait sans trop de sévérité parmi trois ou quatre cents cartes à jouer sur lesquelles j'ai trouvé des lignes tracées au crayon ; souvent ce qu'il faut bien appeler le manuscrit original, faute d'un nom plus simple, est bâti de morceaux de papier de toute grandeur écrits au crayon, et que Lisio attachait avec de la cire pour ne pas avoir l'embarras de recopier. Il m'a dit une fois que rien de ce qu'il notait ne lui semblait une heure après valoir la peine d'être recopié. Je suis entré dans ce détail avec l'espérance qu'il me servira d'excuse pour les répétitions.

I

On peut tout acquérir dans la solitude, hormis du caractère.

II

En 1821, la haine, l'amour et l'avarice, les trois passions les plus fréquentes, et avec le jeu, presque les seules à Rome.

Les Romains paraissent *méchants* au premier abord ; ils ne sont qu'extrêmement méfiants, et avec une imagination qui s'enflamme à la plus légère apparence.

S'ils font des méchancetés *gratuites*, c'est un

homme rongé par la peur, et qui cherche à se rassurer en essayant son fusil.

III

Si je disais, comme je le crois, que la *bonté* est le trait distinctif du caractère des habitants de Paris, je craindrais beaucoup de les offenser.

« Je ne veux pas être bon .»

IV

Une marque de l'amour vient de naître, c'est que tous les plaisirs et toutes les peines que peuvent donner toutes les autres passions et tous les autres besoins de l'homme, cessent à l'instant de l'affecter.

V

La pruderie est une espèce d'avarice, la pire de toutes.

VI

Avoir le caractère solide, c'est avoir une longue et ferme expérience des mécomptes et des malheurs de la vie. Alors l'on désire constamment ou l'on ne désire pas du tout.

VII

L'amour tel qu'il est dans la haute société, c'est l'amour des combats, c'est l'amour du jeu.

VIII

Rien ne tue l'amour-goût comme les bouffées d'amour-passion dans le partner.

Contessina L. Forli, 1819.

IX

Grand défaut des femmes, le plus choquant de tous pour un homme un peu digne de ce nom. Le public, en fait de sentiments, ne s'élève guère qu'à des idées basses, et elles font le public juge suprême de leur vie ; je dis même les plus distinguées, et souvent sans s'en douter, et même en croyant et disant le contraire.

Brescia, 1819.

X

Prosaïque est un mot nouveau qu'autrefois je trouvais ridicule, car rien de plus froid que nos poésies ; s'il y a quelque chaleur en France depuis cinquante ans, c'est assurément dans la prose.

Mais enfin la contessina L. se servait du mot *prosaïque*, et j'aime à l'écrire.

La définition est dans *Don Quichotte* et dans le *Contraste parfait du maître et de l'écuyer*. Le maître, grand et pâle ; l'écuyer, gras et frais. Le premier, tout héroïsme et courtoisie ; le second, tout égoïsme et servilité ; le premier, toujours rempli d'imaginations romanesques et touchantes ; le second,

un modèle d'esprit de conduite, un recueil de proverbes bien sages ; le premier, toujours nourrissant son âme de quelque contemplation héroïque et hasardée ; l'autre, ruminant quelque plan bien sage et dans lequel il ne manque pas d'admettre soigneusement en ligne de compte l'influence de tous les petits mouvements honteux et égoïstes du cœur humain.

Au moment où le premier devrait être détrompé par le *non-succès* de ses imaginations d'hier, il est déjà occupé de ses châteaux en Espagne d'aujourd'hui.

Il faut avoir un mari prosaïque et prendre un amant romanesque

Marlborough avait l'âme *prosaïque* ; Henri IV amoureux à cinquante-cinq ans d'une jeune princesse qui n'oubliait pas son âge, un cœur romanesque[1].

Il y a moins d'âmes prosaïques dans la noblesse que dans le tiers-état.

C'est le défaut du commerce, il rend prosaïque.

XI

Rien d'intéressant comme la passion, c'est que tout y est imprévu et que l'agent y est victime. Rien de plat comme l'amour-goût, où tout est calcul comme dans toutes les prosaïques affaires de la vie.

1. Dulaure, *Histoire de Paris*.
Scène muette dans l'appartement de la reine, le soir de la fuite de la princesse de Condé ; les ministres collés contre les murs et silencieux, le roi se promenant à grands pas.

XII

On finit toujours, à la fin de la visite, par traiter son amant mieux qu'on ne voudrait.

L. 2 novembre 1818.

XIII

L'influence du rang se fait toujours sentir à travers le génie chez un parvenu. Voyez Rousseau tombant amoureux de toutes les *dames* qu'il rencontrait, et pleurant de ravissement, parce que le duc de L***, un des plus plats courtisans de l'époque, daigne se promener à droite plutôt qu'à gauche, pour accompagner un M. Coindet, ami de Rousseau.

L. 3 mai 1820.

XIV

Ravenne, 23 janvier 1820.

Les femmes ici n'ont que l'éducation des choses; une mère ne se gêne guère pour être au désespoir ou au comble de la joie, par amour, devant ses filles de douze à quinze ans. Rappelez-vous que dans ces climats heureux, beaucoup de femmes sont très bien jusqu'à quarante-cinq ans, et la plupart sont mariées à dix-huit.

La Valchiusa, disant hier de Lampugnani : « Ah ! celui-là était fait pour moi, il savait aimer, etc., etc. », et suivant longtemps ce discours avec une amie,

devant sa fille, jeune personne très alerte, de quatorze à quinze ans, qu'elle menait aussi aux promenades sentimentales avec cet amant.

Quelquefois les jeunes filles accrochent des maximes de conduite excellentes : par exemple, madame Guarnacci, adressant à ses deux filles, et à deux hommes qui en toute leur vie ne lui ont fait que cette visite, des maximes approfondies pendant une demi-heure, et appuyées d'exemples à leur connaissance (celui de la Cercara en Hongrie), sur l'époque précise à laquelle il convient de punir, par l'infidélité, les amants qui se conduisent mal.

XV

Le sanguin, le Français véritable (le colonel M..is), au lieu de se tourmenter par excès de sentiment comme Rousseau, s'il a un rendez-vous pour demain soir à sept heures, se peint tout en couleur de rose jusqu'au moment fortuné. Ces gens-là ne sont guère susceptibles de l'amour-passion, il troublerait leur belle tranquillité. Je vais jusqu'à dire que peut-être ils prendraient ses transports pour du malheur, du moins ils seraient humiliés de sa timidité.

XVI

La plupart des hommes du monde, par vanité, par méfiance, par crainte du malheur, ne se livrent à aimer une femme qu'après l'intimité.

XVII

Les âmes très tendres ont besoin de la facilité chez une femme pour encourager la cristallisation.

XVIII

Une femme croit entendre la voix du public dans le premier sot ou la première amie perfide qui se déclare auprès d'elle l'interprète fidèle du public.

XIX

Il y a un plaisir délicieux à serrer dans ses bras une femme qui vous a fait beaucoup de mal, qui a été votre cruelle ennemie pendant longtemps et qui est prête à l'être encore. Bonheur des officiers français en Espagne, 1812.

XX

Il faut la solitude pour jouir de son cœur et pour aimer, mais il faut être répandu dans le monde pour réussir.

XXI

Toutes les observations des Français sur l'amour sont bien écrites, avec exactitude, point outrées, mais ne portent que sur des affectations, légères, disait l'aimable cardinal Lante.

XXII

Tous les *mouvements de passion* de la comédie

des *Innamorati* de Goldoni sont excellents, c'est le style et les pensées qui révoltent par la plus dégoûtante bassesse : c'est le contraire d'une comédie française.

XXIII

Jeunesse de 1822. Qui dit penchant sérieux, disposition active, dit sacrifice du présent à l'avenir ; rien n'élève l'âme comme le pouvoir et l'habitude de faire de tels sacrifices. Je vois plus de probabilité pour les grandes passions en 1832 qu'en 1772.

XXIV

Le tempérament bilieux, quand il n'a pas des formes trop repoussantes, est peut-être celui de tous qui est le plus propre à frapper et à nourrir l'imagination des femmes. Si le tempérament bilieux n'est pas placé dans de belles circonstances, comme le Lauzun de Saint-Simon (Mémoires, tome V, 380), le difficile, c'est de s'y accoutumer. Mais, une fois ce caractère saisi par une femme, il doit l'entraîner. Oui, même le sauvage et le fanatique Balfour (*Old Mortality*). C'est pour elles le contraire du prosaïque.

XXV

En amour on doute souvent de ce qu'on croit le plus (la R. 355). Dans toute autre passion, l'on ne doute plus de ce qu'on s'est une fois prouvé.

XXVI

Les vers furent inventés pour aider la mémoire.

Plus tard on les conserva pour augmenter le plaisir par la vue de la difficulté vaincue. Les garder aujourd'hui dans l'art dramatique, reste de barbarie. Exemple : l'ordonnance de la cavalerie, mise en vers par M. de Bonnay.

XXVII

Tandis que ce servant jaloux se nourrit d'ennui, d'avarice, de haine et de passions vénéneuses et froides, je passe une nuit heureuse à rêver à elle, à elle qui me traite mal par méfiance.

S.

XXVIII

Il n'y a qu'une grande âme qui ose avoir un style simple ; c'est pour cela que Rousseau a mis tant de rhétorique dans la *Nouvelle Héloïse*, ce qui la rend illisible à trente ans.

XXIX

« Le plus grand reproche que nous puissions nous faire est assurément de laisser s'évanouir, comme ces fantômes légers que produit le sommeil, les idées d'honneur et de justice qui, de temps en temps, s'élèvent dans notre cœur. »

Lettre de Jena, mars 1819.

XXX

Une femme honnête est à la campagne, elle passe une heure dans la serre chaude avec son jardinier ;

des gens dont elle a contrarié les vues l'accusent d'avoir trouvé un amant dans ce jardinier.

Que répondre ? Absolument parlant, la chose est possible. Elle pourrait dire : « Mon caractère jure pour moi, voyez les mœurs de toute ma vie » ; mais ces choses sont également invisibles, et aux méchants qui ne veulent rien voir, et aux sots qui ne peuvent rien voir.

SALVIATI. Rome, 23 juillet 1819.

XXXI

J'ai vu un homme découvrir que son rival était aimé, et celui-ci ne pas le voir à cause de sa passion.

XXXII

Plus un homme est éperdument amoureux, plus grande est la violence qu'il est obligé de se faire pour oser risquer de fâcher la femme qu'il aime et lui prendre la main.

XXXIII

Rhétorique ridicule, mais à la différence de celle de Rousseau inspirée par la vraie passion : Mémoires de M. de Mau***., lettre de S***.

XXXIV

NATUREL

J'ai vu, ou j'ai cru voir ce soir ce triomphe du *naturel* dans une jeune personne qui, il est vrai, me semble

avoir un grand caractère. Elle adore un de ses cousins, cela me semble évident, et elle doit s'être avoué à elle-même l'état de son cœur. Ce cousin l'aime ; mais, comme elle est très sérieuse avec lui, il croit ne pas plaire, et se laisse entraîner aux marques de préférence que lui donne Clara, une jeune veuve amie de Mélanie. Je crois qu'il va l'épouser ; Mélanie le voit et souffre tout ce qu'un cœur fier et rempli malgré lui d'une passion violente peut souffrir. Elle n'aurait qu'à changer un peu ses manières ; mais elle regarde comme une bassesse qui aurait des conséquences durant toute sa vie de s'écarter un instant du *naturel*.

XXXV

Sapho ne vit dans l'amour que le délire des sens ou le plaisir physique sublimé par la cristallisation. Anacréon y chercha un amusement pour les sens et pour l'esprit. Il y avait trop peu de sûreté dans l'antiquité pour qu'on eût le loisir d'avoir un amour-passion.

XXXVI

Il ne me faut que le fait précédent pour rire un peu des gens qui trouvent Homère supérieur au Tasse. L'amour-passion existait du temps d'Homère et pas très loin de la Grèce.

XXXVII

Femme tendre, qui cherchez à voir si l'homme que vous adorez vous aime d'amour-passion, étudiez

la première jeunesse de votre amant. Tout homme distingué fut d'abord, à ses premiers pas dans la vie, un enthousiaste ridicule ou un infortuné. L'homme à l'humeur gaie et douce, et au bonheur facile, ne peut aimer avec la passion qu'il faut à votre cœur.

Je n'appelle passion que celle éprouvée par de longs malheurs, et de ces malheurs que les romans se gardent bien de peindre, et d'ailleurs qu'ils *ne peuvent pas* peindre.

XXXVIII

Une résolution forte change sur-le-champ le plus extrême malheur en un état supportable. Le soir d'une bataille perdue, un homme fuit à toutes jambes sur un cheval harassé ; il entend distinctement le galop du groupe de cavaliers qui le poursuivent ; tout à coup il s'arrête, descend de cheval, renouvelle l'amorce de sa carabine et de ses pistolets, et prend la résolution de se défendre. A l'instant, au lieu de voir la mort, il voit la croix de la Légion d'honneur.

XXXIX

Fond des mœurs anglaises. Vers 1730, quand nous avions déjà Voltaire et Fontenelle, on inventa en Angleterre une machine pour séparer le grain qu'on vient de battre des petits fragments de paille ; cela s'opérait au moyen d'une roue qui donnait à l'air le mouvement nécessaire pour enlever les fragments de paille ; mais en ce pays *biblique* les paysans prétendirent qu'il était impie d'aller contre la volonté de la

divine Providence, et de produire ainsi un vent factice, au lieu de demander au ciel, par une ardente prière, le vent nécessaire pour vanner le blé, et d'attendre le moment marqué par le dieu d'Israël. Comparez cela aux paysans français[1].

XL

Nul doute que ce ne soit une folie pour un homme de s'exposer à l'amour-passion. Quelquefois cependant le remède opère avec trop d'énergie. Les jeunes Américaines des États-Unis sont tellement pénétrées et fortifiées d'idées raisonnables, que l'amour, cette fleur de la vie, y a déserté la jeunesse. On peut laisser en toute sûreté, à Boston, une jeune fille seule avec un bel étranger, et croire qu'elle ne songe qu'à la dot du futur.

XLI

En France, les hommes qui ont perdu leur femme sont tristes, les veuves, au contraire, gaies et heureuses. Il y a un proverbe parmi les femmes sur la félicité de cet état. Il n'y a donc pas d'égalité dans le contrat d'union.

1. Pour l'état actuel des mœurs anglaises, voir la *Vie de M. Beattie*, écrite par un ami intime. On sera édifié de l'humilité profonde de M. Beattie recevant dix guinées d'une vieille marquise pour calomnier Hume. L'aristocratie tremblante s'appuie sur des évêques à 200.000 livres de rente, et paye en argent ou en considération des écrivains, *prétendus libéraux*, pour dire des injures à Chénier. (*Edinburg-Review*, 1821.)

Le *cant* le plus dégoûtant pénètre partout. Tout ce qui n'est pas peinture de sentiments sauvages et énergiques en est étouffé ; impossible d'écrire une page gaie en anglais.

XLII

Les gens heureux en amour ont l'air profondément attentif, ce qui, pour un Français, veut dire profondément triste.

Dresde, 1818.

XLIII

Plus on plaît généralement, moins on plaît profondément.

XLIV

L'imitation des premiers jours de la vie fait que nous contractons les passions de nos parents, même quand ces passions empoisonnent notre vie. (Orgueil de L.)

XLV

La source la plus respectable de l'*orgueil féminin*, c'est la crainte de se dégrader aux yeux de son amant par quelque démarche précipitée ou par quelque action qui peut lui sembler peu féminine.

XLVI

Le véritable amour rend la pensée de la mort fréquente, aisée, sans terreurs, un simple objet de comparaison, le prix qu'on donnerait pour bien des choses.

XLVII

Que de fois ne me suis-je pas écrié au milieu de

mon courage : « Si quelqu'un me tirait un coup de pistolet dans la tête, je le remercierais avant que d'expirer si j'en avais le temps ! » On ne peut avoir de courage envers ce qu'on aime qu'en l'aimant moins.

S. Février, 1820.

XLVIII

« Je ne saurais aimer, me disait une jeune femme ; Mirabeau et les lettres à Sophie m'ont dégoûté des grandes âmes. Ces lettres fatales m'ont fait l'impression d'une expérience personnelle. » Cherchez ce qu'on ne voit jamais dans les romans ; que deux ans de constance avant l'intimité vous assurent du cœur de votre amant.

XLIX

Le *ridicule* effraye l'amour. Le ridicule impossible en Italie, ce qui est de bon ton à Venise est bizarre à Naples, donc rien n'est bizarre. Ensuite rien de ce qui fait plaisir n'est blâmé. Voilà qui tue l'honneur bête, et une moitié de la comédie.

L

Les enfants commandent par les larmes, et quand on ne les écoute pas, ils se font mal exprès. Les jeunes femmes se *piquent* d'amour-propre.

LI

C'est une réflexion commune, mais que sous ce prétexte l'on oublie de croire, que tous les jours les

âmes qui sentent deviennent plus rares, et les esprits cultivés plus communs.

LII

ORGUEIL FÉMININ

Bologne, 18 avril, deux heures du matin.

Je viens de voir un exemple frappant ; mais, tout calcul fait, il faudrait quinze pages pour en donner une idée juste, j'aimerais mieux, si j'en avais le courage, noter les conséquences de ce que j'ai vu à n'en pas douter. Voilà donc une conviction qu'il faut renoncer à communiquer. Il y a trop de petites circonstances. Cet orgueil est l'opposé de la vanité française. Autant que je puis m'en souvenir, le seul ouvrage où je l'aie vu esquissé, c'est la partie des Mémoires de madame Roland où elle conte les petits raisonnements qu'elle faisait étant fille.

LIII

En France, la plupart des femmes ne font aucun cas d'un jeune homme jusqu'à ce qu'elles en aient fait un fat. Ce n'est qu'alors qu'il peut flatter la vanité.

Duclos.

LIV

Modène, 1820.

Zilietti me dit à minuit, chez l'aimable Marchesina R... : « Je n'irai pas dîner avec vous demain à San-

Michelle (c'est une auberge) ; hier j'ai dit des bons mots, j'ai été plaisant en parlant à Cl***, cela pourrait me faire remarquer. »

N'allez pas croire que Zilietti soit sot ou timide. C'est un homme prudent et fort riche de cet heureux pays-ci.

LV

Ce qu'il faut admirer en Amérique, c'est le gouvernement et non la société. Ailleurs, c'est le gouvernement qui fait le mal. Ils ont changé de rôle à Boston, et le gouvernement fait l'hypocrite pour ne pas choquer la société.

LVI

Les jeunes filles d'Italie, si elles aiment, sont livrées entièrement aux inspirations de la nature. Elles ne peuvent être aidées tout au plus que par un petit nombre de maximes fort justes qu'elles ont apprises en écoutant aux portes.

Comme si le hasard avait décidé que tout ici concourrait à préserver le *naturel*, elles ne lisent pas de romans par la raison qu'il n'y en a pas. A Genève et en France, au contraire, on fait l'amour à seize ans pour faire un roman, et l'on se demande à chaque démarche et presque à chaque larme : « Ne suis-je pas bien comme Julie d'Étange ? »

LVII

Le mari d'une jeune femme qui est adorée par son amant qu'elle traite mal, et auquel elle permet à

peine de lui baiser la main, n'a tout au plus que le plaisir physique le plus grossier, là où le premier trouverait les délices et les transports du bonheur le plus vif qui existe sur cette terre.

LVIII

Les lois de l'*imagination* sont encore si peu connues, que j'admets l'aperçu suivant qui peut-être n'est qu'une erreur.

Je crois distinguer deux espèces d'imaginations :

1° L'imagination ardente, impétueuse, prime-sautière, conduisant sur-le-champ à l'action, se rongeant elle-même et languissant si l'on diffère seulement de vingt-quatre heures, comme celle de Fabio. L'impatience est son premier caractère, elle se met en colère contre ce qu'elle ne peut obtenir. Elle voit tous les objets extérieurs, mais ils ne font que l'enflammer, elle les assimile à sa propre substance, et les tourne sur-le-champ au profit de la passion.

2° L'imagination qui ne s'enflamme que peu à peu, lentement, mais qui avec le temps ne voit plus les objets extérieurs et parvient à ne plus s'occuper ni se nourrir que de sa passion. Cette dernière espèce d'imagination s'accommode fort bien de la lenteur et même de la rareté des idées. Elle est favorable à la constance. C'est celle de la plupart des pauvres jeunes filles allemandes mourant d'amour et de phtisie. Ce triste spectacle, si fréquent au delà du Rhin, ne se rencontre jamais en Italie.

LIX

Habitudes de l'imagination. Un Français est *réellement* choqué de huit changements de décorations par acte de tragédie. Le plaisir de voir Macbeth est impossible pour cet homme ; il se console en *damnant* Shakespeare.

LX

En France, la province, pour tout ce qui regarde les femmes, est à quarante ans en arrière de Paris. A C..., une femme mariée me dit qu'elle ne s'est permis de lire que certains morceaux des Mémoires de Lauzun. Cette sottise me glace, je ne trouve plus une parole à lui dire ; c'est bien là, en effet, un livre que l'on quitte.

Manque de naturel, grand défaut des femmes de province. Leurs gestes multipliés et gracieux. Celles qui jouent le premier rôle dans leur ville, pires que les autres.

LXI

Goethe, ou tout autre homme de génie allemand, estime l'argent ce qu'il vaut. Il ne faut penser qu'à sa fortune, tant qu'on n'a pas six mille francs de rente, et puis n'y plus penser. Le sot, de son côté, ne comprend pas l'avantage qu'il y a à sentir et penser comme Goethe ; toute sa vie, il ne sent que par l'argent et ne pense qu'à l'argent. C'est par le mécanisme de ce double vote que dans le monde les prosaïques semblent l'emporter sur les cœurs nobles.

LXII

En Europe, le désir est enflammé par la contrainte; en Amérique, il s'émousse par la liberté.

LXIII

Une certaine manie discutante s'est emparée de la jeunesse et l'enlève à l'amour. En examinant si Napoléon a été utile à la France, on laisse s'enfuir l'âge d'aimer; même parmi ceux qui veulent être jeunes, l'affectation de la cravate, de l'éperon, de l'air martial, l'occupation de soi, fait oublier de regarder cette jeune fille qui passe d'un air si simple et à laquelle son peu de fortune ne permet de sortir qu'une fois tous les huit jours.

LXIV

J'ai supprimé le chapitre *Prude*, et quelques autres.

Je suis heureux de trouver le passage suivant dans les mémoires d'Horace Walpole :

THE TWO ELISABETHS. Let us compare the daughters of two ferocious men, and see which was sovereign of a civilised nation, which of a barbarous one. Both were Elisabeths. The daughter of Peter (of Russia) was absolute yet spared a competitor and a rival; and thought the person of an empress had sufficient allurements for as many of her subjects as she chose to honour with the comunication. Elisabeth of England could neither forgive the claim a Mary

Stuart nor her charms, but ungenerously emprisoned her (as George did IV Napoléon), when imploring protection, and without the sanction of either despotism or law, sacrificed many to her great and little jealousy. Yet this Elisabeth, piqued herself on chastity ; and while she practised every ridiculous art of coquetery to be admired at an unseemly age, kept off lovers whom she encouraged, and neither gratified her own desires nor their ambition. Who can help prefering the honest, open-hearted barbarian empress ? (Lord Oxford's *Memoirs*).

LXV

L'extrême familiarité peut détruire la *cristallisation*. Une charmante jeune fille de seize ans devenait amoureuse d'un beau jeune homme du même âge, qui ne manquait pas chaque soir, à la tombée de la nuit [1], de passer sous ses fenêtres. La mère l'invite à passer huit jours à la campagne. Le remède était hardi, j'en conviens, mais la jeune fille avait une âme romanesque, et le beau jeune homme était un peu plat : elle le méprisa au bout de trois jours.

LXVI

Bologne, 17 avril 1817.

Ave Maria (twilight), en Italie, heure de la tendresse, des plaisirs de l'âme et de la mélancolie : sensation augmentée par le son de ces belles cloches.

1. A l'*Ave Maria*.

Heure des plaisirs, qui ne tiennent aux sens que par les souvenirs.

LXVII

Le premier amour d'un jeune homme qui entre dans le monde, est ordinairement un amour ambitieux. Il se déclare rarement pour une jeune fille douce, aimable, innocente. Comment trembler, adorer, se sentir en présence d'une divinité? Un adolescent a besoin d'aimer un être dont les qualités l'élèvent à ses propres yeux. C'est au déclin de la vie qu'on en revient tristement à aimer le simple et l'innocent, désespérant du sublime. Entre les deux se place l'amour véritable, qui ne pense à rien qu'à soi-même.

LXVIII

Les grandes âmes ne sont pas soupçonnées, elles se cachent; ordinairement il ne paraît qu'un peu d'originalité. Il y a plus de grandes âmes qu'on ne le croirait.

LXIX

Quel moment que le premier serrement de main de la femme qu'on aime! Le seul bonheur à comparer à celui-ci est le ravissant bonheur du pouvoir, celui que les ministres et rois font semblant de mépriser. Ce bonheur a aussi sa *cristallisation*, qui demande une imagination plus froide et plus raisonnable. Voyez un homme qui vient d'être nommé ministre, depuis un quart d'heure, par Napoléon.

LXX

La nature a donné la force au Nord et l'esprit au Midi, me disait le célèbre Jean de Muller à Cassel, en 1808.

LXXI

Rien de plus faux que la maxime : « Nul n'est héros pour son valet de chambre », ou plutôt rien de plus vrai dans le sens *monarchique* : héros affecté comme l'Hippolyte de *Phèdre*. Desaix, par exemple, aurait été un héros même pour son valet de chambre (je ne sais, il est vrai, s'il en avait un), et plus héros pour son valet de chambre que pour tout autre. Sans le bon ton et le degré de comédie indispensable, Turenne et Fénelon eussent été des Desaix.

LXXII

Voici un blasphème : Moi, Hollandais, j'ose dire : les Français n'ont ni le vrai plaisir de la conversation, ni le vrai plaisir du théâtre : au lieu de délassement et de laisser aller parfait, c'est un travail. Au nombre des fatigues qui ont hâté la mort de madame de Staël, j'ai ouï compter le travail de la conversation pendant son dernier hiver[1].

W.

LXXIII

Le degré de tension des nerfs de l'oreille, pour écouter chaque note, explique assez bien la partie physique du plaisir de la musique.

1. Mémoires de Marmontel, conversation de Montesquieu.

LXXIV

Ce qui avilit les femmes galantes, c'est l'idée qu'elles ont, et qu'on a, qu'elles commettent une grande faute.

LXXV

A l'armée, dans une retraite, avertissez d'un péril inutile à braver un soldat italien, il vous remercie presque et l'évite soigneusement. Indiquez le même péril par humanité à un soldat français, il croit que vous le défiez, se *pique* d'amour-propre, et court aussitôt s'y exposer. S'il l'osait, il chercherait à se moquer de vous.

Gyat, 1812.

LXXVI

Toute idée extrêmement utile, si elle ne peut être exposée qu'en des termes fort simples, sera nécessairement méprisée en France. Jamais l'*enseignement mutuel* n'eût pris, trouvé par un Français. C'est exactement le contraire en Italie.

LXXVII

Pour peu que vous ayez de passion pour une femme, ou que votre imagination ne soit pas épuisée, si elle a la maladresse de vous dire un soir, d'un air tendre et interdit: « Eh bien, oui; venez demain à midi, je ne recevrai personne », vous ne pouvez plus dormir, vous ne pouvez plus penser à rien, la ma-

tinée est un supplice; enfin l'heure sonne, et il vous semble que chaque coup d'horloge vous retentit dans le diaphragme.

LXXVIII

En amour, quand on *divise* de l'argent, on augmente l'amour; quand on en *donne*, on *tue* l'amour.

On éloigne le malheur actuel, et pour l'avenir l'odieux de la crainte de manquer, ou bien l'on fait naître la *politique* et le sentiment d'être deux, on détruit la sympathie.

LXXIX

(Messe des Tuileries, 1811.)

Les cérémonies de la cour avec les poitrines découvertes des femmes, qu'elles étalent là comme les officiers leurs uniformes, et sans que tant de charmes fassent plus de sensation, rappellent involontairement à l'esprit les scènes de l'Arétin.

On voit ce que tout le monde fait *par intérêt d'argent*, pour plaire à un homme; on voit tout un public agir à la fois sans morale et surtout sans passion. Cela joint à la présence de femmes très décolletées avec la physionomie de la méchanceté et le rire sardonique pour tout ce qui n'est pas intérêt personnel payé comptant par de bonnes jouissances, donne l'idée des scènes du Bagno, et jette bien loin toute difficulté fondée sur la vertu ou sur la satisfaction intérieure d'une âme contente d'elle-même.

J'ai vu, au milieu de tout cela, le sentiment de l'isolement disposer les cœurs tendres à l'amour.

LXXX

Si l'âme est employée à avoir de la mauvaise honte et à la surmonter, elle ne peut pas avoir du plaisir. Le plaisir est un luxe; pour en jouir, il faut que la sûreté, qui est le nécessaire, ne coure aucun risque.

LXXXI

Marque d'amour que ne savent pas feindre les femmes intéressées. Y a-t-il une véritable joie dans la réconciliation? ou songe-t-on aux avantages à en retirer?

LXXXII

Les pauvres gens qui peuplent la *Trappe* sont des malheureux qui n'ont pas eu tout à fait assez de courage pour se tuer. J'excepte toujours les chefs qui ont le plaisir d'être chefs.

LXXXIII

C'est un malheur d'avoir connu la beauté italienne: on devient insensible. Hors de l'Italie, on aime mieux la conversation des hommes.

LXXXIV

La prudence italienne tend à se conserver la vie, ce qui admet le jeu de l'imagination. (Voir une vertion de la mort du fameux acteur comique Pertica,

le 24 décembre 1821). La prudence anglaise, toute relative à amasser ou conserver assez d'argent pour couvrir la dépense, réclame au contraire une exactitude minutieuse et de tous les jours, habitude qui paralyse l'imagination. Remarquez qu'elle donne en même temps la plus grande force à l'idée du *devoir*.

LXXXV

L'immense respect pour l'argent, grand et premier défaut de l'Anglais et de l'Italien, est moins sensible en France, et tout à fait réduit à de justes bornes en Allemagne.

LXXXVI

Les femmes françaises n'ayant jamais vu le bonheur des passions *vraies*, sont peu difficiles sur le bonheur intérieur de leur ménage et le *tous les jours* de la vie.

Compiègne.

LXXXVII

« Vous me parlez d'ambition comme chasse-ennui, disait Kamensky ; tout le temps que je faisais chaque soir deux lieues au galop pour aller voir la princesse à Kolich, j'étais en société intime avec un despote que je respectais, qui avait tout mon bonheur en son pouvoir et la satisfaction de tous mes désirs possibles. »

Wilna, 1812.

LXXXVIII

La perfection dans les petits soins de savoir vivre et de toilette, une grande bonté, nul génie, de l'attention pour une centaine de petites choses chaque jour, l'incapacité de s'occuper plus de trois jours d'un même événement ; joli contraste avec la sévérité puritaine, la cruauté biblique, la probité stricte, l'amour-propre timide et souffrant, le *cant* universel ; et cependant voilà les deux premiers peuples du monde !

LXXXIX

Puisque, parmi les princesses, il y a eu une Catherine II impératrice, pourquoi, parmi les bourgeoises, n'y aurait-il pas une femme Samuel Bernard ou Lagrange ?

XC

Alviza appelle un manque de délicatesse impardonnable d'oser écrire des lettres où vous parlez d'amour à une femme que vous adorez, et qui, en vous regardant tendrement, vous jure qu'elle ne vous aimera jamais.

XCI

Il a manqué au plus grand philosophe qu'aient eu les Français de vivre dans quelque solitude des Alpes, dans quelque séjour éloigné, et de lancer de là son livre dans Paris sans y venir jamais lui-même. Voyant Helvétius si simple et si honnête homme,

jamais des gens musqués et affectés comme Suard, Marmontel, Diderot, ne purent penser que c'était là un grand philosophe. Ils furent de bonne foi en méprisant sa raison profonde ; d'abord elle était simple, péché irrémissible en France ; en second lieu, l'homme, non pas le livre, était rabaissé par une faiblesse : il attachait une importance extrême à avoir ce qu'on appelle en France de la gloire, à être à la mode parmi les contemporains comme Balzac, Voiture, Fontenelle.

Rousseau avait trop de sensibilité et trop peu de raison, Buffon trop d'hypocrisie à son jardin des plantes, Voltaire trop d'enfantillage dans la tête, pour pouvoir juger le principe d'Helvétius.

Ce philosophe commit la petite maladresse d'appeler ce principe l'*intérêt*, au lieu de lui donner le joli nom de *plaisir*[1], mais que penser du bon sens de toute une littérature qui se laisse fourvoyer par une aussi petite faute ?

Un homme d'esprit ordinaire, le prince Eugène de Savoie, par exemple, à la place de Régulus, serait resté tranquillement à Rome, où il se serait même moqué de la bêtise du sénat de Carthage ; Régulus y retourne. Le prince Eugène aurait suivi son *intérêt* exactement comme Régulus suivit le sien.

Dans presque tous les événements de la vie, une âme généreuse voit la possibilité d'une action dont l'âme commune n'a pas même l'idée. A l'instant

1. Torva lœna lupum sequitur, lupus ipse capellam ;
Florentem cytisum sequitur lasciva capella.
. . . . . Trahit sua quemque voluptas.

VIRGILE, églogue II.

même où la possibilité de cette action devient visible à l'âme généreuse, il est de *son intérêt* de la faire.

Si elle n'exécutait pas cette action qui vient de lui apparaître, elle se mépriserait soi-même ; elle serait malheureuse. On a des devoirs suivant la portée de son esprit. Le principe d'Helvétius est vrai, même dans les exaltations les plus folles de l'amour, même dans le suicide. Il est contre sa nature, il est impossible que l'homme ne fasse pas toujours, et dans quelque instant que vous vouliez le prendre, ce qui dans le moment est possible et lui fait le plus de plaisir.

XCII

Avoir de la fermeté dans le caractère, c'est avoir éprouvé l'effet des autres sur soi-même ; donc il faut les autres.

XCIII

L'AMOUR ANTIQUE

L'on n'a point imprimé de lettres d'amour posthumes des dames romaines. Pétrone a fait un livre charmant, mais n'a peint que la débauche.

Pour l'*amour* à Rome, après la Didon[1] et la seconde églogue de Virgile, nous n'avons rien de plus précis que les écrits des trois grands poètes, Ovide, Tibulle et Properce.

Or, les élégies de Parny ou la lettre d'Héloïse à

1. Voir le *regard* de Didon, dans la superbe esquisse de M. Guérin, au Luxembourg.

Abélard, de Colardeau, sont des peintures bien imparfaites et bien vagues si on les compare à quelques lettres de la Nouvelle Héloïse, à celles d'une Religieuse portugaise, de mademoiselle de Lespinasse, de la Sophie de Mirabeau, de Werther, etc., etc.

La poésie, avec ses comparaisons obligées, sa mythologie que ne croit pas le poète, sa dignité de style à la Louis XIV, et tout l'attirail de ses ornements appelés poétiques, est bien au-dessous de la prose dès qu'il s'agit de donner une idée claire et précise des mouvements du cœur ; or, dans ce genre, on n'émeut que par la clarté.

Tibulle, Ovide et Properce furent de meilleur goût que nos poètes ; ils ont peint l'amour tel qu'il put exister chez les fiers citoyens de Rome ; encore vécurent-ils sous Auguste, qui, après avoir fermé le temple de Janus, cherchait à ravaler les citoyens à l'état de sujets loyaux d'une monarchie.

Les maîtresses de ces trois grands poètes furent des femmes coquettes, infidèles et vénales ; ils ne cherchèrent auprès d'elles que des plaisirs physiques, et je croirais qu'ils n'eurent jamais l'idée des sentiments sublimes [1] qui, treize siècles plus tard, firent palpiter le sein de la tendre Héloïse.

J'emprunte le passage suivant à un littérateur distingué et qui connaît beaucoup mieux que moi les poètes latins :

« Le brillant génie d'Ovide [2], l'imagination riche

1. Tout ce qu'il y a de beau au monde étant devenu partie de la beauté de la femme que vous aimez, vous vous trouvez disposé à faire tout ce qu'il y a de beau au monde.

2. Guinguené, *Histoire littéraire de l'Italie*, vol. II, page 490.

de Properce, l'âme sensible de Tibulle, leur inspirèrent sans doute des vers de nuances différentes, mais ils aimèrent de la même manière des femmes à peu près de la même espèce. Ils désirent, ils triomphent, ils ont des rivaux heureux, ils sont jaloux, ils se brouillent et se raccommodent ; ils sont infidèles à leur tour, on leur pardonne, et ils retrouvent un bonheur qui bientôt est troublé par le retour des mêmes chances.

« Corinne est mariée. La première leçon que lui donne Ovide est pour lui apprendre par quelle adresse elle doit tromper son mari ; quels signes ils doivent se faire devant lui et devant le monde, pour s'entendre et n'être entendus que d'eux seuls. La jouissance suit de près ; bientôt des querelles, et, ce qu'on n'attendrait pas d'un homme aussi galant qu'Ovide, des injures et des coups ; puis des excuses, des larmes et le pardon. Il s'adresse quelquefois à des subalternes, à des domestiques, au portier de son amie pour qu'il lui ouvre la nuit, à une maudite vieille qui la corrompt et lui apprend à se donner à prix d'or, à un vieil eunuque qui la garde, à une jeune esclave pour qu'elle lui remette des tablettes où il demande un rendez-vous. Le rendez-vous est refusé : il maudit ses tablettes, qui ont eu un si mauvais succès. Il en obtient un plus heureux : il s'adresse à l'Aurore pour qu'elle ne vienne pas interrompre son bonheur.

« Bientôt il s'accuse de ses nombreuses infidélités, de son goût pour toutes les femmes. Un instant après, Corinne est aussi infidèle : il ne peut supporter l'idée qu'il lui a donné des leçons dont elle profite avec un

autre. Corinne à son tour est jalouse ; elle s'emporte en femme plus colère que tendre ; elle l'accuse d'aimer une jeune esclave. Il lui jure qu'il n'en est rien, et il écrit à cette esclave ; et tout ce qui avait fâché Corinne était vrai. Comment l'a-t-elle pu savoir ? Quels indices les ont trahis ? Il demande à la jeune esclave un nouveau rendez-vous. Si elle le lui refuse, il menace de tout avouer à Corinne. Il plaisante avec un ami de ses deux amours, de la peine et des plaisirs qu'ils lui donnent. Peu après c'est Corinne seule qui l'occupe. Elle est toute à lui. Il chante son triomphe comme si c'était sa première victoire. Après quelques incidents que, pour plus d'une raison, il faut laisser dans Ovide, et d'autres qu'il serait trop long de rappeler, il se trouve que le mari de Corinne est devenu trop facile. Il n'est plus jaloux ; cela déplaît à l'amant, qui le menace de quitter sa femme s'il ne reprend sa jalousie. Le mari lui obéit trop ; il fait si bien surveiller Corinne qu'Ovide ne peut plus en approcher. Il se plaint de cette surveillance qu'il a provoquée, mais il saura bien la tromper ; par malheur il n'est pas le seul à y parvenir. Les infidélités de Corinne recommencent et se multiplient ; ses intrigues deviennent si publiques, que la seule grâce qu'Ovide lui demande, c'est qu'elle prenne quelque peine pour le tromper, et qu'elle se montre un peu moins évidemment ce qu'elle est. Telles furent les mœurs d'Ovide et de sa maîtresse, tel est le caractère de leurs amours.

« Cinthie est le premier amour de Properce, et ce sera le dernier. Dès qu'il est heureux, il est jaloux. Cinthie aime trop la parure ; il lui demande de fuir

le luxe et d'aimer la simplicité. Il est livré lui-même à plus d'un genre de débauche. Cinthie l'attend ; il ne se rend qu'au matin auprès d'elle, sortant de table et pris de vin. Il la trouve endormie ; elle est longtemps sans que tout le bruit qu'il fait, sans que ses caresses mêmes la réveillent ; elle ouvre enfin les yeux et lui fait les reproches qu'il mérite. Un ami veut le détacher de Cinthie ; il fait à cet ami l'éloge de sa beauté, de ses talents. Il est menacé de la perdre : elle part avec un militaire ; elle va suivre les camps, elle s'expose à tout pour suivre son soldat. Properce ne s'emporte point, il pleure, il fait des vœux pour qu'elle soit heureuse. Il ne sortira point de la maison qu'elle a quittée ; il ira au-devant des étrangers qui l'auront vue ; il ne cessera de les interroger sur Cinthie. Elle est touchée de tant d'amour. Elle quitte le soldat et reste avec le poète. Il remercie Apollon et les muses ; il est ivre de son bonheur. Ce bonheur est bientôt troublé par de nouveaux accès de jalousie, interrompu par l'éloignement et par l'absence. Loin de Cinthie, il ne s'occupe que d'elle. Ses infidélités passées lui en font craindre de nouvelles. La mort ne l'effraye pas, il ne craint que de perdre Cinthie ; qu'il soit sûr qu'elle lui sera fidèle, il descendra sans regrets au tombeau.

« Après de nouvelles trahisons, il s'est cru délivré de son amour, mais bientôt il reprend ses fers. Il fait le portrait le plus ravissant de sa maîtresse, de sa beauté, de l'élégance de sa parure, de ses talents pour le chant, la poésie et la danse ; tout redouble et justifie son amour. Mais Cinthie, aussi perverse qu'elle est aimable, se déshonore dans toute la ville

par des aventures d'un tel éclat, que Properce ne peut plus l'aimer sans honte. Il en rougit, mais il ne peut se détacher d'elle. Il sera son amant, son époux ; jamais il n'aimera que Cinthie. Ils se quittent et se reprennent encore. Cinthie est jalouse, il la rassure. Jamais il n'aimera une autre femme. Ce n'est point en effet une seule femme qu'il aime : ce sont toutes les femmes. Il n'en possède jamais assez, il est insatiable de plaisirs. Il faut pour le rappeler à lui-même que Cinthie l'abandonne encore. Ses plaintes alors sont aussi vives que si jamais il n'eût été infidèle lui-même. Il veut fuir. Il se distrait par la débauche. Il s'était enivré comme à son ordinaire. Il feint qu'une troupe d'amours le rencontre et le ramène aux pieds de Cinthie. Leur raccommodement est suivi de nouveaux orages. Cinthie, dans un de leurs soupers, s'échauffe de vin comme lui, renverse la table, lui jette les coupes à la tête ; il trouve cela charmant. De nouvelles perfidies le forcent enfin à rompre sa chaîne ; il veut partir ; il va voyager dans la Grèce ; il fait tout le plan de son voyage, mais il renonce à ce projet, et c'est pour se voir encore l'objet de nouveaux outrages. Cinthie ne se borne plus à le trahir, elle le rend la risée de ses rivaux ; mais une maladie vient la saisir, elle meurt. Elle lui reproche ses infidélités, ses caprices, l'abandon où il l'a laissée à ses derniers moments, et jure qu'elle-même, malgré les apparences, lui fut toujours fidèle. Telles sont les mœurs et les aventures de Properce et de sa maîtresse ; telle est en abrégé l'histoire de leurs amours. Voilà la femme qu'une âme comme celle de Properce fut réduite à aimer.

« Ovide et Properce furent souvent infidèles, mais jamais inconstants. Ce sont deux libertins fixés qui portent souvent çà et là leurs hommages, mais qui reviennent toujours reprendre la même chaîne. Corinne et Cinthie ont toutes les femmes pour rivales : elles n'en ont particulièrement aucune. La muse de ces deux poètes est fidèle si leur amour ne l'est pas, et aucun autre nom que ceux de Corinne et de Cinthie ne figure dans leurs vers. Tibulle, amant et poète plus tendre, moins vif et moins emporté qu'eux dans ses goûts, n'a pas la même constance. Trois beautés sont l'une après l'autre les objets de son amour et de ses vers. Délie est la première, la plus célèbre, et aussi la plus aimée. Tibulle a perdu sa fortune, mais il lui reste la campagne et Délie ; qu'il la possède dans la paix des champs, qu'il puisse en expirant presser la main de Délie dans la sienne ; qu'elle suive en pleurant sa pompe funèbre, il ne forme point d'autres vœux. Délie est enfermée par un mari jaloux : il pénétrera dans sa prison malgré les Argus et les triples verrous. Il oubliera dans ses bras toutes ses peines. Il tombe malade, et Délie seule l'occupe : il l'engage à être toujours chaste, *à mépriser l'or*, à n'accorder qu'à lui ce qu'il a obtenu d'elle. Mais Délie ne suit point ce conseil. Il a cru pouvoir supporter son infidélité : il y succombe et demande grâce à Délie et à Vénus. Il cherche dans le vin un remède qu'il n'y trouve pas ; il ne peut ni adoucir ses regrets, ni se guérir de son amour. Il s'adresse au mari de Délie, trompé comme lui ; il lui révèle toutes les ruses dont elle se sert pour attirer et pour voir ses amants. Si ce mari ne sait pas la gar-

der, qu'il la lui confie : il saura bien les écarter et garantir de leurs pièges celle qui les outrage tous deux. Il s'apaise, il revient à elle, il se souvient de la mère de Délie, qui protégeait leurs amours ; le souvenir de cette bonne femme rouvre son cœur à des sentiments tendres, et tous les torts de Délie sont oubliés. Mais elle en a bientôt de plus graves. Elle s'est laissé corrompre par l'or et les présents, elle est à un autre, à d'autres. Tibulle rompt enfin une chaîne honteuse, et lui dit adieu pour toujours.

« Il passe sous les lois de Némésis et n'en est pas plus heureux ; elle n'aime que l'or, et se soucie peu des vers et des dons du génie. Némésis est une femme avare qui se donne au plus offrant ; il maudit son avarice, mais il l'aime et ne peut vivre s'il n'en est aimé. Il tâche de la fléchir par des images touchantes. Elle a perdu sa jeune sœur ; il ira pleurer sur son tombeau, et confier ses chagrins à cette cendre muette. Les mânes de la sœur de Némésis s'offenseront des larmes que Némésis fait répandre. Qu'elle n'aille pas mépriser leur colère. La triste image de sa sœur viendrait la nuit troubler son sommeil... Mais ces tristes souvenirs arrachent des pleurs à Némésis. Il ne veut point à ce prix acheter même le bonheur. Néèra est sa troisième maîtresse. Il a joui longtemps de son amour ; il ne demande aux dieux que de vivre et mourir avec elle ; mais elle part, elle est absente ; il ne peut s'occuper que d'elle, il ne demande qu'elle aux dieux ; il a vu en songe Apollon, qui lui a annoncé que Néèra l'abandonne. Il refuse de croire à ce songe ; il ne pourrait survivre à ce malheur, et cependant ce malheur existe.

Néèra est infidèle ; il est encore une fois abandonné. Tel fut le caractère et le sort de Tibulle, tel est le triple et assez triste roman de ses amours.

« C'est en lui surtout qu'une douce mélancolie domine, qu'elle donne même au plaisir une teinte de rêverie et de tristesse qui en fait le charme. S'il y eut un poète ancien qui mit du moral dans l'amour, ce fut Tibulle; mais ces nuances de sentiment qu'il exprime si bien *sont en lui*, il ne songe pas plus que les deux autres à les chercher ou à les faire naître chez ses maîtresses : leurs grâces, leur beauté, sont tout ce qui l'enflamme ; leurs faveurs, ce qu'il désire ou ce qu'il regrette ; leur perfidie, leur vénalité, leur abandon, ce qui le tourmente. De toutes ces femmes devenues célèbres par les vers de trois grands poètes Cinthie paraît la plus aimable. L'attrait des talents se joint en elle à tous les autres ; elle cultive le chant, la poésie ; mais, pour tous ces talents, qui étaient souvent ceux des courtisanes d'un certain ordre, elle n'en vaut pas mieux : le plaisir, l'or et le vin n'en sont pas moins ce qui la gouverne ; et Properce, qui vante une ou deux fois seulement en elle ce goût pour les arts, n'en est pas moins, dans sa passion pour elle, maîtrisé par une tout autre puissance. »

Ces grands poètes furent apparemment au nombre des âmes les plus tendres et les plus délicates de leur siècle, et voilà pourtant qui ils aimèrent et comment ils aimèrent. Ici il faut faire abstraction de toute considération littéraire. Je ne leur demande qu'un témoignage sur leur siècle ; et dans deux mille ans un roman de Ducray-Duminil sera un témoignage de nos mœurs.

XCIII *bis*

L'un de mes grands regrets, c'est de n'avoir pu voir la Venise de 1760[1]; une suite de hasards heureux avait réuni apparemment, dans ce petit espace, et les institutions politiques et les opinions les plus favorables au bonheur de l'homme. Une douce volupté donnait à tous un bonheur facile. Il n'y avait point de combat intérieur et point de crimes. La sérénité était sur tous les visages, personne ne songeait à paraître plus riche, l'hypocrisie ne menait à rien. Je me figure que ce devait être le contraire de Londres en 1822.

XCIV

Si vous remplacez le manque de sécurité personnelle par la juste crainte de manquer d'argent, vous verrez que les États-Unis d'Amérique, par rapport à la passion dont nous essayons une monographie, ressemblent beaucoup à l'antiquité.

En parlant des esquisses plus ou moins imparfaites de l'amour-passion que nous ont laissées les anciens, je vois que j'ai oublié les *Amours de Médée* dans *l'Argonautique*. Virgile les a copiées dans sa Didon. Comparez cela à l'amour tel qu'il est dans un roman moderne : le doyen de Killerine, par exemple.

XCV

Le Romain sent les beautés de la nature et des

1. Voyage du président de Brosses en Italie, voyage d'Eustace, de Sharp, de Smolett.

arts avec une force, une profondeur, une justesse étonnantes ; mais, s'il se met à vouloir raisonner sur ce qu'il sent avec tant d'énergie, c'est à faire pitié.

C'est peut-être que le sentiment lui vient de la nature, et sa logique, du gouvernement.

On voit sur-le-champ pourquoi les beaux-arts, hors de l'Italie, ne sont qu'une mauvaise plaisanterie ; on en raisonne mieux, mais le public ne sent pas.

XCVI

Londres, 20 novembre 1821.

Un homme fort raisonnable, et qui est arrivé hier de Madras, me dit en deux heures de conversation ce que je réduis aux vingt lignes suivantes :

« Ce *sombre*, qu'une cause inconnue fait peser sur le caractère anglais, pénètre si avant dans les cœurs, qu'au bout du monde, à Madras, quand un Anglais peut obtenir quelques jours de vacance, il quitte bien vite la riche et florissante Madras pour venir se dérider dans la petite ville française de Pondichéry, qui, sans richesses et presque sans commerce, fleurit sous l'administration paternelle de M. Dupuy. A Madras on boit du vin de Bourgogne à trente-six francs la bouteille ; la pauvreté des Français de Pondichéry fait que, dans les sociétés les plus distinguées, les rafraîchissements consistent en grands verres d'eau. Mais on y rit. »

Maintenant il y a plus de liberté en Angleterre qu'en Prusse. Le climat est le même que celui de Kœnigsberg, de Berlin, de Varsovie, villes qui sont

loin de marquer par leur tristesse. Les classes ouvrières y ont moins de sécurité et y boivent tout aussi peu de vin qu'en Angleterre ; elles sont beaucoup plus mal vêtues.

Les aristocraties de Venise et de Vienne ne sont pas tristes.

Je ne vois qu'une différence : dans les pays gais, on lit peu la Bible et il y a de la galanterie. Je demande pardon de revenir souvent sur une démonstration dont je doute. Je supprime vingt faits dans le sens du précédent.

XCVII

Je viens de voir, dans un beau château près de Paris, un jeune homme très joli, fort spirituel, très riche, de moins de vingt ans ; le hasard l'y a laissé presque seul, et pendant longtemps, avec une fort belle fille de dix-huit ans, pleine de talents, de l'esprit le plus distingué, fort riche aussi. Qui ne se serait attendu à une passion ? Rien moins que cela, l'affectation était si grande chez ces deux jolies créatures, que chacune n'était occupée que de soi et de l'effet qu'elle devait produire.

XCVIII

J'en conviens, dès le lendemain d'une grande action, un orgueil sauvage a fait tomber ce peuple dans toutes les fautes et les niaiseries qui se sont présentées. Voici pourtant ce qui m'empêche d'effacer les louanges que je donnais autrefois à ce représentant du Moyen Age.

La plus jolie femme de Narbonne est une jeune Espagnole à peine âgée de vingt ans, qui vit là fort retirée avec son mari, Espagnol aussi et officier en demi-solde. Cet officier fut obligé, il y a quelque temps, de donner un soufflet à un fat : le lendemain, sur le champ de bataille, le fat voit arriver la jeune Espagnole ; nouveau déluge de propos affectés : « Mais, en vérité, c'est une horreur ! comment avez-vous pu dire cela à votre femme ? madame vient pour empêcher notre combat ! » — *Je viens vous enterrer*, répond la jeune Espagnole.

Heureux le mari qui peut tout dire à sa femme. Le résultat ne démentit pas la fierté du propos. Cette action eût passé pour peu convenable en Angleterre. Donc la fausse décence diminue le peu de bonheur qui se trouve ici-bas.

XCIX

L'aimable Donézan disait hier : « Dans ma jeunesse, et jusque bien avant dans ma carrière, puisque j'avais cinquante ans en 89, les femmes portaient de la poudre dans leurs cheveux.

« Je vous avouerai qu'une femme sans poudre me fait répugnance ; la première impression est toujours d'une femme de chambre qui n'a pas eu le loisir de faire sa toilette. »

Voilà la seule raison contre Shakespeare et en faveur des unités.

Les jeunes gens ne lisant que La Harpe, le goût des grands toupets poudrés, comme ceux que portait la feue reine Marie-Antoinette, peut encore durer quelques années. Je connais aussi des gens qui mé-

prisent le Corrège et Michel-Ange, et certes, M. Donézan était homme d'infiniment d'esprit.

C

Froide, brave, calculatrice, méfiante, discutante, ayant toujours peur d'être électrisée par quelqu'un qui pourrait se moquer d'elle en secret, absolument libre d'enthousiasme, un peu jalouse des gens qui ont vu de grandes choses à la suite de Napoléon, telle était la jeunesse de ce temps-là, plus estimable qu'aimable. Elle amenait forcément le gouvernement au rabais du centre gauche. Ce caractère de la jeunesse se retrouvait jusque parmi les conscrits, dont chacun n'aspire qu'à finir son temps.

Toutes les éducations, données exprès ou par hasard, forment les hommes pour une certaine époque de la vie. L'éducation du siècle de Louis XV plaçait à vingt-cinq ans le plus beau moment de ses élèves [1].

C'est à quarante que les jeunes gens de ce temps-là seront le mieux, ils auront perdu la méfiance et la prétention, et gagné l'aisance et la gaieté.

1. M. de Francueil, quand il portait trop de poudre. (Mémoires de madame d'Épinay.)

CI

DISCUSSION ENTRE L'HOMME DE BONNE FOI ET L'HOMME D'ACADÉMIE.

« Dans cette discussion avec l'académicien, toujours l'académicien se sauvait en reprenant de petites dates et autres semblables erreurs de peu d'importance ; mais la conséquence et qualification naturelle des choses il niait toujours, ou semblait ne pas entendre : par exemple, que Néron eût été cruel empereur ou Charles II parjure. Or, comment prouver de telles choses, ou, les prouvant, ne pas arrêter la discussion générale et en perdre le fil ? »

« Telle manière de discussion ai-je toujours vue entre telles gens, dont l'un ne cherche que vérité et avancement en icelle, l'autre faveur de son maître ou parti, et gloire du bien dire. Et j'ai estimé grande duperie et perdement de temps en l'homme de bonne foi de s'arrêter à parler avec les dits académiciens. » (Œuvres badines de Guy Allard de Voiron.)

CII

Il n'y a qu'une très petite partie de l'art d'être heureux qui soit une science exacte, une sorte d'échelle sur laquelle on soit assuré de monter un échelon chaque siècle : c'est celle qui dépend du gouvernement ; (encore ceci n'est-il qu'une théorie, je vois les Vénitiens de 1770 plus heureux que les gens de Philadelphie d'aujourd'hui.)

Du reste, l'art d'être heureux est comme la poésie ; malgré le perfectionnement de toutes choses, Homère, il y a deux mille sept cents ans, avait plus de talent que lord Byron.

En lisant attentivement Plutarque, je crois m'apercevoir qu'on était plus heureux en Sicile du temps de Dion, quoiqu'on n'eût ni imprimerie ni punch à la glace, que nous ne savons l'être aujourd'hui.

J'aimerais mieux être un Arabe du cinquième siècle qu'un Français du dix-neuvième.

CIII

Ce n'est jamais cette illusion qui renaît et se détruit à chaque seconde que l'on va chercher au théâtre, mais l'occasion de prouver à son voisin, ou du moins à soi-même, si l'on a la contrariété de n'avoir point de voisin, que l'on a bien lu son La Harpe et que l'on est homme de goût. C'est un plaisir de vieux pédant que se donne la jeunesse.

CIV

Une femme appartient de droit à l'homme qui l'aime et qu'elle aime *plus que la vie*.

CV

La cristallisation ne peut pas être excitée par des hommes-copies, et les rivaux les plus dangereux sont les plus différents.

CVI

Dans une société très avancée, l'*amour-passion* est aussi naturel que l'amour physique chez les sauvages.

M.

CVII

Sans les nuances, avoir une femme qu'on adore ne serait pas un bonheur et même serait impossible.

L. 7 octobre.

CVIII

D'où vient l'intolérance des stoïciens ? De la même source que celle des dévots outrés. Ils ont de l'humeur parce qu'ils luttent contre la nature, qu'ils se privent et qu'ils souffrent. S'ils voulaient s'interroger de bonne foi sur la haine qu'ils portent à ceux qui professent une morale moins sévère, ils s'avoueraient qu'elle naît de la jalousie secrète d'un bonheur qu'ils envient et qu'ils se sont interdit, *sans croire* aux récompenses qui les dédommageraient de leurs sacrifices.

Diderot.

CIX

Les femmes qui ont habituellement de l'humeur pourraient se demander si elles suivent le système de conduite qu'elles *croient sincèrement* le chemin du bonheur. N'y a-t-il pas un peu de manque de courage accompagné d'un peu de vengeance basse au fond

du cœur d'une prude ? Voir la mauvaise humeur de madame Deshoulières dans ses derniers jours. (Notice de M. Lemontey.)

CX

Rien de plus indulgent, parce que rien n'est plus heureux, que la vertu de bonne foi ; mais mistress Hutchinson elle-même manque d'indulgence.

CXI

Immédiatement après ce bonheur vient celui d'une femme jeune, jolie, facile, qui ne se fait point de reproches. A Messine on disait du mal de la contessina Vicenzella : « Que voulez-vous ? disait-elle, je suis jeune, libre, riche, et peut-être pas laide. J'en souhaite autant à toutes les femmes de Messine. » Cette femme charmante, et qui ne voulut jamais avoir pour moi que de l'amitié, est celle qui m'a fait connaître les douces poésies de l'abbé Melli, en dialecte silicien ; poésies délicieuses, quoique gâtées encore par la mythologie.

DELFANTE.

CXII

Le public de Paris a une capacité d'attention, c'est trois jours ; après quoi, présentez-lui la mort de Napoléon ou la condamnation de M. Béranger à deux mois de prison, absolument la même sensation ou le même manque de tact à qui en reparle le quatrième jour. Toute grande capitale doit-elle être ainsi, ou cela tient-il à la bonté et à la légèreté parisienne ?

Grâce à l'orgueil aristocratique et à la timidité souffrante, Londres n'est qu'une nombreuse collection d'ermites : ce n'est pas une capitale. Vienne n'est qu'une oligarchie de deux cents familles environnées de cent cinquante mille artisans ou domestiques qui les servent : ce n'est pas là non plus une capitale. Naples et Paris, les deux seules capitales. (Extrait des *Voyages de Birkbeck*, page 371.)

CXIII

S'il était une époque où, d'après les théories vulgaires, appelées raisonnables par les hommes communs, la prison pût être supportable, ce serait celle où, après une détention de plusieurs années, un pauvre prisonnier n'est plus séparé que par un mois ou deux du moment qui doit le mettre en liberté. Mais la *cristallisation* eu ordonne autrement. Le dernier mois est plus pénible que les trois dernières années. M. d'Hotelans a vu à la maison d'arrêt de Melun plusieurs prisonniers détenus depuis longtemps, parvenus à quelques mois du jour qui devait les rendre à la liberté, *mourir* d'impatience.

CXIV

Je ne puis résister au plaisir de transcrire une lettre écrite en mauvais anglais par une jeune Allemande. Il est donc prouvé qu'il y a des amours constantes, et tous les hommes de génie ne sont pas des Mirabeau. Klopstock, le grand poète, passe à Hambourg pour avoir été un homme aimable ; voici ce que sa jeune femme écrivait à une amie intime :

« After having seen him two hours, I was obliged to pass the evening in a company, which never had been so wearisome to me. I could not speak, I could not play ; I thought I saw nothing but Klopstock ; I saw him the next day, and the following and we were very seriously friends. But the fourth day he departed. It was an strong hour the hour of his departure ! He wrote soon after and from that time our correspondence began to be a very diligent one. I sincerely believed my love to be friendship. I spoke with my friends of nothing but Klopstock, and showed his letters. They raillied at me and said I was in love. I raillied then again, and said that they must have a very friendshipless heart, if they had no idea of friendship to a man as well as to a woman. Thus it continued eight months, in which time my friends found as much love in Klopstock's letters as in me. I perceived il likewise, but I would not believe it. At the last Klopstock said plainly that he loved ; and I startled as for a wrong thing ; I answered that it was no love, but friendship, as it was what I felt for him ; we had not seen one another enough to love (as if love must have more time than friendship). This was sincerely my meaning, and I had this meaning till Klopstock came again to Hamburg. This he did a year after we had seen one another the first time. We saw, we were friends, we loved ; an da short time after, I could even tell Klopstock that I loved. But we were obliged to part again, and wait two years for our wedding. My mother would not let marry me a stranger. I could marry then without her consentment, as by the death ot my

father my fortune depended not on her ; but this was a horrible idea for me ; and thank heaven that I have prevailed by prayers ! At this time knowing Klopstock, she loves him as her lifely son, and thanks god that she has not persisted. We married and I ame the happiest wife im the world. In some few months it will be four years that I am so happy... » (*Correspondence of Richardson*, vol. III, page 147.)

CXV

Il n'y a d'unions à jamais légitimes que celles qui sont commandées par une vraie passion.

M.

CXVI

Pour être heureuse avec la facilité des mœurs, il faut une simplicité de caractère qu'on trouve en Allemagne, en Italie, mais jamais en France.

La duchesse de C.

CXVII

Par orgueil, les Turcs privent leurs femmes de tout ce qui peut donner un aliment à la cristallisation. Je vis depuis trois mois chez un peuple où, par orgueil, les gens titrés en seront bientôt là.

Les hommes appellent *pudeur* les exigences d'un orgueil rendu fou par l'aristocratie. Comment oser manquer à la pudeur ? Aussi, comme à Athènes, les gens d'esprit ont une tendance marquée à se réfugier auprès des courtisanes, c'est-à-dire auprès de

ces femmes qu'une faute éclatante a mises à l'abri des affectations de la *pudeur*. (*Vie de Fox*.)

CXVIII

Dans le cas d'amour empêché par victoire trop prompte, j'ai vu la cristallisation chez les caractères tendres chercher à se former après. Elle dit en riant : « Non, je ne t'aime pas. »

CXIX

L'éducation actuelle des femmes, ce mélange bizarre de pratiques pieuses et de chansons fort vives (*di piacer mi balza il cor* de la *Gazza ladra*), est la chose du monde la mieux calculée pour éloigner le bonheur. Cette éducation fait les têtes les plus inconséquentes. Madame de R..., qui craignait la mort, vient de mourir parce qu'elle trouvait drôle de jeter les médecines par la fenêtre. Ces pauvres petites femmes prennent l'inconséquence pour de la gaieté, parce que la gaieté est souvent inconséquente en apparence. C'est comme l'Allemand qui se fait vif en se jetant par la fenêtre.

CXX

La vulgarité, éteignant l'imagination, produit sur-le-champ pour moi l'ennui mortel : la charmante comtesse K... me montrant ce soir les lettres de ses amants, que je trouve grossières.

Forli, 17 mars. Henri.

L'imagination n'était pas éteinte; elle était seulement fourvoyée, et, par répugnance, cessait bien vite de se figurer la grossièreté de ces plats amants.

CXXI

RÊVERIE MÉTAPHYSIQUE

Belgirate, 26 octobre 1816.

Pour peu qu'une véritable passion rencontre de contrariétés, elle produit vraisemblablement plus de malheur que de bonheur; cette idée peut n'être pas vraie pour une âme tendre, mais elle est d'une évidence parfaite pour la majeure partie des hommes, et en particulier pour les froids philosophes qui, en fait de passions, ne vivent presque que de curiosité et d'amour-propre.

Ce qui précède, je le disais hier soir à la contessina Fulvia, en nous promenant sur la terrasse de l'Isola-Bella, à l'orient, près du grand pin. Elle me répondit : « Le malheur produit une beaucoup plus forte impression sur l'existence humaine que le plaisir.

« La première vertu de tout ce qui prétend à nous donner du plaisir, c'est de frapper fort.

« Ne pourrait-on pas dire que, la vie elle-même n'étant faite que de sensations, le goût universel de tous les êtres qui ont vie est d'être avertis qu'ils vivent par les sensations les plus fortes possibles? Les gens du Nord ont peu de vie; voyez la lenteur de leurs mouvements. Le *dolce far niente* des Italiens,

c'est le plaisir de jouir des émotions de son âme mollement étendu sur un divan, plaisir impossible si l'on court toute la journée à cheval ou dans un droski, comme l'Anglais ou le Russe. Ces gens mourraient d'ennui sur un divan. Il n'y a rien à regarder dans leurs âmes.

« L'amour donne les sensations les plus fortes possibles; la preuve en est que, dans ces moments d'*inflammation*, comme diraient les physiologistes, le cœur forme ces *alliances de sensations* qui semblent si absurdes aux philosophes Helvétius, Buffon et autres. Luizina, l'autre jour, s'est laissée tomber dans le lac, comme vous savez; c'est qu'elle suivait des yeux une feuille de laurier détachée de quelque arbre de l'Isola-Madre (îles Borromées). La pauvre femme m'a avoué qu'un jour son amant, en lui parlant, effeuillait une branche de laurier dans le lac, et lui disait : « Vos cruautés et les calomnies de votre « amie m'empêchent de profiter de la vie et d'ac- « quérir quelque gloire. »

« Une âme qui, par l'effet de quelque grande passion, ambition, jeu, amour, jalousie, guerre, etc., a connu les moments d'angoisse et d'extrême malheur, par une bizarrerie bien incompréhensible, *méprise* le bonheur d'une vie tranquille et où tout semble fait à souhait : un joli château dans une position pittoresque, beaucoup d'aisance, une bonne femme, trois jolis enfants, des amis aimables et en quantité, ce n'est là qu'une faible esquisse de tout ce que possède notre hôte, le général C..., et cependant vous savez qu'il a dit être tenté d'aller à Naples prendre le commandement d'une guérilla. Une âme

faite pour les passions sent d'abord que cette vie heureuse l'*ennuie*, et peut-être aussi qu'elle ne lui donne que des idées communes. « Je voudrais, vous disait « C..., n'avoir jamais connu la fièvre des grandes « passions, et pouvoir me payer de l'apparent bon- « heur sur lequel on me fait tous les jours de si sots « compliments, auxquels, pour comble d'horreur, « je suis forcé de répondre avec grâce. » — Moi, philosophe j'ajoute : « Voulez-vous une millième « preuve que nous ne sommes pas faits par un être « bon ? c'est que le *plaisir* ne produit pas peut-être « la moitié autant d'impression sur notre être que la « *douleur*[1]... » La contessina m'a interrompu : « Il « y a peu de peines morales dans la vie qui ne soient « rendues chères par l'*émotion* qu'elles excitent ; s'il « y a un grain de générosité dans l'âme, ce plaisir « se centuple. L'homme condamné à mort en 1815, « et sauvé par hasard (M. de Lavalette, par exem- « ple), s'il marchait au supplice avec courage, doit « se rappeler ce moment dix fois par mois ; le lâche « qui mourait en pleurant et jetant les hauts cris « (le douanier Morris, jeté dans le lac, *Rob Roy*, III, « 120), s'il est aussi sauvé par le hasard, ne peut « tout au plus se souvenir avec plaisir de cet instant « qu'à cause de la circonstance qu'*il a été sauvé*, et « non pour les trésors de générosité qu'il a décou- « verts en lui-même, et qui ôtent à l'avenir toutes ses « craintes. »

Moi. — « L'amour, même malheureux, donne à

1. Voir l'analyse du *principe ascétique*, Bentham, *Traité de législation*, tome I.
On fait plaisir à un être *bon* en se faisant souffrir.

une âme tendre, pour qui la *chose imaginée est la chose existante*, des trésors de jouissances de cette espèce ; il y a des visions sublimes de bonheur et de beauté chez soi et chez ce qu'on aime. Que de fois Salviati n'a-t-il pas entendu Léonore lui dire, comme mademoiselle Mars dans les *Fausses Confidences*, avec son sourire enchanteur : « Eh bien ! oui, je vous aime ! » Or, voilà de ces illusions qu'un esprit sage n'a jamais.

Fulvia, *levant les yeux au ciel.* — « Oui, pour vous et pour moi, l'amour même malheureux, pourvu que notre admiration pour l'objet aimé soit infinie, est le premier des bonheurs. »

(Fulvia a vingt-trois ans ; c'est la beauté la plus célèbre de***; ses yeux étaient divins en parlant ainsi et se levant vers ce beau ciel des îles Borromées, à minuit ; les astres semblaient lui répondre. J'ai baissé les yeux, et n'ai plus trouvé de raisons philosophiques pour la combattre. Elle a continué.) Et tout ce que le monde appelle le bonheur ne vaut pas ses peines. Je crois que le mépris seul peut guérir de cette passion ; non pas un mépris trop fort, ce serait un supplice, mais, par exemple, pour vous autres hommes, voir l'objet que vous adorez aimer un homme grossier et prosaïque, ou vous sacrifier aux jouissances du luxe aimable et délicat qu'elle trouve chez son amie.

CXXII

Vouloir, c'est avoir le courage de s'exposer à un inconvénient ; s'exposer ainsi, c'est tenter le hasard, c'est jouer. Il y a des militaires qui ne peuvent vivre

sans ce jeu : c'est ce qui les rend insupportables dans la vie de famille.

CXXIII

Le général Teulié me disait ce soir qu'il avait découvert que ce qui le rendait d'une sécheresse et d'une stérilité si abominable quand il y avait dans le salon des femmes affectées, c'est qu'il avait ensuite une honte amère d'avoir exposé ses sentiments avec feu devant de tels êtres. (Et quand il ne parlait pas avec son âme, fût-ce de Polichinelle, il n'avait rien à dire. Je voyais de reste qu'il ne savait sur rien la phrase convenue et de bon ton. Il était par là réellement ridicule et baroque aux yeux des femmes affectées. Le ciel ne l'avait pas fait pour être élégant.)

CXXIV

A la cour, l'i****** est de mauvais ton, parce qu'il est censé qu'elle est contre l'intérêt des princes : l'i***** est aussi de mauvais ton en présence des jeunes filles, cela les empêcherait de trouver un mari. Il faut convenir que s* D*** e*****, il doit lui être agréable d'être honoré pour de tels motifs.

CXXV

Dans l'âme d'un grand peintre ou d'un grand poète, l'amour est divin comme centuplant le domaine et les plaisirs de l'art, dont les beautés donnent à son âme le pain quotidien. Que de grands artistes qui ne se doutent ni de leur âme ni de leur génie! Souvent

ils se croient un médiocre talent pour la chose qu'ils adorent, parce qu'ils ne sont pas d'accord avec les eunuques du sérail, les La Harpe, etc. : pour ces gens-là, même l'amour malheureux est bonheur.

CXXVI

L'image du premier amour est la plus généralement touchante; pourquoi? C'est qu'il est presque le même dans tous les rangs, dans tous les pays, dans tous les caractères. Donc ce premier amour n'est pas le plus passionné.

CXXVII

La raison! la raison! Voilà ce qu'on crie toujours à un pauvre amant. En 1760, dans le moment le plus animé, de la guerre de sept ans, Grimm écrivait : « .... Il n'est point douteux que le roi de Prusse n'eût prévenu cette guerre avant qu'elle éclatât, en cédant la Silésie. En cela il eût fait une action très sage. Combien de maux il aurait prévenus! Que peut avoir de commun la possession d'une province avec le bonheur d'un roi? et le grand électeur n'était-il pas un prince très heureux et très respecté sans posséder la Silésie? Voilà comment un roi aurait pu se conduire en suivant les préceptes de la plus saine raison, et je ne sais comment il serait arrivé que ce roi eût été l'objet des mépris de toute la terre, tandis que Frédéric, sacrifiant tout au *besoin* de conserver la Silésie, s'est couvert d'une gloire immortelle.

« Le fils de Cromwell a sans doute fait l'action la

plus sage qu'un homme puisse faire : il a préféré l'obscurité et le repos à l'embarras et au danger de gouverner un peuple sombre, fougueux et fier. Ce sage a été méprisé de son vivant et par la postérité, et son père est resté un grand homme au jugement des nations.

« La *Belle Pénitente* est un sujet sublime du théâtre espagnol[1], gâté en anglais et en français par Otway et Colardeau. Caliste a été violée par un homme qu'elle adore, que les fougues d'orgueil de son caractère rendent odieux, mais que ses talents, son esprit, les grâces de sa figure, tout enfin concourt à rendre séduisant. Lothario eût été trop aimable s'il eût su modérer de coupables transports ; du reste, une haine héréditaire et atroce divise sa famille et celle de la femme qu'il aime. Ces familles sont à la tête des deux factions qui partagent une ville d'Espagne durant les horreurs du Moyen Age. Sciolto, le père de Caliste, est le chef de l'autre faction qui, dans ce moment, a le dessus; il sait que Lothario a eu l'insolence de vouloir séduire sa fille. La faible Caliste succombe sous les tourments de sa honte et de sa passion. Son père est parvenu à faire donner à son ennemi le commandement d'une armée navale, qui part pour une expédition lointaine et dangereuse, où probablement Lothario trouvera la mort. Dans la tragédie de Colardeau, il vient donner cette nouvelle à sa fille. A ces mots, la passion de Caliste s'échappe :

« O dieux!
« Il part!... vous l'ordonnez!... il a pu s'y résoudre ?

1. Voir les romances espagnoles et danoises du treizième siècle ; elles paraîtraient plates ou grossières au goût français

« Jugez du danger de cette situation; un mot de plus, et Sciolto va être éclairé sur la passion de sa fille pour Lothario. Ce père confondu s'écrie :

« Qu'entends-je? me trompé-je? où s'égarent tes vœux?

« A cela Caliste, revenue à elle-même, répond :

« Ce n'est pas son exil, c'est sa mort que je veux ;
« Qu'il périsse !

« Par ces mots, Caliste étouffe les soupçons naissants de son père, et c'est cependant sans artifice, car le sentiment qu'elle exprime est vrai. L'existence d'un homme qu'elle aime et qui a pu l'outrager doit empoisonner sa vie, fût-il au bout du monde; sa mort seule pourrait lui rendre le repos, s'il en était pour les amants infortunés... Bientôt après Lothario est tué, et Caliste a le bonheur de mourir.

« Voilà bien des pleurs et bien des cris pour peu de chose, ont dit les gens froids qui se décorent du nom de philosophes ! Un homme hardi et violent abuse de la faiblesse qu'une femme a pour lui : il n'y a pas là de quoi se désoler, ou du moins il n'y a pas de quoi nous intéresser aux chagrins de Caliste. Elle n'a qu'à se consoler d'avoir couché avec son amant, et ce ne sera pas la première femme de mérite qui aura pris son parti sur ce malheur-là[1]. »

Richard Cromwell, le roi de Prusse, Caliste, avec les âmes que le ciel leur avait données, ne pouvaient trouver la tranquillité et le bonheur qu'en agissant ainsi. La conduite de ces deux derniers est éminemment déraisonnable, et cependant ce sont les seuls qu'on estime.

Sagan, 1813.

1. Grimm, tome III, page 107.

CXXVIII

La constance après le bonheur ne peut se prédire que d'après celle que, malgré les doutes cruels, la jalousie et les ridicules, on a eue avant l'intimité.

CXXIX

Chez une femme au désespoir de la mort de son amant qui vient d'être tué à l'armée, et qui songe évidemment à le suivre, il faut d'abord examiner si ce parti n'est pas convenable; et, dans le cas de la négative, attaquer, par cette habitude si ancienne chez l'être humain, l'*amour de sa conservation*. Si cette femme a un ennemi, on peut lui persuader que cet ennemi a obtenu une lettre de cachet pour la mettre en prison. Si cette menace n'augmente pas son amour pour la mort, elle peut songer à se cacher pour éviter la prison. Elle se cachera trois semaines, fuyant de retraite en retraite; elle sera arrêtée et au bout de trois jours se sauvera. Alors, sous un nom supposé, on lui ménagera un asile dans une ville fort éloignée, et la plus différente possible de celle où elle était au désespoir. Mais qui veut se dévouer à consoler un être aussi malheureux et aussi nul pour l'amitié ?

Varsovie, 1808.

CXXX

Les savants d'académie voient les mœurs d'un peuple dans sa langue : l'Italie est le pays du monde

où l'on prononce le moins le mot d'*amour*, toujours amicizia et avvicinar (*amicizia* pour amour et *avvicinar* pour faire la cour avec succès).

CXXXI

Le dictionnaire de la musique n'est pas fait, n'est pas même commencé; ce n'est que par hasard que l'on trouve les phrases qui disent : *je suis en colère*, ou *je vous aime*, et leurs nuances. Le *maestro* ne trouve ces phrases que lorsqu'elles lui sont dictées par la présence de la passion dans son cœur ou par son souvenir. Les gens qui passent le feu de la jeunesse à étudier au lieu de sentir, ne peuvent donc pas être artistes : rien de plus simple que ce mécanisme.

CXXXII

L'empire des femmes est beaucoup trop grand en France, l'empire de la femme beaucoup trop restreint.

CXXXIII

La plus grande flatterie que l'imagination la plus exaltée saurait inventer pour l'adresser à la génération qui s'élève parmi nous, pour prendre possession de la vie, de l'opinion et du pouvoir, se trouve une vérité plus claire que le jour. Elle n'a rien à *continuer*, cette génération, elle a tout à *créer*. Le grand mérite de Napoléon est d'*avoir fait maison nette*.

CXXXIV

Je voudrais pouvoir dire quelque chose sur la *consolation*. On n'essaye pas assez de consoler.

Le principe général, c'est qu'il faut tâcher de former une *cristallisation* la plus étrangère possible au motif qui a jeté dans la douleur.

Il faut avoir le courage de se livrer à un peu d'anatomie pour découvrir un principe inconnu.

Si l'on veut consulter le chapitre II de l'ouvrage de M. Villermé sur les prisons (Paris, 1820), l'on verra que les prisonniers *si maritano fra di loro* (c'est le mot du langage des prisons). Les femmes *si maritano anche fra di loro*, et il y a en général beaucoup de fidélité dans ces unions, ce qui ne s'observe pas chez les hommes, et qui est un effet du principe de la pudeur.

« A Saint-Lazare, dit M. Villermé, page 96, à Saint-Lazare, en octobre 1818, une femme s'est donné plusieurs coups de couteau parce qu'elle s'est vu préférer une arrivante.

« C'est ordinairement la plus jeune qui est la plus attachée à l'autre. »

CXXXV

Vivacità, leggerezza, soggettissima a prendere puntiglio, occupazione di ogni momento delle apparenze della propria esistenza agli occhi altrui : Ecco i tre gran caratteri di questa pianta che risveglia Europa nell 1808.

Parmi les Italiens, les bons sont ceux qui ont en-

core un peu de sauvagerie et de propension au sang : les Romagnols, les Calabrois, et, parmi les plus civilisés, les Bressans, les Piémontais, les Corses.

Le bourgeois de Florence est plus mouton que celui de Paris.

L'espionnage de Léopold l'a avili à jamais. Voir la lettre de M. Courier sur le bibliothécaire Furia et le chambellan Puccini.

CXXXVI

Je ris de voir des gens de bonne foi ne pouvoir jamais être d'accord, se dire naturellement de grosses injures et en penser davantage. Vivre, c'est sentir la vie ; c'est avoir des sensations fortes. Comme pour chaque individu le taux de cette force change, ce qui est pénible pour un homme comme trop fort est précisément ce qu'il faut à un autre pour que l'intérêt commence. Par exemple, la sensation d'être épargné par le canon quand on est au feu, la sensation de s'enfoncer en Russie à la suite de ces Parthes, de même la tragédie de Shakespeare et la tragédie de Racine, etc., etc.

Orcha, 13 août 1812.

CXXXVII

D'abord le plaisir ne produit pas la moitié autant d'impression que la douleur, ensuite, outre ce désavantage dans la quantité d'émotion, la *sympathie* est au moins la moitié moins excitée par la peinture du bonheur que par celle de l'infortune. Donc les poètes

ne sauraient peindre le malheur avec trop de force; ils n'ont qu'un écueil à redouter, ce sont les objets qui inspirent le *dégoût*. Encore ici, le *taux* de cette sensation dépend-il de la monarchie ou de la république. Un Louis XIV centuple le nombre des objets répugnants. (Poésies de Crabbe.)

Par le seul fait de l'existence de la monarchie à la Louis XIV environnée de sa noblesse, tout ce qui est simple dans les arts devient grossier. Le noble personnage devant qui on l'expose se trouve insulté; ce sentiment est sincère, et partant respectable.

Voyez le parti que le tendre Racine a tiré de l'amitié héroïque, et si consacrée dans l'antiquité, d'Oreste et de Pylade. Oreste tutoie Pylade, et Pylade lui répond *Seigneur*. Et l'on veut que Racine soit pour nous l'auteur le plus touchant! Si l'on ne se rend pas à un tel exemple, il faut parler d'autre chose.

CXXXVIII

Dès qu'on peut espérer de se venger, on recommence de haïr. Je n'eus l'idée de me sauver et de manquer à la foi que j'avais jurée à mon ami que les dernières semaines de ma prison. (Deux confidences faites ce soir devant moi par un assassin de bonne compagnie qui nous fait toute son histoire.)

Faenza, 1817.

CXXXIX

Toute l'Europe, en se cotisant, ne pourrait faire un seul de nos bons volumes français : les *Lettres persanes*, par exemple.

CXL

J'appelle *plaisir* toute perception que l'âme aime mieux éprouver que ne pas éprouver[1].

J'appelle *peine* toute perception que l'âme aime mieux ne pas éprouver qu'éprouver.

Désiré-je m'endormir plutôt que de sentir ce que j'éprouve, nul doute, c'est une *peine*. Donc les désirs d'amour ne sont pas des peines, car l'amant quitte, pour rêver à son aise, les sociétés les plus agréables.

Par la durée, les plaisirs du corps sont diminués et les peines augmentées.

Pour les plaisirs de l'âme, ils sont augmentés ou diminués par la durée, suivant les passions : par exemple, après six mois passés à étudier l'astronomie, on aime davantage l'astronomie; après un an d'avarice, on aime mieux l'argent.

Les peines de l'âme sont diminuées par la durée ; « que de veuves véritablement fâchées se consolent par le temps! » Milady Waldegrave d'Horace Walpole.

Soit un homme dans un état d'indifférence, il lui arrive un plaisir.

Soit un autre homme dans un état de vive douleur, cette douleur cesse subitement. Le plaisir qu'il ressent est-il de même nature que celui du premier homme? M. Verri dit que *oui*, et il me semble que *non*.

Tous les plaisirs ne viennent pas de la cessation de la douleur.

1. Maupertuis.

Un homme avait depuis longtemps six mille livres de rente, il gagne cinq cent mille francs à la loterie. Cet homme s'était déshabitué de désirer les choses que l'on ne peut obtenir que par une grande fortune. (Je dirai, en passant, qu'un des inconvénients de Paris, c'est la facilité de perdre cette habitude.)

On invente la machine à tailler les plumes ; je l'ai achetée ce matin, et c'est un grand plaisir pour moi, qui m'impatiente à tailler les plumes ; mais certainement je n'étais pas malheureux hier de ne pas connaître cette machine. Pétrarque était-il malheureux de ne pas prendre de café ?

Il est inutile de définir le bonheur, tout le monde le connaît : par exemple, la première perdrix que l'on tue au vol à douze ans ; la première bataille d'où l'on sort sain et sauf à dix-sept.

Le plaisir qui n'est que la cessation d'une peine passe bien vite, et au bout de quelques années le souvenir n'en est pas même agréable. Un de mes amis fut blessé au côté par un éclat d'obus, à la bataille de la Moskowa, quelques jours après il fut menacé de la gangrène, au bout de quelques heures on put réunir M. Béclar, M. Larrey et quelques chirurgiens estimés : on fit une consultation dont le résultat fut d'annoncer à mon ami qu'il n'avait pas la gangrène. A ce moment je vis son bonheur, il fut grand, cependant il n'était pas pur. Son âme, en secret, ne croyait pas en être tout à fait quitte, il refaisait le travail des chirurgiens, il examinait s'il pouvait entièrement s'en rapporter à eux. Il entrevoyait encore un peu la possibilité de la gangrène. Aujourd'hui, au bout de huit ans, quand on lui parle de cette consultation, il

éprouve un sentiment de peine : il a la vue imprévue d'un des malheurs de la vie.

Le plaisir causé par la cessation de la douleur consiste :

1° à remporter la victoire contre toutes les objections qu'on se fait successivement ;

2° A revoir tous les avantages dont on allait être privé.

Le plaisir causé par le gain de cinq cent mille francs consiste à prévoir tous les plaisirs nouveaux et extraordinaires qu'on va se donner.

Il y a une exception singulière : il faut voir si cet homme a trop ou trop peu d'habitude de désirer une grande fortune, S'il a trop peu de cette habitude, s'il a la tête étroite, le sentiment d'embarras durera deux ou trois jours.

S'il a l'habitude de désirer souvent une grande fortune, il aura usé d'avance la jouissance par se la trop figurer.

Ce malheur n'arrive pas dans l'amour-passion.

Une âme enflammée ne se figure pas la dernière des faveurs, mais la plus prochaine. Par exemple, d'une maîtresse qui vous traite avec sévérité, l'on se figure un serrement de main. L'imagination ne va pas naturellement au delà ; si on la violente, après un moment, elle s'éloigne par la crainte de profaner ce qu'elle adore.

Lorsque le plaisir a entièrement parcouru sa carrière, il est clair que nous retombons dans l'indifférence ; mais cette indifférence n'est pas la même que celle d'auparavant. Ce second état diffère du premier en ce que nous ne serions plus capables de goûter,

avec autant de délices, le plaisir que nous venons d'avoir.

Les organes qui servent à le cueillir sont fatigués, et l'imagination n'a plus autant de propension à présenter les images qui seraient agréables aux désirs qui se trouvent satisfaits.

Mais, si au milieu du plaisir on vient nous en arracher, il y a production de douleur.

CXLI

La disposition à l'amour physique, et même au plaisir physique, n'est point la même chez les deux sexes. Au contraire des hommes, presque toutes les femmes sont au moins susceptibles d'un genre d'amour. Depuis le premier roman qu'une femme a ouvert en cachette à quinze ans, elle attend en secret la venue de l'amour-passion. Elle voit dans une grande passion la preuve de son mérite. Cette attente redouble vers vingt ans, lorsqu'elle est revenue des premières étourderies de la vie, tandis qu'à peine arrivés à trente, les hommes croient l'amour impossible ou ridicule.

CXLII

Dès l'âge de six ans nous nous accoutumons à chercher le bonheur par la même route que nos parents. L'orgueil de la mère de la contessina Nella a commencé le malheur de cette aimable femme, et elle le rend sans ressource par le même orgueil fou.

Venise 1819.

CXLIII

DU GENRE ROMANTIQUE

L'on écrit de Paris qu'on y a vu (exposition de 1822) un millier de tableaux représentant des sujets de l'Écriture sainte, peints par des peintres qui n'y croient pas beaucoup, admirés et jugés par des gens qui n'y croient pas, et enfin payés par des gens qui n'y croient pas.

On cherche après cela le pourquoi de la décadence de l'art.

Ne croyant pas en ce qu'il dit, l'artiste craint toujours de paraître exagéré et ridicule. Comment arriverait-il au *grandiose ?* rien ne l'y porte. (*Lettera di Roma*, giugno 1822.)

CXLIV

L'un des plus grands poètes, selon moi, qui aient paru dans ces derniers temps, c'est Robert Burns, paysan écossais mort de misère. Il avait soixante-dix louis d'appointements comme douanier, pour lui, sa femme et quatre enfants. Il faut convenir que le tyran Napoléon était plus généreux envers son ennemi Chénier, par exemple. Burns n'avait rien de la pruderie anglaise. C'est un génie romain, sans chevalerie ni honneur. Je n'ai pas assez de place pour conter ses amours avec Mary Campbell et leur triste catastrophe. Seulement je remarque qu'Édimbourg est à la même latitude que Moscou, ce qui pourrait déranger un peu mon système des climats.

« One of Burn's remarks, when he first came to Edinburgh, was that between the men of rustic life and the polite world he observed little difference, that in the former, though unpolished by fashion and unenlightened by science, he had found much observation and much intelligence; but a refined and accomplished woman was a being almost new to him, and of which he had formed but a very inadequate idea. » (Londres, 1er novembre 1821, tome V, page 69.)

CXLV

L'amour est la seule passion qui se paye d'une monnaie qu'elle fabrique elle-même.

CXLVI

Les compliments qu'on adresse aux petites filles de trois ans forment précisément la meilleure éducation possible pour leur enseigner la vanité la plus pernicieuse. Être jolie est la première vertu, le plus grand avantage au monde. Avoir une jolie robe, c'est être jolie.

Ces sots compliments ne sont usités que dans la bourgeoisie; ils sont heureusement de mauvais ton, comme trop aisés à faire, chez les gens à carrosse.

CXLVII

Lorette, 11 septembre 1811.

Je viens de voir un très beau bataillon de gens de

ce pays; c'est le reste de quatre mille hommes qui étaient allés à Vienne en 1809. J'ai passé dans les rangs avec le colonel, et fait faire leur histoire à plusieurs soldats. C'est la vertu des républiques du Moyen Age, plus ou moins abâtardie par les Espagnols[1], le P....[2], et deux siècles des gouvernements lâches et cruels qui ont tour à tour gâté ce pays-ci.

Le brillant *honneur* chevaleresque, sublime et sans raison, est une plante exotique importée seulement depuis un petit nombre d'années.

On n'en trouve pas trace en 1740. Voir de Brosses. Les officiers de Montenotte et de Rivoli avaient trop d'occasions de montrer la vraie vertu à leurs voisins pour chercher à *imiter* un honneur peu connu sous les chaumières que le soldat de 1796 venait de quitter, et qui leur eût semblé baroque.

Il n'y avait, en 1796, ni Légion d'honneur, ni enthousiasme pour un homme, mais beaucoup de simplicité et de vertu à la Desaix. L'*honneur* a donc été importé en Italie par des gens trop raisonnables et trop vertueux pour être bien brillants. On sent qu'il y a loin des soldats de 96 gagnant vingt batailles en un an, et n'ayant souvent ni souliers ni habits, aux brillants régiments de Fontenoy, disant poliment aux

1. Vers 1580, les Espagnols, hors de chez eux, n'étaient que des agents énergiques de despotisme, ou des joueurs de guitare sous les fenêtres des belles Italiennes. Les Espagnols passaient alors en Italie comme aujourd'hui l'on vient à Paris; du reste, ils ne mettaient leur orgueil qu'à faire triompher le roi, *leur maître*. Ils ont perdu l'Italie, et l'ont perdue en l'avilissant. En 1626, le grand poète Calderon était officier à Milan.

2. Voir la *Vie de saint Charles Borromée*, qui changea Milan et l'avilit. Il fit déserter les salles d'armes et aller au chapelet. Merveilles tue Castiglione, 1533.

Anglais et le chapeau bas : *Messieurs, tirez les premiers.*

CXLVIII

Je croirais assez qu'il faut juger de la bonté d'un système de vie par son représentant : par exemple, Richard Cœur de Lion montra sur le trône la perfection de l'héroïsme et de la valeur chevaleresque, et ce fut un roi ridicule.

CXLIX

Opinion publique en 1822. Un homme de trente ans séduit une jeune personne de quinze ans, c'est la jeune personne qui est déshonorée.

CL

Dix ans plus tard je retrouvai la comtesse Ottavia, elle pleura beaucoup en me revoyant ; je lui rappelais Oginski. « Je ne puis plus aimer », me disait-elle ; je lui répondis avec le poète : « How changed, how saddened, yet how elevated was her character ! »

CLI

Comme les mœurs anglaises sont nées de 1688 à 1730, celles de France vont naître de 1815 à 1880. Rien ne sera beau, juste, heureux, comme la France morale vers 1900. Actuellement elle n'est rien. Ce qui est une infamie dans la rue de Belle-Chasse est une action héroïque rue du Mont-Blanc, et, au travers de toutes les exagérations, les gens réellement

faits pour le mépris se sauvent de rue en rue. Nous avions une ressource, la liberté des journaux, qui finissent par dire à chacun son fait, et quand ce fait se trouve être l'opinion publique, il reste. On nous arrache ce remède, cela retardera un peu la naissance de la morale.

CLII

L'abbé Rousseau était un pauvre jeune homme (1784), réduit à courir du matin au soir tous les quartiers de la ville pour y donner des leçons d'histoire et de géographie. Amoureux d'une de ses élèves, comme Abélard d'Héloïse, comme Saint-Preux de Julie; moins heureux sans doute, mais probablement assez près de l'être; avec autant de passion que ce dernier, mais l'âme plus honnête, plus délicate, et surtout plus courageuse, il paraît s'être immolé à l'objet de sa passion. Voici ce qu'il a écrit avant de se brûler la cervelle, après avoir dîné chez un restaurateur au Palais-Royal, sans laisser échapper aucune marque de trouble ni d'aliénation : c'est du procès-verbal dressé sur les lieux par le commissaire et les officiers de la police qu'on a tiré la copie de ce billet assez remarquable pour mériter d'être conservé.

« Le contraste inconcevable qui se trouve entre la noblesse de mes sentiments et la bassesse de ma naissance, un amour aussi violent qu'insurmontable pour une fille adorable[1], la crainte de causer son déshonneur, la nécessité de choisir entre le crime et la mort, tout m'a déterminé à abandonner la vie. J'étais né

1. Il paraît qu'il s'agit de mademoiselle Gromaire, fille de M. Gromaire, expéditionnaire en cour de Rome.

pour la vertu, j'allais être criminel; j'ai préféré mourir. » (Grimm, troisième partie, tome II, page 495.)

Voilà un suicide admirable, et qui ne serait qu'absurde avec les mœurs de 1880.

CLIII

On a beau faire, jamais les Français, en fait de beaux-arts, ne passeront le *joli*.

Le comique qui suppose de la *verve* dans le public et du *brio* dans l'acteur, les délicieuses plaisanteries de Palomba, à Naples, jouées par Casaccia, impossibles à Paris; du joli et jamais que du joli, quelque fois, il est vrai, annoncé comme sublime.

On voit que je ne spécule pas en général sur l'honneur national.

CLIV

Nous aimons beaucoup un beau tableau, ont dit les Français, et ils disent vrai, mais nous exigeons, comme condition essentielle de la beauté, qu'il soit fait par un peintre se tenant constamment à cloche-pied pendant tout le temps qu'il travaille. Les vers dans l'art dramatique.

CLV

Beaucoup moins d'*envie* en Amérique qu'en France, et beaucoup moins d'esprit.

CLVI

La tyrannie à la Philippe II a tellement avili les esprits depuis 1530, qu'elle pèse sur le jardin du

monde, que les pauvres auteurs italiens n'ont pas encore eu le courage d'*inventer* le roman de leur pays. A cause de la règle du *naturel*, rien de plus simple pourtant: il faut oser copier franchement ce qui crève les yeux dans le monde. Voir le cardinal Gonzalvi, épluchant gravement pendant trois heures, en 1822, le livret d'un opéra bouffon, et disant au maestro avec inquiétude: « Mais vous répéterez souvent ce mot *cozzar*, *cozzar*. »

CLVII

Héloïse vous parle de l'amour, un fat vous parle de son amour; sentez-vous que ces choses n'ont presque que le nom de commun? C'est comme l'amour des concerts et l'amour de la musique. L'amour des jouissances de vanité que votre harpe vous promet au milieu d'une société brillante, ou l'amour d'une rêverie tendre, solitaire, timide.

CLVIII

Quand on vient de voir la femme qu'on aime, la vue de toute autre femme gâte la vue, fait physiquement mal aux yeux; j'en vois le pourquoi.

CLIX

Réponse à une objection.

Le naturel parfait et l'intimité ne peuvent avoir lieu que dans l'amour-passion, car dans tous les autres l'on sent la possibilité d'un rival favorisé.

CLX

Chez l'homme qui, pour se délivrer de la vie, a pris du poison, l'être moral est mort; étonné de ce qu'il a fait et de ce qu'il va éprouver, il n'a plus d'attention pour rien : quelques rares exceptions.

CLXI

Un vieux capitaine de vaisseau, oncle de l'auteur auquel je fais hommage du présent manuscrit, ne trouve rien de si ridicule que l'importance donnée pendant six cents pages à une chose aussi frivole que l'amour. Cette chose si frivole est cependant la seule arme avec laquelle on puisse frapper les âmes fortes.

Qu'est-ce qui a empêché, en 1814, M. de M... d'immoler Napoléon dans la forêt de Fontainebleau ? Le regard méprisant d'une jolie femme qui entrait aux Bains-Chinois [1]. Quelle différence dans les destinées du monde si Napoléon et son fils eussent été tués en 1814 !

CLXII

Je transcris les lignes suivantes d'une lettre française que je reçois de Znaïm, en observant qu'il n'y a pas dans toute la province un homme en état de comprendre la femme d'esprit qui m'écrit :

« ... L'accident fait beaucoup en amour. Lorsque je n'ai pas lu de l'anglais depuis un an, le premier

1. Mémoires, page 88, édition de Londres.

roman qui me tombe sous la main me semble délicieux. L'habitude d'aimer une âme prosaïque, c'est-à-dire lente et timide pour tout ce qui est délicat, et ne sentant avec passion que les intérêts grossiers de la vie : l'amour des écus, l'orgueil d'avoir de beaux chevaux, les désirs physiques, etc., etc., peut facilement faire paraître offensantes les actions d'un génie impétueux, ardent, à imagination impatiente, ne sentant que l'amour, oubliant tout le reste, et qui agit sans cesse, et avec impétuosité, là où l'autre se laissait guider, et n'agissait jamais par lui-même. L'étonnement qu'il donne peut offenser ce que nous appelions, l'année dernière, à Zithau, l'orgueil féminin : est-ce français, ça ? Avec le second, on a de l'*étonnement*, sentiment que l'on ignorait auprès du premier (et comme ce premier est mort à l'armée, à l'improviste, il est resté synonyme de perfection), et sentiment qu'une âme pleine de hauteur et privée de cette aisance qui est le fruit d'un certain nombre d'intrigues peut confondre facilement avec ce qui est offensant. »

CLXIII

« Geoffroy Rudel, de Blaye, fut un très grand gentilhomme, prince de Blaye, et il devint amoureux de la princesse de Tripoli, sans la voir, pour le grand bien et pour la grande courtoisie qu'il entendit dire d'elle aux pèlerins qui venaient d'Antioche, et fit pour elle beaucoup de belles chansons, avec de bons airs et de chétives paroles ; et, par volonté de la voir, il se croisa et se mit en mer pour aller vers elle. Et advint qu'en le navire le prit une très grande ma-

ladie, de telle sorte que ceux qui étaient avec lui crurent qu'il fût mort, mais tant firent qu'ils le conduisirent à Tripoli, dans une hôtellerie, comme un homme mort. On le fit savoir à la comtesse, et elle vint à son lit et le prit entre ses bras. Il sut qu'elle était la comtesse ; il recouvra le voir, l'entendre, et il loua Dieu, et lui rendit grâce qu'il lui eût soutenu la vie jusqu'à ce qu'il l'eût vue. Et ainsi il mourut dans les bras de la comtesse, et elle le fit honorablement ensevelir dans la maison du Temple, à Tripoli. Et puis en ce même jour elle se fit religieuse pour la douleur qu'elle eut de lui et de sa mort [1]. »

CLXIV

Voici une singulière preuve de la folie nommée cristallisation, que l'on trouve dans les Mémoires de mistress Hutchinson :

... « He told to M. Hutchinson a very true story of a gentleman who not long before had come for some time to lodge in Richmond, and found all the people he came in company with, bewailing the death of a gentlevoman that had lived there. Hearring her so much deplored he made inquiry after her, and grew so in love with the description, that no other discourse could at first please him, nor could he at last endure any other ; he grew desperately melancholy, and would go to a mount where the print of her foot was cutt, and lie there pining and kissing of it all the day long, till at lenght death in some months

1. Traduit d'un manuscrit provençal du treizième siècle.

space concluded his langhuishement. This story was very true. » (Tome I, page 83.)

CLXV

Lisio Visconti n'était rien moins qu'un grand lecteur de livres. Outre ce qu'il avait pu voir en courant le monde, cet essai est fondé sur les mémoires de quinze ou vingt personnages célèbres. S'il se rencontrait, par hasard, un lecteur qui trouvât ces bagatelles dignes d'un instant d'attention, voici les livres desquels Lisio à tiré ses réflexions et conclusions :

Vie de Benvenuto, écrite par lui-même.

Les *Nouvelles* de Cervantès et de Scarron.

Manon Lescaut et le *Doyen de Killerine*, de l'abbé Prévôt.

Lettres latines d'Héloïse à Abélard.

Tom Jones.

Lettres d'une Religieuse Portugaise.

Deux ou trois romans d'Auguste La Fontaine.

L'*Histoire de Toscane*, de Pignotti.

Werther.

Brantôme.

Mémoires de Carlo Gozzi (Venise, 1760), seulement les 80 pages sur l'histoire de ses amours.

Mémoires de Lauzun, Saint-Simon, d'Épinay, de Staal, Marmontel, Bezenval, Roland, Duclos, Horace Walpole, Évelyn, Hutchinson.

Lettres de mademoiselle Lespinasse.

CLXVI

Un des plus grands personnages de ce temps-là, l'un des hommes les plus marquants dans l'Église et dans l'État, nous a conté, ce soir (janvier 1822), chez madame de M., les dangers fort réels qu'il avait courus du temps de la Terreur.

« J'avais eu le malheur d'être au nombre des membres les plus marquants de l'Assemblée Constituante : je me tins à Paris, cherchant à me cacher tant bien que mal, tant qu'il y eut quelque espoir de succès pour la bonne cause. Enfin, les dangers augmentant et les étrangers ne faisant rien d'énergique pour nous, je me déterminai à partir, mais il fallait partir sans passe-port. Comme tout le monde s'en allait à Coblentz, j'eus l'idée de sortir par Calais. Mais mon portrait avait été si fort répandu, dix-huit mois auparavant, que je fus reconnu à la dernière poste : cependant on me laissa passer. J'arrivai à une auberge à Calais, où, comme vous pouvez penser, je ne dormis guère, et fort heureusement pour moi, car vers les quatre heures du matin j'entendis très distinctement prononcer mon nom. Pendant que je me lève et m'habille à la hâte, je distingue fort bien, malgré l'obscurité, des gardes nationaux avec leurs fusils, pour lesquels on ouvre la grande porte et qui entrent dans la cour de l'auberge. Heureusement il pleuvait à verse ; c'était une matinée d'hiver fort obscure avec un grand vent. L'obscurité et le bruit du vent me permirent de me sauver par la cour de derrière et l'écurie des chevaux. Me voilà dans

la rue à sept heures du matin sans ressource aucune.

« Je pensai qu'on allait me courir après de mon auberge. Ne sachant trop ce que je faisais, j'allai près du port, sur la jetée. J'avoue que j'avais un peu perdu la tête : je ne me voyais pour toute perspective que la guillotine.

« Il y avait un paquebot qui sortait du port par une mer fort grosse et qui était déjà à vingt toises de la jetée. Tout à coup j'entends des cris du côté de la mer, comme si l'on m'appelait. Je vois s'approcher un petit bateau. « Allons donc, monsieur, venez, on « vous attend. » Je passe machinalement dans le bateau. Il y avait un homme qui me dit à l'oreille : « Vous voyant marcher sur la jetée d'un air effaré, « j' ai pensé que vous pourriez bien être un malheu- « reux proscrit. J'ai dit que vous étiez mon ami que « j'attendais ; faites semblant d'avoir le mal de mer « et allez vous cacher en bas dans un coin obscur « de la chambre. »

— Ah ! le beau trait, s'écria la maîtresse de la maîtresse respirant à peine, et qui avait été émue jusqu'aux larmes par le long récit fort bien fait des dangers de l'abbé. Que de remercîments vous dûtes faire à ce généreux inconnu ! Comment s'appelait-il ?

— Je ne sais pas son nom, a répondu l'abbé un peu confus. »

Et il y a eu un moment de profond silence dans le salon.

CLXVII

LE PÈRE ET LE FILS

Dialogue de 1787.

LE PÈRE (ministre de la...)

« Je vous félicite, mon fils ; c'est une chose fort agréable pour vous d'être invité chez M. le duc d'... ; c'est une distinction pour un homme de votre âge. Ne manquez pas d'être au Palais... à six heures précises.

LE FILS.

« Je pense, monsieur, que vous y dînez aussi ?

LE PÈRE

« M. le duc d'..., toujours parfait pour notre famille, vous engageant pour la première fois, a bien voulu m'inviter aussi. »

Le fils, jeune homme fort bien né et de l'esprit le plus distingué, ne manque pas d'être au Palais... à six heures. On servit à sept. Le fils se trouva placé vis-à-vis du père. Chaque convive avait à côté de soi une femme nue. L'on était servi par une vingtaine de laquais en grande livrée [1].

1. From december, 27, 1819 till the 3 june 1820, Mil.

CLXVIII

8 août 1817.

Je n'ai de ma vie été frappé et intimidé de la présence de la beauté comme ce soir, à un concert que donnait madame Pasta.

Elle était environnée, en chantant, de trois rangs de jeunes femmes tellement belles, d'une beauté tellement pure et céleste, que je me suis senti baisser les yeux par respect, au lieu de les lever pour admirer et jouir. Cela ne m'est arrivé dans aucun pays. pas même dans ma chère Italie.

CLXIX

Une chose est absolument impossible dans les arts, en France, c'est la verve. Il y aurait trop de ridicule pour l'homme entraîné, *il a l'air trop heureux*. Voir un Vénitien réciter les satires de Buratti.

CLXX

Il y avait à Valence, en Espagne, deux amies, femmes très honnêtes, et des familles les plus distinguées. L'une d'elles fut courtisée par un officier français, qui l'aima avec passion, et au point de manquer la croix après une bataille, en restant dans un cantonnement auprès d'elle, au lieu d'aller au quartier général faire la cour au général en chef.

A la fin, il en fut aimé. Après sept mois de froi-

deur aussi désespérante le dernier jour que le premier, elle lui dit un soir : « Bon Joseph, je suis à vous. » Il restait l'obstacle d'un mari, homme d'infiniment d'esprit, mais le plus jaloux des hommes. En ma qualité d'ami, j'ai dû lire avec lui toute l'histoire de Pologne, de Rulhière, qu'il n'entendait pas bien. Il s'écoula trois mois sans qu'on pût le tromper. Il y avait un télégraphe les jours de fêtes, pour indiquer l'église où l'on irait à la messe.

Un jour, je vis mon ami plus sombre qu'à l'ordinaire ; voici ce qui allait se passer. L'amie intime de doña Inezilla était dangereusement malade. Celle-ci demanda à son mari la permission de passer la nuit auprès de la malade, ce qui fut aussitôt accordé, à condition que le mari choisirait le jour. Un soir, il conduit doña Inezilla chez son amie, et dit, en badinant et comme inopinément, qu'il dormira fort bien sur un canapé, dans un petit salon attenant à la chambre à coucher, et dont la porte fut laissée ouverte. Depuis onze jours, tous les soirs, l'officier français passait deux heures, caché sous le lit de la malade. Je n'ose ajouter le reste.

Je ne crois pas que la vanité permette ce degré d'amitié à une Française.

FIN DU LIVRE SECOND

APPENDIX

DES COURS D'AMOUR

Il y a eu des cours d'amour en France, de l'an 1150 à l'an 1200. Voilà ce qui est prouvé. Probablement l'existence des cours d'amour remonte à une époque beaucoup plus reculée.

Les dames réunies dans les cours d'amour rendaient des arrêts soit sur des questions de droit, par exemple : L'amour peut-il exister entre gens mariés ?

Soit sur des cas particuliers que les amants leur soumettaient [1].

Autant que je puis me figurer la partie morale de cette jurisprudence, cela devait ressembler à ce qu'aurait été la cour des maréchaux de France, établie pour le *point d'honneur* par Louis XIV, si toutefois l'opinion eût soutenu cette institution.

André, chapelain du roi de France, qui écrivait vers l'an 1170, cite *les cours d'amour*

des dames de Gascogne,

d'Ermengarde, vicomtesse de Narbonne (1144, 1194),

de la reine Éléonore,

1. André le Chapelain, Nostradamus, Raynouard, Crescimbeni, d'Arétin.

de la comtesse de Flandre,

de la comtesse de Champagne (1174).

André rapporte neuf jugements prononcés par la comtesse de Champagne.

Il cite deux jugements prononcés par la comtesse de Flandre.

Jean de Nostradamus, *Vie des poètes provençaux*, dit (page 15) :

« Les tensons étaient disputes d'amour qui se faisaient entre les chevaliers et dames poëtes entre-parlant ensemble de quelque belle et subtile question d'amours ; et où ils ne s'en pouvaient accorder, ils les envoyaient, pour en avoir la définition, aux dames illustres présidentes, qui tenaient cour d'amour ouverte et planière à Signe et Pierrefeu, ou à Romanin, ou à autres, et là-dessus, en faisaient arrêts qu'on nommait LOUS ARRESTS D'AMOURS. »

Voici les noms de quelques-unes des dames qui présidaient aux cours d'amour de Pierrefeu et de Signe :

« Stéphanette, dame de Baulx, fille du comte de Provence ;

« Adalarie, vicomtesse d'Avignon ;

« Alalète, dame d'Ongle ;

« Hermyssende, dame de Posquières ;

« Bertrane, dame d'Urgon ;

« Mabille, dame d'Yères,

« La comtesse de Dye,

« Rostangue, dame de Pierrefeu ;

« Bertrane, dame de Signe ;

« Jausserande de Claustral. »

Nostradamus, page 27.

Il est vraisemblable que la même cour d'amour s'assemblait tantôt dans le château de Pierrefeu, tantôt dans celui de Signe. Ces deux villages sont très voisins l'un de l'autre, et situés à peu près à égale distance de Toulon et de Brignoles.

Dans la *Vie de Bertrand d'Alamanon*, Nostradamus dit :

« Ce Troubadour fut amoureux de Phanette ou Estephanette de Romanin, dame dudit lieu, de la maison de Gantelmes, qui tenait de son temps cour d'amour ouverte et planière en son château de Romanin, près la ville de Saint-Remy, en Provence, tante de Laurette d'Avignon, de la maison de Sado, tant célébrée par le poëte Pétrarque. »

A l'article de Laurette, on lit que Laurette de Sade, célébrée par Pétrarque, vivait à Avignon vers l'an 1341, qu'elle fut instruite par Phanette de Gantelmes, sa tante, dame de Romanin ; que « toutes deux romansoyent promptement en toute sorte de rithme provensalle, suyvant ce qu'en a escrit le monge des Isles d'Or, les œuvres desquelles rendent ample tesmoignage de leur doctrine... Il est vray (dict le monge) que Phanette ou Estephanette, comme très-excellente en la poésie, avoit une fureur ou inspiration divine, laquelle fureur estoit estimée un vray don de Dieu ; elles estoyent accompagnées de plusieurs dames illustres et généreuses [1] de Provence, qui fleurissoyent de ce temps

1. « Jehanne, dame de Baulx,
« Huguette de Forcarquier, dame de Trects,
« Briande d'Agoult, comtesse de la Lune,
« Mabille de Villeneufve, dame de Vence,
« Béatrix d'Agoult, dame de Sault.

en Avignon, lorsque la cour romaine y résidoit, qui s'adonnoyent à l'estude des lettres, tenans cour d'amour ouverte et y deffinissoyent les questions d'amour qui y estoyent proposées et envoyées...

« Guillen et Pierre Balbz et Loys des Lascaris, comtes de Vintimille, de Tende et de la Brigue, personnages de grand renom, estant venus de ce temps en Avignon visiter Innocent VIe du nom, pape, furent ouyr les deffinitions et sentences d'amour prononcées par ces dames ; lesquels esmerveillez et ravis de leurs beaultés et savoir, furent surpris de leur amour. »

Les troubadours nommaient souvent, à la fin de leurs tensons, les dames qui devaient prononcer sur les questions qu'ils agitaient entre eux.

Un arrêt de la cour des dames de Gascogne porte :

« La cour des dames, assemblée en Gascogne, a établi du consentement de *toute la cour*, cette constitution perpétuelle, etc., etc. »

La comtesse de Champagne, dans l'arrêt de 1174, dit :

« Ce jugement, que nous avons porté avec une extrême prudence, est appuyé de l'avis d'un très-grand nombre de dames... »

« Ysoarde de Roquefueilh, dame d'Ansoys,
« Anne, vicomtesse de Tallard,
« Blanche de Flassans, surnommée Blankaflour,
« Doulce, de Monstiers, dame de Clumane,
« Antonette de Cadenet, de Lambesc,
« Magdalène de Sallon, dame dudict lieu,
« Rixende de Puyvard, dame de Trans. »

Nostradamus, page 217.

On trouve dans un autre jugement :

« Le chevalier, pour la fraude qui lui avait été faite, dénonça toute cette affaire à la comtesse de Champagne, et demanda humblement que ce délit fût soumis au jugement de la comtesse de Champagne et des autres dames.

« La comtesse, ayant appelé auprès d'elle soixante dames rendit ce jugement, etc. »

André le Chapelain, duquel nous tirons ces renseignements, rapporte que le code d'amour avait été publié par une cour composée d'un grand nombre de dames et de chevaliers.

André nous a conservé la supplique qui avait été adressée à la comtesse de Champagne, lorsqu'elle décida par la négative cette question : *Le véritable amour peut-il exister entre époux ?*

Mais quelle était la peine encourue lorsqu'on n'obéissait pas aux arrêts des cours d'amour ?

Nous voyons la cour de Gascogne ordonner que tel de ses jugements serait observé comme constitution perpétuelle, et que les dames qui n'y obéiraient pas encoureraient l'inimitié de toute dame honnête.

Jusqu'à quel point l'opinion sanctionnait-elle les arrêts des cours d'amour ?

Y avait-il autant de honte à s'y soustraire qu'aujourd'hui à une affaire commandée par l'honneur ?

Je ne trouve rien dans André ou dans Nostradamus qui me mette à même de résoudre cette question.

Deux troubadours, Simon Doria et Lanfranc Cigalla, agitèrent la question : « Qui est plus digne d'être aimé, ou celui qui donne libéralement, ou celui qui donne malgré soi, afin de passer pour libéral ? »

Cette question fut soumise aux dames de la cour d'amour de Pierrefeu et de Signe ; mais les deux troubadours ayant été mécontents du jugement, recoururent à la cour d'amour souveraine des dames de Romanin [1].

La rédaction des jugements est conforme à celle des tribunaux judiciaires de cette époque.

Quelle que soit l'opinion du lecteur sur le degré d'importance qu'obtenaient les cours d'amour dans l'attention des contemporains, je le prie de considérer quels sont aujourd'hui, en 1822, les sujets de conversation des dames les plus considérées et les plus riches de Toulon et de Marseille.

N'étaient-elles pas plus gaies, plus spirituelles, plus heureuses en 1174 qu'en 1822 ?

Presque tous les arrêts des cours d'amour ont des considérants fondés sur les règles du code d'amour.

Ce code d'amour se trouve en entier dans l'ouvrage d'André le Chapelain.

Il y a trente et un articles, les voici :

CODE D'AMOUR DU DOUZIÈME SIÈCLE

I

L'allégation de mariage n'est pas excuse légitime contre l'amour.

II

Qui ne sait celer ne sait aimer.

1. Nostradamus, page 131.

III

Personne ne peut se donner à deux amours.

IV

L'amour peut toujours croître ou diminuer.

V

N'a pas de saveur ce que l'amant prend de force à l'autre amant.

VI

Le mâle n'aime d'ordinaire qu'en pleine puberté.

VII

On prescrit à l'un des amants, pour la mort de l'autre, une viduité de deux années.

VIII

Personne sans raison plus que suffisante ne doit être privé de son droit en amour.

IX

Personne ne peut aimer s'il n'est engagé par la persuasion d'amour (par l'espoir d'être aimé).

X

L'amour d'ordinaire est chassé de la maison par l'avarice.

XI

Il ne convient pas d'aimer celle qu'on aurait honte de désirer en mariage.

XII

L'amour véritable n'a désir de caresses que venant de celle qu'il aime.

XIII

Amour divulgué est rarement de durée.

XIV

Le succès trop facile ôte bientôt son charme à l'amour : les obstacles lui donnent du prix.

XV

Toute personne qui aime pâlit à l'aspect de ce qu'elle aime.

XVI

A la vue imprévue de ce qu'on aime, on tremble.

XVII

Nouvel amour chasse l'ancien.

XVIII

Le mérite seul rend digne d'amour.

XIX

L'amour qui s'éteint tombe rapidement, et rarement se ranime.

XX

L'amoureux est toujours craintif.

XXI

Par la jalousie véritable l'affection d'amour croît toujours.

XXII

Du soupçon et de la jalousie qui en dérive croît l'affection d'amour.

XXIII

Moins dort et moins mange celui qu'assiège pensée d'amour.

XXIV

Toute action de l'amant se termine par penser à ce qu'il aime.

XXV

L'amour véritable ne trouve rien de bien que ce qu'il sait plaire à ce qu'il aime.

XXVI

L'amour ne peut rien refuser à l'amour.

XXVII

L'amant ne peut se rassasier de la jouissance de ce qu'il aime.

XXVIII

Une faible présomption fait que l'amant soupçonne des choses sinistres de ce qu'il aime.

XXIX

L'habitude trop excessive des plaisirs empêche la naissance de l'amour.

XXX

Une personne qui aime est occupée par l'image de ce qu'elle aime assidûment et sans interruption.

XXXI

Rien n'empêche qu'une femme ne soit aimée par deux hommes, et un homme par deux femmes[1].

1. I. Causa conjugii ab amore non est excusatio recta.
II. Qui non celat, amare non potest.
III. Nemo duplici potest amore ligari.
IV. Semper amorem minui vel crescere constat.
V. Non est sapidum quod amans ab invito sumit amante.
VI. Masculus non solet nisi in plena pubertate amare.
VII. Biennalis viduitas pro amante defuncto superstiti præscribitur amanti.
VIII. Nemo, sine rationis excessu, suo debet amore privari.
IX. Amare nemo potest, nisi qui amoris suasione compellitur.
X. Amor semper ab avaritia consuevit domiciliis exulare.
XI. Non decet amare quarum pudor est nuptias affectare.
XII. Verus amans alterius nisi suæ coamantis ex affectu non cupit amplexus.
XIII. Amor raro consuevit durare vulgatus.
XIV. Facilis perceptio contemptibilem reddit amorem, difficilis eum parum facit haberi.
XV. Omnis consuevit amans in coamantis aspectu pallescere.
XVI. In repentina coamantis visione, cor tremescit amantis.
XVII. Novus amor veterem compellit abire.
XVIII. Probitas sola quemcumque dignum facit amore.
XIX. Si amor minuatur, cito deficit et raro convalescit.
XX. Amorosus semper est timorosus.
XXI. Ex vera zelotypia affectus semper crescit amandi.
XXII. De coamante suspicione percepta zelus interea et affectus crescit amandi.
XXIII. Minus dormit et edit quem amoris cogitatio vexat.
XXIV. Quilibet amantis actus in coamantis cogitatione finitur.
XXV. Verus amans nihil beatum credit, nisi quod cogitat amanti placere.
XXVI. Amor nihil posset amori denegare.
XXVII. Amans coamantis solatiis satiari non potest.
XXVIII. Modica præsumptio cogit amantem de coamantem suspicari sinistra.
XXIX. Non solet amare quem nimia voluptatis abundantia vexat.
XXX. Verus amans assidua, sine intermissione, coamantis imagine detinetur.
XXXI. Unam feminam nihil prohibet a duobus amari, et a duabus mulieribus unum.

Fol. 103.

Voici le dispositif d'un jugement rendu par une cour d'amour.

Question : « Le véritable amour peut-il exister entre personnes mariées ? »

Jugement de la comtesse de Champagne : « Nous disons et assurons, par la teneur des présentes, que l'amour ne peut étendre ses droits sur deux personnes mariées. En effet, les amants s'accordent tout, mutuellement et gratuitement, sans être contraints par aucun motif de nécessité, tandis que les époux sont tenus, par devoir, de subir réciproquement leurs volontés, et de ne se refuser rien les uns aux autres...

« Que ce jugement, que nous avons rendu avec une extrême prudence, et d'après l'avis d'un grand nombre d'autres dames, soit pour vous d'une vérité constante et irréfragable. Ainsi jugé, l'an 1174, le troisième jour des calendes de mai, indiction VIIe [1]. »

1. « Utrum inter conjugatos amor possit habere locum ?

« Dicimus enim et stabilito tenore firmamus amorem non posse inter duos jugales suas extendere vires, nam amantes sibi invicem gratis omnia largiuntur, nullius necessitatis ratione cogente ; jugales vero mutuis tenentur ex debito voluntatibus obedire et in nullo seipsos sibi ac invicem denegare...

« Hoc igitur nostrum judicium, cum nimia moderatione prolatum, et aliarum quamplurium dominarum consilio roboratum, pro indubitabili vobis sit ac veritate constanti.

« Ab anno M. C. LXXIV, tertio calend. maii indictione VII. »

Fol. 56

Ce jugement est conforme à la première règle du code d'amour : « Causa conjugii non est ab amore excusatio recta. »

NOTICE SUR ANDRÉ LE CHAPELAIN

André paraît avoir écrit vers l'an 1176.

On trouve à la Bibliothèque du roi (n° 8758) un manuscrit de l'ouvrage d'André qui a jadis appartenu à Baluze. Voici le premier titre : « Hic incipiunt capitula libri de Arte amatoria et reprobatione amoris. »

Ce titre est suivi de la table des chapitres.

Ensuite on lit ce second titre :

« Incipit liber de Arte amandi et de reprobatione amoris, editus et compillatus a magistro Andrea, Francorum aulæ regiæ capellano, ad Galterium amicum suum, cupientem in amoris exereitu militare : in quo quidem libro, cujusque gradus et ordinis mulier ab homine cujusque conditionis et status ad amorem sapientissime invitatur ; et ultimo in fine ipsius libri de amoris reprobatione subjungitur. »

Crescimbeni, *Vite de poeti provenzali*, article Percivalle Doria, cite un manuscrit de la bibliothèque de Nicolo Bargiacchi à Florence, et en rapporte divers passages ; ce manuscrit est une traduction du traité d'André le Chapelain. L'académie de la Crusca l'a admise parmi les ouvrages qui ont fourni des exemples pour son dictionnaire.

Il y a eu diverses éditions de l'original latin. Frid. Otto Menkenius, dans ses *Miscellanea Lipsiensia nova*, Lipsiæ, 1751, t. VIII, part. I, p. 545 et suiv., indique une très ancienne édition sans date et sans lieu d'impression, qu'il juge être du commencement de l'impri-

merie : « Tractatus amoris et de amoris remedio Andreæ capellani papæ Innocentii quarti. »

Une seconde édition de 1610 porte ce titre :

« *Erotica seu amatoria* Andreæ capellani regii, vetustissimi scriptoris ad venerandum suum amicum Guualterium scripta, nunquam ante hac edita, sed sæpius a multis desiderata ; nunc tandem fide diversorum mss. codicum in publicum emissa a Dethmaro Mulhero, Dorpmundæ, typis Westhovianis, anno Vna Castè et Verè amanda. »

Une troisième édition porte : « Tremoniæ, typis Westhovianis, anno 1614. »

André divise ainsi méthodiquement le sujet qu'il se propose de traiter :

1° Quid sit amor et undè dicatur[1].

2° Quis sit effectus amoris.

3° Inter quos possit esse amor.

4° Qualiter amor acquiratur, retineatur, augmentetur, minuatur, finiatur.

5° De notitia mutui amoris, et quid unus amantium agere debeat, altero fidem fallente.

Chacune de ces questions est traitée en plusieurs paragraphes.

André fait parler alternativement l'amant et la dame. La dame fait des objections, l'amant cherche à la convaincre par des raisons plus ou moins subtiles.

1. Ce qu'est l'amour et d'où il prend nom.
Quel est l'effet d'amour.
Entre quelles personnes peut exister amour.
De quelle façon l'amour s'acquiert, se conserve, augmente, diminue, finit.
A quels signes connaît-on d'être réaimé, et ce que doit faire l'un des amants quand l'autre manque à sa foi.

Voici un passage que l'auteur met dans la bouche de l'amant :

... Sed si forte horum sermonum te perturbet obscuritas, eorum tibi sententiam indicabo [1].

Ab antiquo igitur quatuor sunt in amore gradus distincti :

Primus, in spei datione consistit.

Secundus, in osculi exhibitione.

Tertius, in amplexus fruitione.

Quartus, in totius concessione personæ finitur.

1. Mais si par hasard l'obscurité de ce discours vous embarasse, je vais vous en donner le sommaire.

De toute antiquité il y a en amour quatre degrés différents :

Le premier consiste à donner des espérances, le second dans l'offre du baiser.

Le troisième dans la jouissance des embrassements les plus intimes.

Le quatrième dans l'octroi de toute la personne.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE

LIVRE II

DES NATIONS PAR RAPPORT A L'AMOUR

Chapitre XL. Des tempéraments et des gouvernements 1
— XLI. De la France..... 5
— XLII. Suite de la France..... 10
— XLIII. De l'Italie..... 14
— XLIV. Rome..... 18
— XLV. De l'Angleterre..... 21
— XLVI. Suite de l'Angleterre..... 26
— XLVII. De l'Espagne..... 31
— XLVIII. De l'amour allemand..... 33
— XLIX. Une journée à Florence..... 40
— L. L'amour aux États-Unis..... 48
— LI. De l'amour en Provence jusqu'à la conquête de Toulouse, en 1328, par les barbares du Nord..... 51
— LII. La Provence au douzième siècle... 58
— LIII. L'Arabie..... 66
Fragments extraits d'un recueil arabe intitulé *Le Divan de l'Amour*..... 71
— LIV. De l'éducation des femmes..... 77
— LV. Objections contre l'éducation des femmes..... 83
— LVI. Suite..... 94
— LVI *bis*. Du mariage... 100
— LVII. De ce qu'on appelle vertu..... 102
— LVIII. Situation de l'Europe à l'égard du mariage..... 104
La Suisse et l'Oberland..... 108

Chapitre LIX. Werther et don Juan..... 115
— LX. Des fiasco..... 128
FRAGMENTS DIVERS..... 134
Amours de Tibulle et de Properce..... 163
Lettre anglaise de la femme de Klopstock..... 181
Promenade aux îles Borromées..... 185
Qu'est-ce que le plaisir?..... 198

APPENDIX AU TOME II

Des Cours d'amour..... 219
Code d'amour au douzième siècle..... 224
Notice sur André le Chapelain..... 230

FIN DE LA TABLE

APPENDICE BIBLIOGRAPHIQUE

La première édition de De l'Amour de Stendhal parut le 17 août 1822 sous la collation suivante :

De l'Amour ; par l'auteur de l'*Histoire de la Peinture en Italie et des Vies de Haydn, Mozart et Métastase. Paris, Librairie universelle de P. Mongie l'aîné, boulevart Poissonnière, n° 18, et rue Neuve de Montmorency, n° 2* (Impr. de Fain, place de l'Odéon), 2 vol. in-16. Couverture muette avec, au dos, une étiquette portant le titre, le tome et la date.

Tome I : 1 faux titre avec au v°, le nom de l'imprimeur ; 1 titre ; III pp. pour la préface, et 232 pp. pour le texte et la table.
Tome II : 1 faux titre avec, au v°, le nom de l'imprimeur ; 1 titre et 330 pp. pour le texte et la table.
Édition originale publiée à 5 fr. les deux volumes.

Le titre comporte une épigraphe tirée du *Pirate*. La préface est un extrait de la préface du *Voyage en Suisse* de Simon (pp. 7 et 8). A la fin du tome 2, se trouve un *Appendix* comprenant trois morceaux séparés : *Des Cours d'amour*, *Code d'amour du XIIe siècle* et *Notice sur André le Chapelain* (pp. 308-328). Quelques très rares exemplaires contiennent, à la fin du tome 1, un catalogue de 4 pp. donnant la liste des principaux ouvrages du fonds Mongie.

En 1833 parut une nouvelle édition de De l'Amour. A la vérité, c'est l'édition de 1822, dont la vente avait été nulle (dix-sept acheteurs de 1822 à 1833) et dont les titres ont été renouvelés :

De l'Amour, par Stendhal, auteur de *Le Rouge et Le Noir*, de *l'Histoire de la Peinture en Italie*, des *Vies de Haydn, Mozalt et Métastase...* [Épigraphe du *Pirate*.] *Paris, Bohaire, éditeur, acquéreur du fonds de Mongie*, 1833, 2 vol. in-16.

En réalité, la deuxième édition est celle-ci :

Stendhal (Henry Beyle). De l'Amour, avec une étude sur Stendhal par Paulin Limayrac. *Paris, Eugène Didier, éditeur, 6, rue des Beaux-Arts, 6* (Paris, Typ. Simon Raçon et Cie, rue d'Erfurth, 1) MDCCCLIII, in-18. Couverture imprimée.

1 faux titre avec, au v°, le nom de l'imprimeur ; 1 titre ; 354 pp. pour la notice de Paulin Limayrac (pp. 1 à 19) et le texte ; 1 f. n. ch. pour la table.
Publié à 3 fr. 50.

Cette édition est beaucoup plus correcte que celles données par la suite. Elle reproduit celle de 1822, dont cependant quelques passages ont été supprimés.

La même année paraissait, publiée par R. Colomb, cousin et exécuteur testamentaire de Beyle, la plaquette suivante :

De Stendhal, Œuvres posthumes. Fragments inédits. De l'Amour. *Paris, Michel Lévy, libraire-éditeur, rue Vivienne, 2 bis*, in-18. Couverture verte imprimée.

87 pp. comprenant le faux titre, le titre et le texte.
Publié à 1 fr. 50.

Ces fragments inédits, trouvés par Colomb dans les papiers de son cousin, comprenaient : 1° une préface datée de mai 1826 (pp. 5 à 13) ; 2° une deuxième préface datée de mai 1834 (pp. 15 et 16) ; 3° une troisième préface terminée le 15 mars 1842, huit jours avant la mort de Stendhal (pp. 17 à 23) ; 4° le chap. *Des Fiasco* que Stendhal avait préparé pour la première édition, puis qu'il avait ensuite supprimé (pp. 25 à 30) ; 5° *Le Rameau de Salzbourg* (pp. 31 à 42), avec la note suivante : « Ce fragment, trouvé dans les papiers de M. Beyle, est publié aujourd'hui pour la première fois. Il explique le phénomène de la *cristallisation* et fait connaître l'origine de ce mot » ; 6° *Ernestine ou la naissance de l'amour* (pp. 43 à 71) ; 7° *Exemple de l'amour en France dans la classe riche* (pp. 72 à 87).

Ces fragments ont été ensuite incorporés dans une nouvelle édition de De l'Amour, publiée, toujours en 1853, chez Lévy, laquelle constitue l'édition-type de l'ouvrage, celle qui, depuis lors, a été fidèlement reproduite, — trop fidèlement, car elle contient, outre des erreurs et des fautes manifestes, un certain nombre d'altérations que R. Colomb a pris sur lui d'apporter à l'œuvre de son parent. En voici la collation :

De l'Amour par De Stendhal (Henry Beyle). Seule édition complète, augmentée de préfaces et de fragments inédits. *Paris*, *Michel Lévy frères*, *libraires-éditeurs*, *rue Vivienne*, *2 bis* (Impr. Simon Raçon et Cie), 1853, in-18. Couverture verte imprimée.

XXIII pp. (faux titre, titre et préfaces), et 371 pp. pour le texte et la table.

Publié à 3 fr. Fait partie des Œuvres complètes de Stendhal.

Cette édition reproduit, en tête, les trois préfaces retrouvées par Romain Colomb, celle de 1822 ayant été supprimée ; le chap. XL, *Des Fiasco* (pp. 222 à 226) ; et les trois fragments contenus dans la plaquette précédente qui ont été ajoutés aux fragments de l'*Appendix* original (pp. 311 à 367).

Des éditions suivantes, il suffit de retenir, d'abord la seule édition illustrée, parue en 1850 chez Barba en 1 vol. in-4 de 64 pp. à deux colonnes, avec 25 vignettes de Bertall à la manière des publications populaires de l'époque ; et ensuite l'édition parue chez Garnier avec une étude de Sainte-Beuve.

Jusqu'ici, il n'a jamais été publié d'édition de luxe de De l'Amour, et, d'autre part, toutes les éditions s'en sont tenu au texte de l'édition Lévy de 1853, c'est-à-dire ont donné une version qui n'est pas absolument celle de Stendhal. Aussi avons-nous tenu à reprendre le texte de l'édition originale de 1822, en tenant compte de certaines corrections faites par Colomb. Nous avons cru, toutefois, devoir apporter la modification suivante à la disposition des matières : nous avons placé à la fin de tome 1er, et non du tome 2, dans un *Appendix* spécial, les trois fragments inédits publiés par Colomb dans sa brochure de 1853, ces fragments se référant spécialement à la substance du 1er volume.

La plupart des exemplaires de l'édition de 1822 (ou de 1833) ont un carton à la page 11 du tome second (p. 8, 14e ligne de notre édition). M. Daniel Muller a eu la chance de rencontrer un exemplaire exempt de ce carton qui donne ainsi le texte primitif qu'il reproduit dans *Le Divan* (no de septembre-octobre 1922, p. 439), et que voici :

«... en s'exposant souvent au danger. *Jusque là nous resterons tout ébahis de voir sortir de nos maisons d'éducation de Paris, où les maîtres les plus distingués enseignent, suivant des méthodes parfaites, l'état le plus avancé des sciences, des dandys, des espèces de jocrisses qui ne savent que bien mettre leur cravate et se battre avec élégance au bois de Boulogne. Mais l'étranger vient-il souiller de sa présence les foyers de sa patrie : en France on crée des rentes, et en Espagne des guérillas.*

« *Si je voulais faire de mon fils un homme qui fasse sa fortune, un coquin énergique et adroit qui se pousse dans le monde par ses talents, je le ferais élever à Rome, où pourtant au premier coup d'œil l'on ne voit que des pédants enseignants des sottises.* »

De plus une modification a été apportée sur le carton, à la note du bas de la page. Le premier texte est celui-ci :

« La présence du danger avait conservé dans la langue, *seule image ressemblante qui nous reste de ces temps-là* (*à cause de la règle de la dignité dans la littérature*), *avait conservé, dis-je, une énergie et une franchise que nous n'oserions plus hasarder aujourd'hui ; moi, homme, je suis obligé de supprimer ici, dans un livre d'idéologie, ce qui tombe souvent sous la plume de Mme de Sévigné ;* mais aussi... » (le reste comme p. 8 de notre édition.)

M. Daniel Muller ajoute ceci :

« Au dernier moment, Stendhal, pressé par la censure, remplaça son texte primitif, où l'on voit pointer déjà l'idée de Julien Sorel, par l'extrait d'O' Meara.

« Il est d'ailleurs étrange que le censeur n'ait exigé que ce seul carton ; car le deuxième volume (chapitres XL à LIX), sous couleur d'amour, n'est en réalité qu'un éloge des libéraux et du libéralisme. Je ne puis m'expliquer cette indulgence de la censure qu'en supposant que, pour une fois, elle s'est trompée de bureau : *l'Amour* a été soumis au bureau des mœurs, alors qu'il aurait dû être soumis surtout au bureau politique.

« La note que nous citons plus haut est également curieuse. On lit en effet au chapitre III, *De l'espérance* (t. 1er, pp. 11, note 1 de notre édition) : « *J'ai appelé cet essai un livre d'idéologie* ». Or, à aucun endroit de *l'Amour*, tel qu'il a été mis en vente, Stendhal n'a appelé ainsi son livre. En réalité, il faisait allusion à la note du chapitre XLI, telle qu'il l'avait écrite tout d'abord. Mais cette note a disparu, nous venons de le voir, dans le carton ; il en résulte que le passage du chapitre III ne correspond plus à rien. Stendhal, surtout dans *l'Amour*, n'en est pas, il est vrai, à une bizarrerie près. »

*
* *

Voici le texte des trois préfaces retrouvées par Romain Colomb dans les papiers de Beyle.

PRÉFACE
de mai 1826

Cet ouvrage n'a eu aucun succès : on l'a trouvé inintelligible, non sans raison. Aussi, dans cette nouvelle édition, l'auteur a-t-il cherché surtout à rendre ses idées avec clarté. Il a raconté comment elles lui étaient venues ; il a fait une préface, une introduction, tout cela pour être clair ; et, malgré tant de soins, sur cent lecteurs qui ont lu *Corinne*, il n'y en a pas quatre qui comprendront ce livre-ci.

Quoiqu'il traite de l'amour, ce petit volume n'est point un roman, et surtout n'est pas amusant comme un roman. C'est tout uniment une description exacte et scientifique d'une sorte de folie très rare en France. L'empire des convenances, qui s'accroît tous les jours, plus encore par l'effet de la crainte du ridicule qu'à cause de la pureté de nos mœurs, a fait du mot qui sert de titre à cet ouvrage une parole qu'on évite de prononcer toute seule, et qui peut même sembler choquante. J'ai été forcé d'en faire usage ; mais l'austérité scientifique du langage me met, je pense, à l'abri de tout reproche à cet égard.

. . . . . .

Je connais un ou deux secrétaires de légation qui, à leur retour, pourront me rendre ce service. Jusque-là que pourrais-je dire aux gens qui nient les faits que je raconte ? Les prier de ne pas m'écouter.

On peut reprocher de l'*égotisme* à la forme que j'ai adoptée. On permet à un voyageur de dire : « J'étais à New-York, de là *je* m'embarquai pour l'Amérique du sud, *je* remontai jusqu'à Santa-Fé-de-Bogota. Les cousins et les moustiques *me* désolèrent pendant la route, et *je* fus privé, pendant trois jours, de l'usage de l'œil droit. »

On n'accuse point ce voyageur d'aimer à parler de soi ; on lui pardonne tous ces *je* et tous ces *moi*, parce que c'est la manière la plus claire et la plus intéressante de raconter ce qu'il a vu.

C'est pour être clair et pittoresque s'il le peut, que l'auteur du présent voyage dans les régions peu connues du cœur humain dit : « J'allai avec madame Gherardi aux mines de sel de Hal-

lein... La princesse Crescenzi me disait à Rome... Un jour à Berlin, je vis le beau capitaine L..... » Toutes ces petites choses sont réellement arrivées à l'auteur, qui a passé quinze ans en Allemagne et en Italie. Mais, plus curieux que sensible, jamais il n'a rencontré la moindre aventure, jamais il n'a éprouvé aucun sentiment personnel qui méritât d'être raconté; et, si on veut lui supposer l'orgueil de croire le contraire, un orgueil plus grand l'eût empêché d'imprimer son cœur et de le vendre au public pour six francs, comme ces gens qui, de leur vivant, impriment leurs Mémoires.

En 1822, lorsqu'il corrigeait les épreuves de cette espèce de voyage moral en Italie et en Allemagne, l'auteur, qui avait décrit les objets le jour où il les avait vus, traita le manuscrit, qui contenait la description circonstanciée de toutes les phases de la maladie de l'âme nommée *amour*, avec ce respect aveugle que montrait un savant du quatorzième siècle pour un manuscrit de Lactance ou de Quinte-Curce qu'on venait de déterrer. Quand l'auteur rencontrait quelque passage obscur, et, à vrai dire, souvent cela lui arrivait, il croyait toujours que c'était le *moi* d'aujourd'hui qui avait tort. Il avoue que son respect pour l'ancien manuscrit est allé jusqu'à imprimer plusieurs passages qu'il ne comprenait plus lui-même. Rien de plus fou pour qui eût songé aux suffrages du public; mais l'auteur, revoyant Paris après de longs voyages, croyait impossible d'obtenir un succès sans faire des bassesses auprès des journaux. Or, quand on fait tant que de faire des bassesses, il faut les réserver pour le premier ministre. Ce qu'on appelle un succès étant hors de la question, l'auteur s'amusa à publier ses pensées exactement telles qu'elles lui étaient venues. C'est ainsi qu'en agissaient jadis ces philosophes de la Grèce, dont la sagesse pratique le ravit en admiration.

Il faut des années pour pénétrer dans l'intimité de la société italienne. Peut-être aurai-je été le dernier voyageur en ce pays. Depuis le *carbonarisme* et l'invasion des Autrichiens, jamais étranger ne sera reçu en ami dans les salons où régnait une joie si folle. On verra les monuments, les rues, les places publiques d'une ville, jamais la société; l'étranger fera toujours peur; les habitants soupçonneront qu'il est un espion, ou craindront qu'il ne se moque de la bataille d'Antrodoco et des bassesses indispensables en ce pays pour n'être pas persécuté par les huit ou dix ministres ou favoris qui entourent le prince. J'aimais réellement les habitants, et j'ai pu voir la vérité. Quelquefois, pendant dix mois de suite, je n'ai pas prononcé un seul mot de français, et sans les troubles et le *carbonarisme*, je ne serais jamais rentré en France. La bonhomie est ce que je prise avant tout.

Malgré beaucoup de soins pour être clair et lucide, je ne puis faire des miracles; je ne puis pas donner des oreilles aux sourds

ni des yeux aux aveugles. Ainsi les gens à argent et à grosse joie, qui ont gagné cent mille francs dans l'année qui a précédé le moment où ils ouvrent ce livre, doivent bien vite le fermer, surtout s'ils sont banquiers, manufacturiers, respectables industriels, c'est-à-dire gens à idées éminemment positives. Ce livre serait moins inintelligible pour qui aurait gagné beaucoup d'argent à la Bourse ou à la loterie. Un tel gain peut se rencontrer à côté de l'habitude de passer des heures entières dans la rêverie, et à jouir de l'émotion que vient de donner un tableau de Prud'hon, une phrase de Mozart, ou enfin un certain regard singulier d'une femme à laquelle vous pensez souvent. Ce n'est point ainsi que *perdent leur temps* les gens qui payent deux mille ouvriers à la fin de chaque semaine; leur esprit est toujours tendu à l'utile et au positif. Le rêveur dont je parle est l'homme qu'ils haïraient s'ils en avaient le loisir; c'est celui qu'ils prendraient volontiers pour plastron de leurs bonnes plaisanteries. L'industriel millionnaire sent confusément qu'un tel homme place dans son estime une pensée avant un sac de mille francs.

Je récuse ce jeune homme studieux qui, dans la même année où l'industriel gagnait cent mille francs, s'est donné la connaissance du grec moderne, ce dont il est si fier, que déjà il aspire à l'arabe. Je prie de ne pas ouvrir ce livre tout homme qui n'a pas été malheureux pour des causes imaginaires *étrangères à la vanité*, et qu'il aurait grande honte de voir divulguer dans les salons.

Je suis bien assuré de déplaire à ces femmes qui, dans ces mêmes salons, emportent d'assaut la considération par une affectation de tous les instants. J'en ai surpris de bonne foi pour un moment, et tellement étonnées, qu'en s'interrogeant elles-mêmes, elles ne pouvaient plus savoir si un tel sentiment qu'elles venaient d'exprimer avait été naturel ou affecté. Comment ces femmes pourraient-t-elles juger de la peinture de sentiments vrais? Aussi cet ouvrage a-t-il été leur *bête noire*; elles ont dit que l'auteur devait être un homme infâme.

Rougir tout à coup, lorsqu'on vient à songer à certaines actions de sa jeunesse; avoir fait des sottises par tendresse d'âme et s'en affliger, non pas parce qu'on fut ridicule aux yeux du salon, mais bien aux yeux d'une certaine personne dans ce salon; à vingt-six ans, être amoureux de bonne foi d'une femme qui en aime un autre, ou bien encore (mais la chose est si rare, que j'ose à peine l'écrire de peur de retomber dans les *inintelligibles*, comme lors de la première édition), ou bien encore, en entrant dans le salon où est la femme que l'on croit aimer, ne songer qu'à lire dans ses yeux ce qu'elle pense de nous en cet instant et n'avoir nulle idée de *mettre de l'amour* dans nos propres regards : voilà les antécédents que je demanderai à mon lecteur. C'est la description de beaucoup de ces sentiments fins et rares qui a semblé obscure aux hommes à idées positives.

regards

*

Comment faire pour être clair à leurs yeux ? Leur annoncer une hausse de cinquante centimes, ou un changement dans le tarif des douanes de la Colombie[1].

Le livre qui suit explique simplement, raisonnablement, mathématiquement, pour ainsi dire, les divers sentiments qui se succèdent les uns aux autres, et dont l'ensemble s'appelle la passion de l'amour.

Imaginez une figure de géométrie assez compliquée, tracée avec du crayon blanc sur une grande ardoise : eh bien ! je vais expliquer cette figure de géométrie ; mais une condition nécessaire, c'est qu'il faut qu'elle *existe déjà* sur l'ardoise ; je ne puis la tracer moi-même. Cette impossibilité est ce qui rend si difficile de faire sur l'amour un livre qui ne soit pas un roman. Il faut, pour suivre avec intérêt un *examen philosophique* de ce sentiment, autre chose que de l'esprit chez le lecteur ; il est de toute nécessité qu'il ait vu l'amour. Or où peut-on voir une passion ?

Voilà une cause d'obscurité que je ne pourrai jamais éloigner.

L'amour est comme ce qu'on appelle au ciel la *voie lactée*, un amas brillant formé par des milliers de petites étoiles, dont chacune est souvent une nébuleuse. Les livres ont noté quatre ou cinq cents des petits sentiments successifs et si difficiles à reconnaître qui composent cette passion, et les plus grossiers, et encore en se trompant souvent et prenant l'accessoire pour le principal. Les meilleurs de ces livres, tels que la *Nouvelle Héloïse*, les romans de madame Cottin, les *Lettres* de mademoiselle de Lespinasse, *Manon Lescaut*, ont été écrits en France, pays où la plante nommée amour a toujours peur du ridicule, est étouffée par les exigences de la passion *nationale*, la vanité, et n'arrive presque jamais à toute sa hauteur.

Qu'est-ce donc que connaître l'amour par les romans ? que serait-ce après l'avoir vu décrit dans des centaines de volumes à réputation, mais ne l'avoir jamais senti, que chercher dans celui-ci l'explication de cette folie ? Je répondrai comme un écho : « C'est folie. »

Pauvre jeune femme désabusée, voulez-vous jouir encore de ce qui vous occupa tant il y a quelques années, dont vous n'osâtes parler à personne, et qui faillit vous perdre d'honneur ? C'est pour vous que j'ai refait ce livre et cherché à le rendre plus clair. Après l'avoir lu, n'en parlez jamais qu'avec une petite phrase de mépris, et jetez-le dans votre bibliothèque de citronnier, derrière les autres livres ; j'y laisserais même quelques pages non coupées.

1. On me dit : « Otez ce morceau, rien de plus vrai ; mais gare les industriels ; ils vont crier à l'aristocrate. » — En 1817, je n'ai pas craint les procureurs généraux ; pourquoi aurais-je peur des millionnaires en 1826 ? Les vaisseaux fournis au pacha d'Égypte m'ont ouvert les yeux sur leur compte, et je ne crains que ce que j'estime.

Ce n'est pas seulement quelques pages non coupées qu'y laissera l'être imparfait, qui se croit philosophe parce qu'il resta toujours étranger à ces émotions folles qui font dépendre d'un regard tout notre bonheur d'une semaine. D'autres, arrivant à l'âge mûr, mettent toute leur vanité à oublier qu'un jour ils purent s'abaisser au point de faire la cour à une femme et de s'exposer à l'humiliation d'un refus ; ce livre aura leur haine. Parmi tant de gens d'esprit que j'ai vus condamner cet ouvrage par diverses raisons, mais toujours avec colère, les seuls qui m'aient semblé ridicules sont ces hommes qui ont la double vanité de prétendre avoir toujours été au-dessus des faiblesses du cœur, et toutefois posséder assez de pénétration pour juger a *priori* du degré d'exactitude d'un traité philosophique, qui n'est qu'une description suivie de toutes ces faiblesses.

Les personnages graves, qui jouissent dans le monde du renom d'hommes sages et nullement romanesques, sont bien plus près de comprendre un roman, quelque passionné qu'il soit, qu'un livre philosophique, où l'auteur décrit froidement les diverses phases de la maladie de l'âme nommée *amour*. Le roman les émeut un peu ; mais à l'égard du traité philosophique, ces hommes sages sont comme des aveugles qui se feraient lire une description des tableaux du Musée, et qui diraient à l'auteur : « Avouez, monsieur, que votre ouvrage est horriblement obscur. » Et qu'arrivera-t-il si ces aveugles se trouvent des gens d'esprit, depuis longtemps en possession de cette dignité, et ayant souverainement la prétention d'être clairvoyants ? Le pauvre auteur sera joliment traité. C'est aussi ce qui lui est arrivé lors de la première édition. Plusieurs exemplaires ont été actuellement brûlés par la vanité furibonde de gens de beaucoup d'esprit. Je ne parle pas des injures, non moins flatteuses, par leur fureur : l'auteur a été déclaré grossier, immoral, écrivant pour le peuple, homme dangereux, etc. Dans les pays usés par la monarchie, ces titres sont la récompense la plus assurée de qui s'avise d'écrire sur la morale et ne dédie pas son livre à la madame Dubarry du jour. Heureuse la littérature si elle n'était pas à la mode, et si les seules personnes pour qui elle est faite voulaient bien s'en occuper ! Du temps du Cid, Corneille n'était qu'*un bon homme* pour M. le marquis de Danjeau[1]. Aujourd'hui, tout le monde se croit fait pour lire M. de Lamartine ; tant mieux pour son libraire ; mais tant pis et cent fois tant pis pour ce grand poète. De nos jours, le génie a des ménagements pour des êtres auxquels il ne devrait jamais songer sous peine de déroger.

La vie laborieuse, active, tout estimable, toute positive, d'un conseiller d'État, d'un manufacturier de tissus de coton ou d'un

1. Voir page 120 des *Mémoires de Danjeau*, édition Genlis.

banquier fort alerte pour les emprunts, est récompensée par des millions, et non par des sensations tendres. Peu à peu le cœur de ces messieurs s'ossifie ; le positif et l'utile sont tout pour eux, et leur âme se ferme à celui de tous les sentiments qui a le plus grand besoin de loisir, et qui rend le plus incapable de toute occupation raisonnable et suivie.

Toute cette préface n'est faite que pour crier que ce livre-ci a le malheur de ne pouvoir être compris que par des gens qui se sont trouvé le loisir de faire des folies. Beaucoup de personnes se tiendront pour offensées, et j'espère qu'elles n'iront pas plus loin.

PRÉFACE

de mai 1834

Je n'écris que pour cent lecteurs, et de ces êtres malheureux, aimables, charmants, point hypocrites, point *moraux*, auxquels je voudrais plaire ; j'en connais à peine un ou deux. De tout ce qui ment pour avoir de la considération comme écrivain, je n'en fais aucun cas. Ces belles dames-là doivent lire le compte de leur cuisinière et le sermonnaire à la mode, qu'il s'appelle Massillon ou madame Necker, pour pouvoir en parler avec les femmes graves qui dispensent la considération. Et qu'on le remarque bien, ce beau grade s'obtient toujours, en France, en se faisant le grand prêtre de quelque sottise.

Avez-vous été dans votre vie six foix malheureux par amour ? dirais-je à quelqu'un qui voudrait lire ce livre.

Ou, si votre âme n'a senti dans la vie d'autre malheur que celui de penser à un procès, ou de n'être pas nommé député à la dernière élection, ou de passer pour avoir moins d'esprit qu'à l'ordinaire à la dernière saison des eaux d'Aix, — je continuerai mes questions indiscrètes, et vous demanderai si vous avez lu dans l'année quelqu'un de ces ouvrages insolents qui forcent le lecteur à penser ? Par exemple, l'*Émile* de J.-J. Rousseau, ou les six volumes de Montaigne ? Que si vous n'avez jamais été malheureux par cette faiblesse des âmes fortes, que si vous n'avez pas l'habitude, contre nature, de penser en lisant, ce livre-ci vous donnera de l'humeur contre l'auteur, car il vous fera soupçonner qu'il existe un certain bonheur que vous ne connaissez pas, et que connaissait mademoiselle de Lespinasse.

PRÉFACE

de mars 1842

Je viens solliciter l'indulgence du lecteur pour la forme singulière de cette *Physiologie de l'amour*.

Il y a vingt-huit ans (en 1842) que les bouleversements qui suivirent la chute de Napoléon me privèrent de mon état. Deux ans auparavant, le hasard me jeta, immédiatement après les horreurs de la retraite de Russie, au milieu d'une ville aimable où je comptais bien passer le reste de mes jours, ce qui m'enchantait. Dans l'heureuse Lombardie, à Milan, à Venise, la grande, où, pour mieux dire, l'unique affaire de la vie, c'est le plaisir. Là, aucune attention pour les faits et gestes du voisin; on ne s'y préoccupe de ce qui nous arrive qu'à peine. Si l'on aperçoit l'existence du voisin, on ne songe pas à le haïr. Otez l'envie des occupations d'une ville de province, en France, que reste-t-il? L'absence, l'impossibilité de la cruelle envie, forme la partie la plus certaine de ce bonheur, qui attire tous les provinciaux à Paris.

A la suite des bals masqués du carnaval de 1820, qui furent plus brillants que de coutume, la société de Milan vit éclater cinq ou six démarches complètement folles; bien que l'on soit accoutumé dans ce pays-là à des choses qui passeraient pour incroyables en France, l'on s'en occupa un mois entier. Le ridicule ferait peur dans ce pays-ci à des actions tellement baroques; j'ai besoin de beaucoup d'audace seulement pour oser en parler.

Un soir, qu'on raisonnait profondément sur les effets et les causes de ces extravagances, chez l'aimable madame Pietra Grua, qui, par extraordinaire, ne se trouvait mêlée à aucune de ces folies, je vins à penser qu'avant un an, peut-être il ne me resterait qu'un souvenir bien incertain de ces faits étranges et des causes qu'on leur attribuait. Je me saisis d'un programme de concert, sur lequel j'écrivis quelques mots au crayon. On voulut faire un *pharaon*; nous étions trente assis autour d'une table verte; mais la conversation était tellement animée, qu'on oubliait de jouer. Vers la fin de la soirée survint le colonel Scotti, un des hommes les plus aimables de l'armée italienne; on lui demanda son contingent de circonstances relatives aux faits bizarres qui nous occupaient; il nous raconta, en effet, des choses dont le hasard l'avait rendu le confident, et qui leur donnaient un aspect tout nouveau. Je repris mon programme de concert, et j'ajoutai ces nouvelles circonstances.

Ce recueil de particularités sur l'amour a été continué de la

même manière, au crayon et sur des chiffons de papier, pris dans les salons où j'entendais raconter les anecdotes. Bientôt je cherchai une loi commune pour reconnaître les divers degrés. Deux mois après, la peur d'être pris pour un *carbonaro* me fit revenir à Paris, seulement pour quelques mois, à ce que je croyais ; mais jamais je n'ai revu Milan, où j'avais passé sept années.

A Paris je mourais d'ennui ; j'eus l'idée de m'occuper encore de l'aimable pays d'où la peur m'avait chassé ; je réunis en liasse mes morceaux de papier, et je fis cadeau du cahier à un libraire ; mais bientôt une difficulté survint ; l'imprimeur déclara qu'il lui était impossible de travailler sur des notes écrites au crayon. Je vis bien qu'il trouvait cette sorte de copie au-dessous de sa dignité. Le jeune apprenti d'imprimerie qui me rapportait mes notes paraissait tout honteux du mauvais compliment dont on l'avait chargé ; il savait écrire : je lui dictai les notes au crayon.

Je compris aussi que la discrétion me faisait un devoir de changer les noms propres et surtout d'écourter les anecdotes. Quoiqu'on ne lise guère à Milan, ce livre, si on l'y portait, eût pu sembler une atroce méchanceté.

Je publiai donc un livre malheureux. J'aurai la hardiesse d'avouer qu'à cette époque j'avais l'audace de mépriser le style élégant. Je voyais le jeune apprenti tout occupé d'éviter les terminaisons de phrases peu sonores et les suites de mots formant des sons baroques. En revanche, il ne se faisait faute de changer à tout bout de champ les circonstances des faits difficiles à exprimer : Voltaire, lui-même, a peur des choses difficiles à dire.

L'*Essai sur l'Amour* ne pouvait valoir que par le nombre de petites nuances de sentiment que je priais le lecteur de vérifier dans ses souvenirs, s'il était assez heureux pour en avoir. Mais il y avait bien pis ; j'étais alors, comme toujours, fort peu expérimenté en choses littéraires ; le libraire auquel j'avais fait cadeau du manuscrit l'imprima sur mauvais papier et dans un format ridicule. Aussi, me dit-il au bout d'un mois, comme je lui demandais des nouvelles du livre : « On peut dire qu'il est sacré, car personne n'y touche. »

Je n'avais pas même eu l'idée de solliciter des articles dans les journaux ; une telle chose m'eût semblé une ignominie. Aucun ouvrage, cependant, n'avait un plus pressant besoin d'être recommandé à la patience du lecteur. Sous peine de paraître inintelligible dès les premières pages, il fallait porter le public à accepter le mot nouveau de *cristallisation*, proposé pour exprimer vivement cet ensemble de folies étranges que l'on se figure comme vraies et même comme indubitables à propos de la personne aimée.

En ce temps-là, tout pénétré, tout amoureux des moindres circonstances que je venais d'observer dans cette Italie que j'ado-

rais, j'évitais soigneusement toutes les concessions, toutes les aménités de style qui eussent pu rendre l'*Essai sur l'amour* moins singulièrement baroque aux yeux des gens de lettres.

D'ailleurs, je ne flattais point le public ; c'était l'époque où, toute froissée de nos malheurs, si grands et si récents, la littérature semblait n'avoir d'autre occupation que de consoler notre vanité malheureuse ; elle faisait rimer gloire avec victoire, guerriers avec lauriers, etc. L'ennuyeuse littérature de cette époque semble ne chercher jamais les circonstances vraies des sujets qu'elle a l'air de traiter ; elle ne veut qu'une occasion de compliments pour ce peuple esclave de la mode, qu'un grand homme avait appelé la grande nation, oubliant qu'elle n'était grande qu'avec la condition de l'avoir pour chef.

Le résultat de mon ignorance des conditions du plus humble succès fut de ne trouver que dix-sept lecteurs de 1822 à 1833 ; c'est à peine si, après vingt ans d'existence l'*Essai sur l'Amour* a été compris d'une centaine de curieux. Quelques-uns ont eu la patience d'observer les diverses phases de cette maladie chez les personnes atteintes autour d'eux ; car, pour comprendre cette passion, que depuis trente ans la peur du ridicule cache avec tant de soin parmi nous, il faut en parler comme d'une maladie ; c'est par ce chemin-là que l'on peut arriver quelquefois à la guérir.

Ce n'est, en effet, qu'après un demi-siècle de révolutions qui tour à tour se sont emparées de toute notre attention ; ce n'est en effet, qu'après cinq changements complets dans la forme et dans les tendances de nos gouvernements, que la révolution commence seulement à entrer dans nos mœurs. L'amour, ou ce qui le remplace le plus communément en lui volant son nom, l'amour pouvait tout en France sous Louis XV : les femmes de la cour faisaient des colonels ; cette place n'était rien moins que la plus belle du pays. Après cinquante ans, il n'y a plus de cour, et les femmes les plus accréditées dans la bourgeoisie régnante, ou dans l'aristocratie boudante, ne parviendraient pas à faire donner un débit de tabac dans le moindre bourg.

Il faut bien l'avouer, les femmes ne sont plus à la mode ; dans nos salons si brillants, les jeunes gens de vingt ans affectent de ne point leur adresser la parole ; ils aiment bien mieux entourer le parleur grossier qui, avec son accent de province, traite de la question des *capacités*, et tâcher d'y glisser leur mot. Les jeunes gens riches qui se piquent de paraître frivoles, afin d'avoir l'air de continuer la bonne compagnie d'autrefois aiment bien mieux parler *chevaux* et jouer gros jeu dans les *cercles* où les femmes ne sont point admises. Le sang-froid mortel qui semble présider aux relations des jeunes gens avec les femmes de vingt-cinq ans, que l'ennui du mariage rend à la société, fera peut-être accueillir, par quelques esprits sages, cette description scrupu-

leusement exacte des phases successives de la maladie que l'on appelle amour.

L'effroyable changement qui nous a précipités dans l'ennui actuel et qui rend inintelligible la société de 1778, telle que nous la trouvons dans les lettres de Diderot à mademoiselle Voland, sa maîtresse, ou dans les Mémoires de madame d'Épinay, peut faire rechercher lequel de nos gouvernements successifs a tué parmi nous la faculté de s'amuser, et nous a rapprochés du peuple le plus triste de la terre. Nous ne savons pas même copier leur *parlement* et l'honnêteté de leurs partis, la seule chose passable qu'ils aient inventée. En revanche, la plus stupide de leurs tristes conceptions, l'esprit de dignité est venu remplacer parmi nous la gaieté française, qui ne se rencontre plus guère que dans les cinq cents bals de la banlieue de Paris, ou dans le midi de la France, passé Bordeaux.

Mais lequel de nos gouvernements successifs nous a valu l'affreux malheur de nous *angliser?* Faut-il accuser ce gouvernement énergique de 1793, qui empêcha les étrangers de venir camper sur Montmartre? ce gouvernement qui, dans peu d'années, nous semblera héroïque, et forme le digne prélude de celui qui, sous Napoléon, alla porter notre nom dans toutes les capitales de l'Europe.

Nous oublierons la bêtise bien intentionnée du Directoire, illustré par les talents de Carnot et par l'immortelle campagne de 1796-1797, en Italie.

La corruption de la cour de Barras rappelait encore la gaieté de l'ancien régime; les grâces de madame Bonaparte montraient que nous n'avions dès lors aucune prédilection pour la maussaderie et la morgue des Anglais.

La profonde estime dont, malgré l'esprit d'envie du faubourg Saint-Germain, nous ne pûmes nous défendre pour la façon de gouverner du premier consul, et les hommes du premier mérite qui illustrèrent la société de Paris, tels que les Cretet, les Daru, etc., ne permettent pas de faire peser sur l'Empire la responsabilité du changement notable qui s'est opéré dans le caractère français pendant cette première moitié du dix-neuvième siècle.

Inutile de pousser plus loin mon examen : le lecteur réfléchira et saura bien conclure...

*
* *

M. Paul Arbelet a publié dans la *Revue de France* des 1er septembre 1921 et 1922 une « Chronique stendhalienne » où il a traité de plusieurs particularités relatives à De l'Amour.

La première chronique est consacrée à deux fragments inédits qui se trouvent à la bibliothèque de Grenoble et qui, sous le titre de « Puff-Dialogue » et de « Puff-Article », ne sont autres que des essais de comptes rendus réclames de De l'Amour. Ces écrits sont restés inédits, mais M. Arbelet indique qu'en même temps qu'il préparait le premier de ces articles, Stendhal en écrivait un troisième qu'il fit traduire en anglais et insérer dans la *Paris Monthley Review* d'octobre 1822 et qu'il signa S.

La deuxième chronique a trait à un exemplaire de De l'Amour annoté par Stendhal. A la connaissance de M. Arbelet, il existe, avec des notes autographes de Stendhal, trois *Chartreuse de Parme*, deux *Mémoires d'un touriste*, quatre *Rome, Naples et Florence* et trois De l'Amour, à savoir pour ceux-ci : l'exemplaire de la bibliothèque de M. Clodeveo Bucci, de Civita-Vecchia, un exemplaire vendu par le libraire Gougy, et l'exemplaire de M. Paul Guiraudet resté inconnu jusqu'ici et dont M. Arbelet donne les variantes. Celles-ci portent surtout sur des modifications insignifiantes du texte, sur un exorde « prétentieux » supprimé par la suite, sur les personnages et les lieux anonymes dont Stendhal complète les initiales ; on y trouve aussi le commentaire de certains passages, notamment de ceux qui concernent la secrète inspiratrice de tout le livre « Métilde ».

Dans *L'Avenir* du 15 mars 1922 et à propos du centenaire de De l'Amour, M. Georges Maurevert a essayé d'établir que cet ouvrage ne devait pas être complètement l'œuvre de Stendhal. Voici son raisonnement : les deux ouvrages de Stendhal qui ont précédé De l'Amour sont plagiés, la *Vie d'Haydn*, de Carpani, et l'*Histoire de la peinture en Italie*, de l'abbé Tauzi. D'autre part *Racine et Shakespeare* serait emprunté à Berchet et à Hermès Visconti ; certains passages des *Mémoires d'un touriste* ont été puisés dans le *Voyage dans le Midi de la France*, de Millin. Si bien que l'on peut se demander si De l'Amour n'est pas fait de pièces et de morceaux ramassés un peu partout, si Stendhal ne s'y est pas inspiré des œuvres d'André le Chapelain ; si, lorsqu'il indique que son livre est traduit librement d'un manuscrit italien de M. Lisio Visconti, il ne confesse pas une partie de la vérité ; et si, en un mot, tout en mettant beaucoup de lui-même, dans ce recueil, à côté des sources qu'il avoue, il n'en existe pas beaucoup d'autres qu'il

n'avoue pas. Que M. Paul Arbelet, qui connaît des plagiats encore inédits de Stendhal veuille bien nous fixer sur ceux qui peuvent intéresser De l'Amour. [Cet article est reproduit dans *Le Livre des Plagiats*, pp. 175-179.]

A quoi M. Arbelet répond dans sa *Chronique stendhalienne* du 1er septembre 1922, que M. Maurevert peut se rassurer et que s'il y a des plagiats dans De l'Amour, ce n'est point dans les aventures sentimentales de Lisio Visconti qu'il convient de les rechercher, ces aventures n'étant autres que les propres aventures de Stendhal ; et qu'au surplus, la manie du soupçon de voir partout, sans preuves et sans vraisemblance, des plagiats, n'est pas moins naïve qu'une confiance aveugle.

CETTE ÉDITION DE *DE L'AMOUR*
DE *STENDHAL*
PRÉPARÉE PAR LES SOINS DE G.-J. PLACE
A ÉTÉ ACHEVÉE D'IMPRIMER
PAR PROTAT FRÈRES A MACON
POUR LE 17 AOUT 1922
CENTENAIRE DE LA PUBLICATION
DE L'ÉDITION ORIGINALE

Bayle

Date Due

221176

64

DATE DUE

SEP 6 1991			
OCT 28 1991			
MAY 17 1994			
MAY 18 1995			
MAR 19 1997			
SEP 20 1999			

UNIVERSITY PRODUCTS, INC. #859-5503

1973
NOV
3

BOSTON COLLEGE
3 9031 01381239 1

221176

FEB 1990

HQ
21
.B57
1922
t.2

BEYLE.

[redacted] Library
Boston College
Chestnut Hill, Mass. 02167